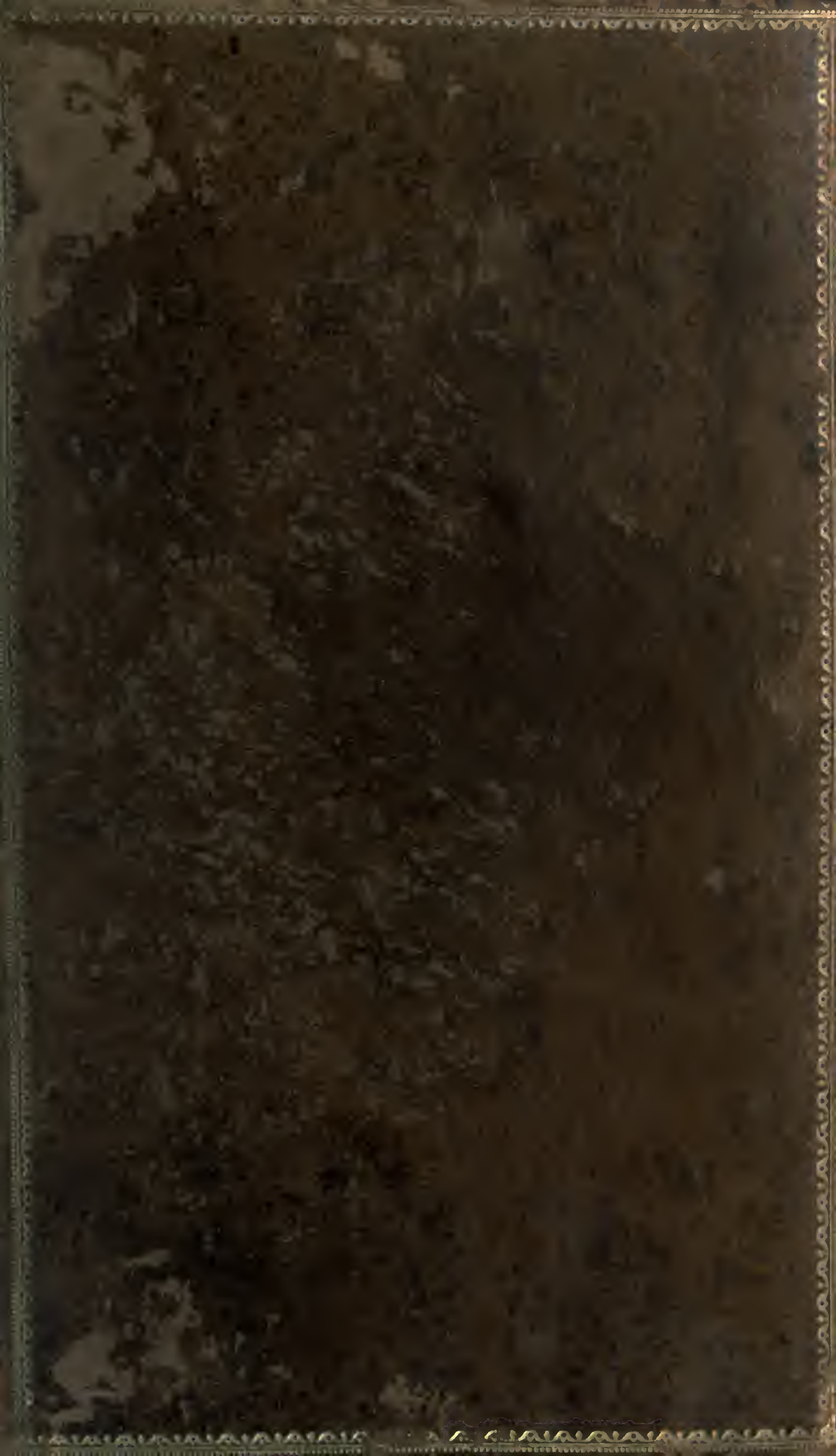
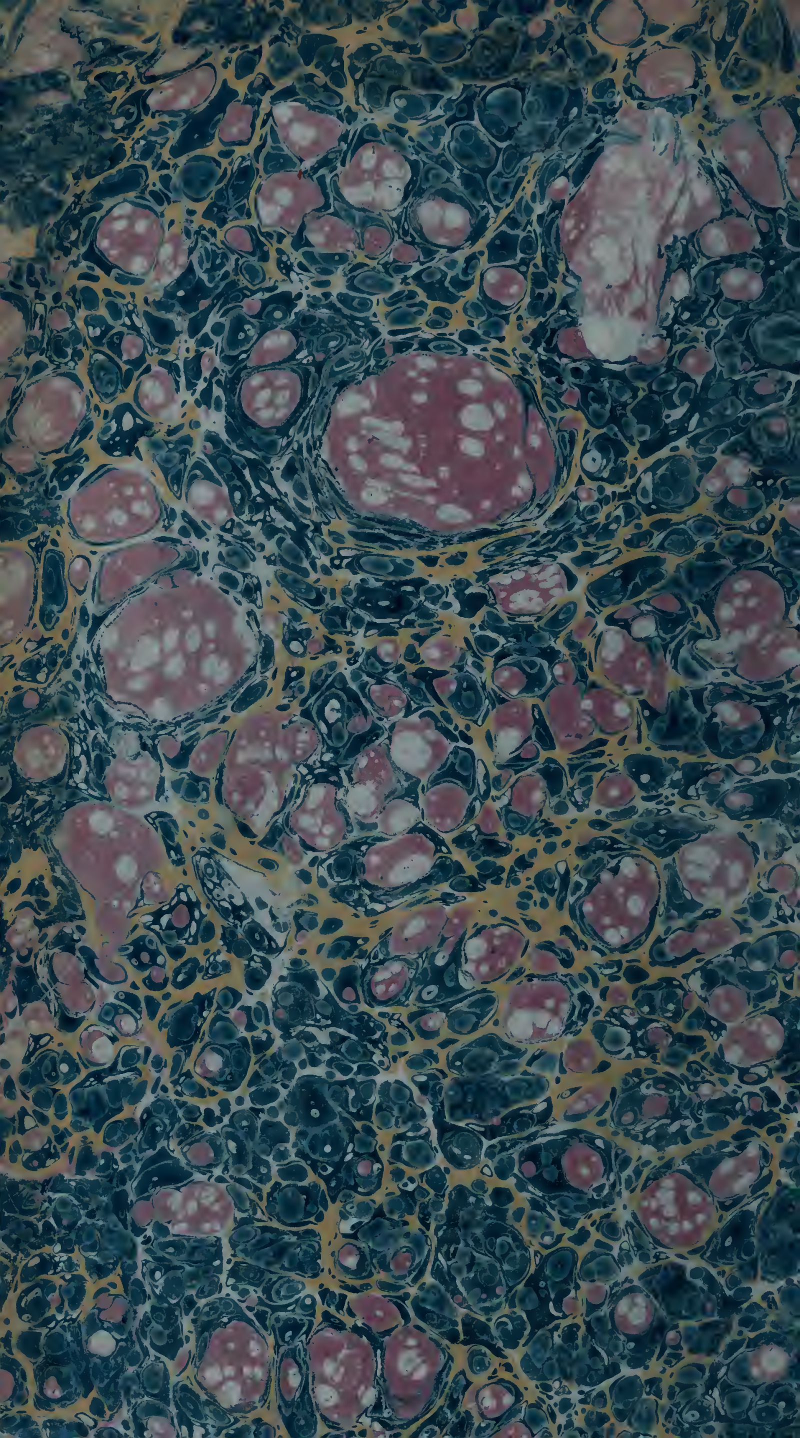






ŒUVRES

DE

FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS

ANDRIEUX.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.



Desenne del. Lambert S.t

Mon fils, je fais ta cour.

Le Trésor. T.2 P.e 122.

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC GRAVURES D'APRÈS DESENNE.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ NEPVEU, LIBRAIRE,
PASSAGE DES PANORAMAS, Nº 26.
1818.

LE TRÉSOR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois, sur le théâtre Louvois, le 28 janvier 1804 ;

Et reprise, au théâtre Français, le 28 juin 1817.

PRÉFACE.

O! si urnam argenti fors quà mihi monstret, ut illi,
Thesauro invento, qui mercenarius agrum
Illum ipsum mercatus aravit, dives amico
Hercule! *

Ce sont ces vers d'Horace et une pièce de Plaute, *Trinummus* (*le Trinumme,* ou *les Trois écus*), qui m'ont fait naître l'idée de composer ma comédie du *Trésor*.

J'ai cru qu'en mettant sur la scène cet avare qui demande au ciel la grâce de découvrir un trésor enterré, il serait d'un effet comique d'attiser ses désirs, d'enflammer ses espérances, de lui faire croire qu'il va trouver, qu'il tient presque sous sa main ce trésor, objet de tous ses vœux; de l'amener jusqu'à sacrifier, par avidité, le certain à l'incertain, et de renverser enfin tout l'édifice de ses sots projets au

* Oh! si j'avais ce champ pour doubler mon jardin!
Si je pouvais un jour, en fouillant mon terrain,
Découvrir un trésor, comme l'heureux Tibère,
Qui, de pauvre fermier, devint propriétaire!

Trad. de M. le comte Daru.

dénouement, où il se reconnaîtrait dupe de lui-même encore plus que des autres.

La cupidité, la fureur d'accumuler est un vice assez commun chez la race humaine. Il y a même des espèces d'animaux qui font des amas de provisions bien au-delà de leurs besoins; il est vrai qu'ensuite elles les oublient et les laissent perdre; en quoi elles sont moins avares, ou, si l'on veut, moins prévoyantes que nous.

Certaines gens décorent leur avidité du nom plus relevé d'ambition; ces gens-là croient de très-bonne foi qu'il n'y a rien de si beau, rien de si admirable que d'être riche; qu'on ne saurait jamais l'être assez; et que la richesse seule donne des droits réels à la considération et à l'estime des autres hommes.

Nous avons vu, de notre tems, régner une manie de faire fortune promptement, en un an, en six mois, en vingt-quatre heures, et cela moins pour posséder de grands biens, que pour en faire étalage; ç'a été un des travers du siècle, et je ne pense pas qu'il en soit corrigé. On veut de l'argent, on en veut beaucoup, et toujours, et par tous les moyens, pour le prodiguer, pour se procurer toutes sortes de jouissances, et sur-tout celle de bril-

ler, de se faire regarder, et de penser qu'on excite l'envie.

On peut voir dans ma comédie ces différentes nuances du même vice; chez M. Jaquinot, c'est le pur amour de l'argent; chez madame son épouse, l'avarice est mêlée de sotte vanité. J'ai eu soin de montrer que ces personnages, déjà riches, n'en sont pas plus satisfaits, n'en vivent pas en meilleure intelligence; qu'ils ont mal élevé leur jeune fille, qui marche sur les traces de sa mère, et n'a pour elle aucun respect, etc., etc.

A ce tableau hideux et ridicule, j'ai opposé celui d'un homme heureux, parce qu'il est raisonnable; d'un homme qui a préféré à la richesse, presque toujours accompagnée d'embarras, de servitude, de dégoûts, de désirs sans fin, et quelquefois de bassesses et de remords, une honnête médiocrité avec la paix de l'ame, la santé, la liberté et l'estime de soi-même; enfin d'un homme qui, ayant bien examiné

Quid purè tranquillet, honos ac turpe lucellum
An secretum iter, et fallentis semita vitæ, *

* Si c'est par les honneurs, la gloire, les trésors,
Ou dans une retraite obscure,

a choisi, en connaissance de cause, le *secretum iter*.

Quoique je ne pense pas qu'il soit d'obligation rigoureuse pour un poète comique de se proposer, dans chacune de ses pièces, un but moral, il me semble cependant qu'une comédie a un mérite de plus, lorsqu'elle offre de sages leçons sous une forme agréable.

Cette pièce du *Trésor*, jouée en janvier 1804, au théâtre de Louvois, y a réussi; et pendant un assez grand nombre de représentations elle a paru intéresser et divertir les spectateurs.

Lors de l'examen solennel qui fut fait en 1809 et 1810 des ouvrages de littérature, de sciences et d'arts qui avaient paru dans les dix années précédentes, la classe de la langue et de la littérature française donna son suffrage à cette comédie, et la jugea digne de l'un des *prix décennaux* qui avaient été annoncés.

Voici littéralement le jugement qu'elle porta sur cette pièce :

« *Le Trésor*, pièce en vers par M. An-

Que notre cœur s'anoblit et s'épure,
Et qu'on trouve, exempt de remords,
L'estime de soi-même et la volupté pure.

Trad. de M. le comte Daru.

» drieux, s'est attiré l'attention particulière
» de la classe par des conditions caractéris-
» tiques de la pureté du genre. On n'en re-
» nouvellera point l'analyse. On se borne à en
» définir les qualités distinctives. La plus sen-
» sible est le ton aisé, spirituel et juste du
» style, et la couleur gracieuse et variée qu'il
» répand sur le dialogue; qualités qu'ont trop
» négligées la plupart des écrivains comiques
» d'aujourd'hui, comme s'ils ignoraient que
» la diction seule fixe les ouvrages dans un
» rang éminent et garantit leur durée. La classe
» de la langue française accorde par cette rai-
» son la préférence au *Trésor* sur les autres
» objets de son choix, afin de rendre témoi-
» gnage des efforts qu'elle oppose à tout ce
» qui pourrait amener la décadence de l'art
» d'écrire. L'exposition de cette comédie,
» faite par deux frères d'un caractère opposé;
» l'un savant, doux, honnête et désintéressé;
» l'autre, négociant cupide et aveuglément
» sot, rappelle le contraste des Adelphes
» latins, et les formes élégantes de Térence.
» L'exécution générale de l'ouvrage participe
» tantôt de la facile abondance et de la douce
» gaîté de Collin-d'Harleville; tantôt de la

» folie aimable et de l'ironie enjouée de
» Regnard. On peut dire que l'auteur, dans
» cette pièce, se place continuellement entre
» tous deux. Ce que sa fable contient d'in-
» vraisemblable n'y est imaginé que pour lui
» prêter une piquante originalité. Le person-
» nage déguisé en sorcier, et les coups de
» baguette divinatoire, en fournissent des
» exemples; rien de si piquant sur-tout que la
» scène où l'un des frères vend à son co-pro-
» priétaire la moitié d'une maison à partager
» en leur héritage. L'avide commerçant, per-
» suadé qu'un trésor y est caché, pousse l'en-
» chère bien au-delà de la valeur de l'im-
» meuble, et risque de sacrifier ainsi sa for-
» tune réelle à l'appât d'un gain imaginaire.
» Cette leçon plaisante et morale n'est pas la
» seule dont on rie utilement dans cette comé-
» die, à laquelle pourtant manque un nœud
» plus solide, une contexture plus forte, et des
» caractères plus approfondis; néanmoins le
» goût pur qui l'a dictée, la simplicité de sa
» conduite, le style de son dialogue, dans le-
» quel on trouve l'esprit qui se montra digne
» de retoucher la *Suite du Menteur* de Cor-
» neille, enfin, sa ressemblance aux bons mo-

» dèles, l'ont fait désigner à la classe comme » ayant le mieux mérité le prix. »

Ceux qui me connaissent savent combien je suis incapable de solliciter, en pareil cas, un jugement favorable, de faire même la moindre démarche pour l'obtenir ; aussi n'ai-je connu celui-ci que lorsqu'il a été communiqué à la classe par les commissaires qui l'avaient préparé. *

Les éloges ne m'ont point aveuglé, et j'ai tâché de mettre à profit les observations critiques dont j'ai bien senti la justesse.

J'ai trouvé un moyen, à ce qu'il me semble, de rendre *plus forte la contexture* de la pièce, et d'y répandre un intérêt plus vif.

Dans la pièce, telle que je l'avais d'abord composée, ce n'était qu'au commencement du cinquième acte que Latour faisait à Cécile la confidence du véritable trésor dont elle est la légitime propriétaire ; ainsi, pendant les quatre premiers actes, le spectateur, ne soupçonnant pas même qu'il y eût un trésor dans la maison,

* Lors de cette communication, je combattis les conclusions du rapport qui m'était favorable, et je proposai de couronner l'urne funéraire de Collin-d'Harleville. Cette proposition me paraissait de bon goût et de toute justice. On objecta les termes de la loi, qui ne permettait d'adjuger le prix qu'à une

ne pouvait regarder la fable imaginée par Germain et ses associés que comme une supposition en l'air, et qui cesserait quand les inventeurs de cette fable ne voudraient pas pousser l'amusement plus loin.

Maintenant, j'ai trouvé moyen de placer cette confidence importante dans le premier acte ; la connaissance de ce fait justifie, dès le commencement de l'action, les bruits qui ont couru de l'existence d'un trésor caché dans la maison ; bruits que les intrigans de la pièce ont saisis pour en faire un des fondemens de leur invention ; la fable acquiert par-là plus de vraisemblance. D'un autre côté, le spectateur doit craindre que les fripons, en courant après le trésor imaginaire, ne découvrent et ne

comédie publiée dans les dix années antérieures. Le rapport fut adopté par la classe, et devint ainsi l'expression de son opinion. L'article concernant *le Trésor* avait été rédigé par mon confrère M. Lemercier, auteur d'un *Cours de Littérature dramatique* qui a été entendu avec plaisir et avec intérêt à l'Athénée de Paris, et qui va paraître imprimé (1) ; cet ouvrage de critique, plein de vues neuves, profondes et justes, ne peut manquer d'ajouter à la grande réputation que l'auteur s'est faite, comme poète dramatique, dans les deux genres de la tragédie et de la comédie.

(1) Le premier volume a paru.

dérobent le véritable. Ainsi les faits se trouvent mieux liés entre eux, et présentés de manière à occuper, à intéresser davantage.

A cette correction principale, j'en ai ajouté d'autres, et la pièce a reparu sur le théâtre Français en juin 1817.

J'ai eu l'avantage de retrouver à ce théâtre M. de Vigny, qui avait joué d'origine au théâtre Louvois le rôle de Jaquinot, et qui s'y est fait applaudir de nouveau par de la franchise, du mordant, par de la force comique sans exagération et sans charge; tous les autres rôles ont été fort bien remplis, et la pièce jouée avec cet ensemble qui distingue le théâtre Français; M. Baptiste aîné, dans le rôle de Latour, a montré cette profonde intelligence qui lui appartient; une aimable bonhomie, une sensibilité douce, de l'esprit et du savoir sans pédanterie sont les traits qui caractérisent le personnage; ils ont tous été sentis et rendus par ce comédien consommé dans son art.

La pièce a fait plaisir, et a reçu des éloges presque unanimes; je pense qu'il m'est permis d'espérer qu'elle restera au répertoire du théâtre Français.

J'ai dit des éloges presque unanimes; il

faut que j'ajoute, pour dire toute la vérité, qu'elle a aussi subi des critiques ; mais si, avec les défauts qu'elle a sans doute, il se trouve que cette comédie amuse et fasse rire ; si elle contient de bonnes vérités dites gaîment, ce succès me suffit, et je n'en veux pas davantage.

Pourquoi n'avouerais-je pas qu'en même tems que je songeais à présenter aux autres une morale utile, enveloppée dans une action comique, j'avais aussi pour objet de m'entretenir moi-même d'idées qui me plaisent, de sentimens qui sont les miens, de principes sur lesquels j'ai toujours réglé ma conduite et fondé mon bonheur ?

Qu'on ne croie pas cependant que j'aie eu l'intention de me peindre dans le personnage de Latour ; je n'ai pas tant de vanité ; c'est plutôt un modèle que je me suis proposé à imiter et à suivre.

C'est par un pur hasard qu'il se trouve aujourd'hui entre lui et moi une ressemblance de profession ; j'ai composé *le Trésor* en 1803, et dès-lors je me suis avisé de faire de M. Latour un professeur au Collége royal de France ; la pièce a été jouée en janvier 1804 ; or, à

cette époque, je ne soupçonnais pas même que je dusse jamais être appelé à m'asseoir dans une chaire publique; ce n'est qu'en décembre 1804 que j'ai commencé à donner des leçons à l'Ecole polytechnique; et ce n'est que dix ans après, en 1814, que j'ai été nommé à la chaire que j'occupe actuellement au Collége royal.

Cette noble et douce occupation, qui me fait un devoir d'être utile à une jeunesse aimable et studieuse dont la bienveillante estime est ma plus précieuse récompense, convient à mon âge, suffit à mon ambition; et je dis, du fond du cœur, avec Horace et M. Latour :

Quod satis est, cui contingit, nil amplius optet. *

* Quand au seul nécessaire il suffit d'aspirer,
Au-delà de ce point qu'est-il à désirer?

Trad. de M. le comte Daru.

PERSONNAGES.

M. JAQUINOT, marchand à Vitry-le-Français.
Madame JAQUINOT, sa femme.
CELESTE, leur fille.
LATOUR, frère de Jaquinot.
GERMAIN, homme de loi, } fils de Latour.
ADOLPHE, jeune militaire, } fils de Latour.
CÉCILE DE MÉRY, pupille de Latour.
DURBANT, avoué, conseil de Jaquinot.
HOMBERT, jeune Prussien.
DUPRÉ, musicien.
DEFRANCE, notaire.

La scène est à Paris, chez Latour.

LE TRÉSOR,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé simplement.

SCÈNE PREMIÈRE.

LATOUR, JAQUINOT.

LATOUR.

Allons, mon frère, allons, je vous le dis tout bas:
Sur un sujet pareil ce ton ne convient pas;
Notre père n'est plus: respectons sa mémoire.

JAQUINOT.

Je la respecte aussi, comme vous pouvez croire;
Mais je voudrais qu'au lieu de n'avoir presque rien,
Le cher homme, en mourant, nous eût laissé du bien.

LATOUR.

Il n'attacha jamais de prix à la fortune.

JAQUINOT.

Tant pis; je dis: tant pis, et mille fois pour une.

LATOUR.

Je suis d'un autre avis.

JAQUINOT.

Je le crois; un docteur
Comme vous, n'est-ce pas? un savant! un auteur!
Tous les biens d'ici-bas ne sont rien pour un sage.

LATOUR.

Pardonnez-moi; j'en sais le besoin et l'usage;
Mais je ne forme point de désirs superflus:
Je veux le nécessaire, et ne veux rien de plus.

JAQUINOT.

On appelle cela, je crois, de la morale!
Elle est particulière, et fort originale.
Vous, et tous vos pareils, vous êtes de vrais fous,
Mon frère.

LATOUR.

Mais enfin, mon frère, selon vous,
Le bonheur le plus grand et le plus désirable,
C'est donc de posséder un bien considérable,
A force de travaux d'amasser beaucoup d'or,
Quand on en a beaucoup, d'en amasser encor?

JAQUINOT.

On n'en a jamais trop, entendez-vous, mon frère?
Nous différons beaucoup d'humeur, de caractère.
J'ai songé de bonne heure, et d'un soin diligent
A me faire un état, à gagner de l'argent;

Je quittai, dès quinze ans, la maison paternelle,
Et suivis le négoce avec ardeur et zèle.
Vous, plus jeune que moi, bien loin de m'imiter,
A je ne sais quels goûts vous laissant emporter,
Vous vous êtes jeté dans la littérature,
Nourri de bel esprit, enrichi de lecture;
Dans vos doctes travaux, uniquement plongé,
Au solide, au réel vous n'avez point songé.
Moi, je me suis fixé. Vous, d'humeur vagabonde,
Afin de vous instruire, avez couru le monde;
Quand il fut question d'un établissement,
Je me suis bien gardé d'écouter sottement
Un penchant amoureux; enfin j'ai, pour conclure,
Considéré la dot et non pas la future.
De vos voyages, vous, à peine de retour,
Vous vous êtes ici marié par amour,
Et sans dot. De ma marche et de votre conduite
Avec moi, s'il vous plaît, considérez la suite.
Là-bas, dans ma province, à Vitry-le-Français,
La maison Jaquinot commerce avec succès.
Dieu merci, je n'ai pas une grande famille;
Et quand il s'agira de marier ma fille
Unique, à qui je puis donner vingt mille écus,
Nous ne manquerons pas, je crois, de prétendus;
Déjà, pour un notaire on me l'a demandée;
Mais j'ai mieux que cela pour elle dans l'idée.
Vous, avec trois garçons, n'en ayant pas assez,
D'une étrangère encor vous vous embarrassez;

Cette orpheline à qui mon père, trop facile,
Chez lui, par charité, daigna donner asile,
Vous la gardez, je gage?

LATOUR.

Oh! oui. Depuis long-tems,
Je la vois du même œil que mes propres enfans.
Elle est charmante; elle est raisonnable, sensible....

JAQUINOT.

Et vous la marierez?

LATOUR.

J'y ferai mon possible.
C'est la fille, après tout, de monsieur de Méry,
Qui fut de notre père et l'élève et l'ami.
Chargé d'un grand emploi, maître d'un bien immense,
Il fut forcé de fuir et de quitter la France,
Laissant à son ami sa fille.....

LATOUR.

Et non son bien.
Vous la donnez peut-être au jeune prussien,
A ce monsieur Hombert, votre pensionnaire?

LATOUR.

Moi, j'y consentirai s'il parvient à lui plaire.
Elle est majeure et libre, et selon son désir
J'ai de bonnes raisons pour la laisser choisir.

JAQUINOT.

Et la dot (car voilà la chose essentielle),
Où la prendrez-vous? Hein?

LATOUR.

Que sait-on, si, pour elle,
Je ne trouverai pas, par bonheur, un moyen
De..... Mais dispensez-moi de m'expliquer.

JAQUINOT.

Fort bien.
Généreux et discret!... Allez, mon pauvre frère,
Vous n'aurez jamais rien avec ce caractère;
Moi, je m'enrichirai; je marche vers ce but,
Tandis que vous, savant, membre de l'Institut,
Etes en grand péril de voir votre vieillesse
Tomber dans un état voisin de la détresse;
Et voilà ce que c'est, pour venir à mon point,
D'avoir de la conduite ou de n'en avoir point.

LATOUR.

Il est vrai; j'aurais dû vous prendre pour modèle,
Et vous gagnez beaucoup, mon frère, au parallèle.

JAQUINOT.

Ma foi, je ne vois pas ce que vous y gagnez:
Le bien qu'en apparence ici vous dédaignez,
N'en est pas moins l'objet que chacun se propose;
Je vois qu'il mène à tout, qu'il sert à toute chose,
Que dans le monde il est d'estime accompagné;
On ne s'informe point comment il est gagné.
Je vois, dans un logis, quand quelqu'un se présente,
Par l'accueil qu'on lui fait, combien il a de rente;
Est-ce un Crésus? chacun paraît en faire cas;
Et si c'est un fripon, on le dit, mais tout bas.

Les richesses font tout, et la philosophie
Les convoite, ou les flatte, ou bien leur porte envie.

LATOUR.

Sans être un philosophe, au moins suis-je fort loin
De convoiter des biens dont je n'ai pas besoin;
La médiocrité, dont je fais mes délices,
Rend les hommes meilleurs: moins d'argent, moins de vices.

JAQUINOT.

Meilleurs?.. je vous arrête... Eh! lorsqu'on est sans bien,
De prouver sa bonté l'on n'a pas le moyen;
On ne peut pratiquer alors la bienfaisance.

LATOUR.

La pratique-t-on mieux au sein de l'opulence?
Soyez de bonne foi; je m'en rapporte à vous;
Voyons ce qui se fait, mon frère, autour de nous:
Le pauvre aide le pauvre avec un zèle extrême,
Compatissant aux maux qu'il éprouve lui-même;
Le riche à de faux goûts se laissant entraîner,
Dissipe ou thésaurise, et n'a rien à donner.
Cela fut de tout tems comme au tems où nous sommes.

JAQUINOT.

Mais, vous, qui raisonnez sur les vices des hommes,
Mon très-cher philosophe, au moins, dans vos vieux ans,
Qui prendra soin de vous?

LATOUR.

N'ai-je pas mes enfans?
J'ose compter sur eux.

JAQUINOT.

Oui, comptez-y!

LATOUR.

Mon frère,
Je dois penser ainsi; car j'eus soin de mon père.
Mes enfans me rendront la pareille. L'aîné,
Vers l'étude des lois, par son goût entraîné,
Au palais est déjà connu pour bonne tête,
Pour sage, pour instruit, sur-tout pour homme honnête.
Le second de son père a suivi les penchans;
La science est l'objet de ses travaux constans;
Pour observer, s'instruire, à présent il voyage,
Et fait ce que je fis lorsque j'avais son âge.
Le dernier, mon Adolphe, est un brave, un soldat;
Ses talens, son courage, ont bien servi l'Etat;
Sur le champ de bataille on l'a fait capitaine.
Mon espérance en eux ne saurait être vaine:
Tous trois se souviendront, comme des fils bien nés,
Qu'ils doivent tout aux soins que je leur ai donnés.

JAQUINOT.

Je le souhaite, moi, plus que je ne l'espère.
Mais vous-même, pour eux, vous n'êtes pas bon père.

LATOUR.

Moi?

JAQUINOT.

Vous. Si vous l'étiez, vous vous occuperiez
Du bonheur de vos fils, et vous travailleriez

Non pour vous, mais pour eux; un père de famille
Se doit à ses enfans : moi, je songe à ma fille.

LATOUR.

Voilà ce que l'on dit. Mais il faut convenir
Que c'est pour soi d'abord qu'on cherche à s'enrichir.
L'ombre d'une vertu couvre souvent un vice,
Et l'amour paternel déguise l'avarice.
Je chéris mes enfans; mais je puis bien, je croi,
Suivre pour eux le plan que j'ai suivi pour moi...

JAQUINOT.

Vous n'en démordrez pas, vous l'avez dans la tête,
Et vous trouvez toujours une réponse prête.
Laissons cela. Parlons d'affaires, une fois.

LATOUR.

Soit.

JAQUINOT.

Notre père est mort depuis plus de six mois;
De rester à Paris, à la fin je me lasse...

LATOUR.

Cela se peut.

JAQUINOT.

Voilà près d'un mois que j'y passe;
J'apportai, quand je vins, trois cents louis comptant,
Et je ne vois finir encor... que mon argent.
Il ne faut pas venir à Paris en famille;
J'ai mal fait d'amener et ma femme et ma fille :
Vous nous avez chez vous reçus, nourris, logés,
Et mes fonds n'en sont pas beaucoup mieux ménagés;

Car ma femme dépense!... Et sa fille l'imite!
Ce n'est qu'en m'en allant que j'en puis être quitte.
Tenez, cette maison que mon père habitait,
De la succession est le meilleur effet.

LATOUR.

Oui.

JAQUINOT.

Nous la partager, cela ne se peut guère.
En deux mots, voulez-vous me la céder, mon frère?

LATOUR.

Vous céder?

JAQUINOT.

La moitié qui vous en appartient,
En vous payant le prix qui de droit vous revient,
Ce qu'on nomme la soulte.

LATOUR.

Eh! mais, tout au contraire.
C'est l'offre, justement, que je comptais vous faire.
Je garde la maison en acquérant vos droits;
Si vous y consentez...

JAQUINOT.

Oh! non pas... Toutefois
Ce n'est pas que j'en aie une bien grande envie...

LATOUR.

Tout mon désir, à moi, c'est d'y finir ma vie...
Mais j'aperçois Cécile.

SCÈNE II.

CÉCILE, JAQUINOT, LATOUR.

LATOUR.

Ah! c'est vous, mon enfant!
J'ai besoin de causer avec vous un instant.
Mon frère, laissez-nous.

JAQUINOT.

Mais la maison, mon frère?

LATOUR.

J'incline à la garder, s'il faut être sincère.

JAQUINOT.

Allons, je le vois bien, vous voulez contester!
Mon avoué Durbant la fera liciter.
C'est un homme d'esprit, fort habile en affaires...

LATOUR.

Sur ces matières-là, moi, je ne le suis guères.
Mais à mon fils Germain je m'en rapporterai.
Ce qu'il décidera, je m'y conformerai.

JAQUINOT.

Eh bien! voilà parler en homme raisonnable.

LATOUR.

Tout cela peut au moins se faire à l'amiable.

JAQUINOT.

A l'amiable, soit.

LATOUR.

Bonjour, mon frère.

JAQUINOT.

Adieu.

(Jaquinot sort.)

SCÈNE III.

LATOUR, CÉCILE.

LATOUR.

Je vous ai fait prier de venir en ce lieu.

CÉCILE.

Vos ordres en tout tems me trouveront docile.
Que voulez-vous de moi, mon cher tuteur?

LATOUR.

Cécile,
Sur un grave sujet, si vous le voulez bien,
Il faut que nous ayons ensemble un entretien.
Il peut être pour vous d'une grande importance.
Si mon père autrefois pris soin de votre enfance,
Si jusques à sa mort il a veillé sur vous,
Si je l'ai remplacé dans un emploi si doux,
Le moment est venu d'achever mon ouvrage.
Ma chère, vous avez vingt et un ans; c'est l'âge
Où vous pouvez vous-même user de tous vos droits.

CÉCILE.

De quels droits puis-je user, moi qui n'ai rien, je crois?
Dès l'enfance orpheline, et des miens séparée,

Mais dans votre maison par bonheur demeurée,
Je dus à votre père, à vous-même, des soins
Tels que pour son enfant peut-être on eût fait moins.

LATOUR.

Mon père aimait beaucoup sa petite pupile;
Ensuite il m'a légué le bonheur d'être utile.

CÉCILE.

Il est vrai; mais de peur d'en être embarrassé,
Tout autre à ce legs-là sans peine eût renoncé.

LATOUR.

Causons; et parlez-moi sincèrement, ma chère.

CÉCILE.

Vous savez qu'avec vous je suis toujours sincère.

LATOUR.

Si l'on vous proposait?

CÉCILE.

Eh! quoi donc?

LATOUR.

Un mari.

Vous ne répondez pas? A votre vieil ami
Osez vous confier.

CÉCILE.

Vous-même, je vous prie,
Dites-moi : sans fortune est-ce qu'on se marie?

LATOUR.

Quelquefois; et d'ailleurs, qui sait si, par hasard,
Vous n'en avez pas une?... Oui, vous.

CÉCILE.

Moi?

LATOUR.

Tôt ou tard
Il peut vous en venir une honnête, complète.

CÉCILE.

Vous vous moquez de moi.

LATOUR.

Non, je vous le répète.
En un mot, que cela ne vous tourmente point...
L'hymen vous convient-il? voilà l'unique point.

CÉCILE.

Ne plaisantez donc pas une pauvre orpheline.

LATOUR.

Cécile, n'allez pas croire que je badine.
Rien n'est plus sérieux; j'ai voulu vous parler
D'un secret important qu'il faut vous révéler.
Il est tems qu'aujourd'hui vous en soyez instruite.
Vous réglerez vous-même après votre conduite.

CÉCILE.

Que est donc ce secret?

LATOUR.

Je ne vous dirai rien
Qui ne soit très-exact; écoutez-moi donc bien.
Mon père ayant été le gouverneur du vôtre,
Des sentimens bien chers les joignaient l'un à l'autre;
L'élève parvenu dans un âge plus mûr,
Dans son ancien mentor trouvait un ami sûr;

Enfin, lorsqu'il partit, sans qu'il lui fût possible
De prévoir son retour, en ce moment terrible,
Il vous laissa, ma fille, aux mains de son ami,
Avec cent mille écus. Ils sont bien près d'ici.
En argent, en bijoux de valeur peu commune,
Un coffret précieux contient votre fortune.
Votre père en partant, victime du destin,
Et comme rien alors ne lui semblait certain,
Pour mieux vous assurer cette somme laissée,
Défendit qu'elle fût aucunement placée;
Il en chargea mon père, et sans autre recours,
Il voulut qu'en nature on la gardât toujours.
De plus, il ordonna d'une manière expresse
Qu'on ne vous laissât pas vous croire de richesse;
Et que, vous élevant avec simplicité,
On éloignât de vous la folle vanité.
Avec vous un tel ordre était peu nécessaire;
Mais ce qu'il a prescrit, nous avons dû le faire.
Enfin on vous devait dire la vérité
Quand vous auriez atteint votre majorité.
Vous y voilà, ma fille, aujourd'hui parvenue;
De vous votre fortune est maintenant connue;
C'est à vous d'en user, à vous de réfléchir;
Vous êtes raisonnable et saurez bien choisir.
Il vous faut un époux; que votre cœur décide.

CÉCILE.

Eh! quoi? n'êtes-vous plus mon tuteur et mon guide?
Et quand tout mon bonheur dépend d'un choix pareil,

Ne recevrai-je pas de vous un bon conseil ?

LATOUR.

Un conseil, soit. Mais rien qui vous force et vous gêne.

CÉCILE.

Moi, riche ? en vérité, je ne le crois qu'à peine.

LATOUR.

Quelqu'un vient ?

CÉCILE.

C'est Adolphe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADOLPHE.

LATOUR.

Ah! tu viens m'avertir?

ADOLPHE.

Oui, mon père; avec vous je suis prêt à partir.
N'est-il pas tems d'aller au collège de France
Donner votre leçon ?

LATOUR, *tirant sa montre.*

Eh! oui : l'heure s'avance.
Adieu, ma chère enfant.

ADOLPHE, *saluant Cécile.*

Mademoiselle, adieu.

LATOUR, *à Cécile.*

Je vous laisse en sortant de quoi rêver un peu.

SCÈNE V.

CÉCILE seule.

Qu'importe cet argent que le hasard m'envoie ?
Est-ce lui dont j'attends mon bonheur et ma joie ?
Mon cœur n'est, grâce au ciel, avare ni léger ;
Ce n'est pas un peu d'or qui le fera changer.
Je ne sais ce que j'ai... quelque chose m'afflige ;
Je suis près de pleurer... Adolphe !... Mais, que dis-je ?
Si quelqu'un m'entendait !... je suis folle, je croi...
Je m'occupe de lui... s'occupe-t-il de moi ?
Point du tout, et son cœur garde un repos qu'il m'ôte.
Cependant j'ai cru voir... Mais on vient. C'est notre hôte,
Et le frère d'Adolphe. Il rit de tout son cœur,
Monsieur Germain. Il est toujours de bonne humeur.

SCÈNE VI.

CÉCILE, GERMAIN qui entre en riant, HOMBERT.

GERMAIN.

Bonjour, Mademoiselle. On me dit que mon père
N'est pas à la maison ?

CÉCILE.

Non plus que votre frère.

(Elle s'assied devant son métier à broder et travaille.)

GERMAIN.

Eh! oui ; c'est aujourd'hui le jour de la leçon ;

Moi, je n'y songeais pas; Adolphe est un garçon
Qui se plaît à l'étude et qui cherche à s'instruire.

HOMBERT.

On ne peut en tout point mieux que lui se conduire.
J'observe avec plaisir beaucoup de jeunes gens
Qui savent comme lui bien employer leur tems.

GERMAIN.

Il est sensé malgré son état et son âge.
La jeunesse à Paris n'est pas toute aussi sage.

HOMBERT.

Mais dans cette jeunesse un grand nombre, du moins,
A d'utiles objets applique tous ses soins;
Si je vais visiter une bibliothèque,
Consulter un vieux livre, une édition grecque,
Ce sont des jeunes gens que j'y vois travailler
En grand nombre, en silence écrire, calculer,
Avides de savoir, méprisant l'ignorance,
Promettant, en un mot, des hommes à la France.
Quant aux fats qu'on disait à Paris si nombreux,
On n'en trouve plus guère, et l'on se moque d'eux.

GERMAIN.

C'est parler de Paris en termes fort honnêtes;
Vous êtes donc content du pays où vous êtes?

HOMBERT.

Sur-tout de la maison que j'habite, mon cher;
Tout dans cette demeure est fait pour m'attacher:
L'entretien instructif de monsieur votre père,

L'aimable loyauté de votre jeune frère,
Et la grâce touchante, et le charmant esprit
De Cécile!...

CÉCILE.

Monsieur!...

GERMAIN.

Tenez, elle rougit!

CÉCILE, se levant.

Ne parlez point de moi, Messieurs, je vous en prie;
Je suis peu faite au ton de la galanterie;
Continuez plutôt la conversation
Sur le goût de l'étude et de l'instruction,
Ce goût que vous avez, et qu'Adolphe partage.

HOMBERT.

Oui. Mais ces yeux si vifs et ce charmant visage
Méritent bien aussi qu'on en parle, je crois.

CÉCILE.

On veut me renvoyer, et je m'en aperçois.

GERMAIN.

N'affligez pas Cécile. Elle nous est bien chère.
C'est pour nous une sœur.

CÉCILE.

Sans adieu, mon cher frère.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

GERMAIN, HOMBERT.

GERMAIN.

Entre nous, mon ami, l'aimeriez-vous un peu?

HOMBERT.

J'y serais disposé, je vous en fais l'aveu,
Si je pouvais songer à m'établir en France.
Mais votre frère aurait, je crois, la préférence.

GERMAIN.

Adolphe?... vous croyez?

HOMBERT.

J'en suis presque certain,
Et n'en suis point jaloux. Mais, de grâce, Germain,
Revenez au récit que vous vouliez me faire
Quand nous sommes entrés.

GERMAIN.

Je vais vous satisfaire,
Et vous y prendrez goût : car je vous connais bien ;
Tout en gardant l'air froid, le flegme prussien,
Vous aimez l'épigramme, et vous pincez sans rire.

HOMBERT.

Oh! beaucoup moins que vous. Mais que vouliez-vous dire?

GERMAIN.

Or écoutez-moi bien; je ne mens pas d'un mot.
Vous saurez qu'à Paris, mesdames Jaquinot,
Ma tante et ma cousine, entre autres ridicules,
Ont apporté celui d'être des plus crédules.
En face de chez moi, loge dans un grenier,
Une sorcière illustre, oracle du quartier.
Dans son noble taudis souvent la foule abonde;
On vient la consulter de l'autre bout du monde.

HOMBERT.

Peut-on s'imaginer qu'au milieu de Paris,
Séjour et rendez-vous de tant de gens instruits,
On donne en ces travers dans le tems où nous sommes ?

GERMAIN.

Comment ? Chez ma sorcière il va même des hommes,
Et beaucoup. On les trompe, allez, sans grand effort :
Ce sont leurs passions qui les trompent d'abord.
L'avarice, et l'orgueil, et l'amour sont crédules.
Pour moi, je ris des gens quand ils sont ridicules.
Un matin que j'étais à travailler chez moi,
Seul, dans mon cabinet, tout-à-coup j'aperçoi
Ma tante Jaquinot, ma cousine Céleste...

HOMBERT.

Céleste ? en vérité, le nom n'est pas modeste...

GERMAIN.

De l'antique sibylle aborder le séjour.

HOMBERT.

Bon !

GERMAIN.

Après leur départ, j'y courus à mon tour,
Et pour quelques écus, comme vous pouvez croire,
J'obtins de leurs secrets l'intéressante histoire.
On m'apprit qu'à Paris, leurs vœux prenant l'essor,
N'aspiraient à rien moins qu'à trouver un trésor.

HOMBERT.

Un trésor ?

GERMAIN.

Vous sentez que la devineresse
Leur a, pour leur argent, promis force richesse.
Sachant chez mes parens cet espoir éveillé,
Là-dessus aussitôt ma tête a travaillé.
J'ai même pris conseil, pour mieux leur faire pièce,
D'un vieil original d'une plaisante espèce...

HOMBERT.

Quel est-il?

GERMAIN.

Autrefois il m'a donné leçon,
Quand je voulais apprendre à jouer du basson;
Il est musicien: c'est Dupré qu'il se nomme;
Ivrogne s'il en fut, d'ailleurs fort honnête homme,
Qui m'aime tout-à-fait, et qui, par amitié,
Vient manger mon dîner sans en être prié.
Nous avons, à nous deux, fait un plan magnifique,
Dont l'exécution peut devenir comique.
Peut-être on vous a dit déjà plus d'une fois,
Que cette maison-ci fut louée autrefois
A milord Kilbourden, vieil avare, hypocondre,
Qui l'habita cinq ans, puis repartit pour Londre.
De plus, lorsqu'il partit, voici quinze ans passés,
On sema des propos, par les sots ramassés,
Qu'il laissait un trésor enseveli sous terre,
Dans cette maison-ci qu'acheta mon grand-père.
Or, pour notre projet cela nous a suffi.
Mons Dupré, déguisé sous le nom de Bouffi,

Cuisinier de milord quand il était en France,
Revenu d'Angleterre après quinze ans d'absence,
Avec un grand mystère est allé chez Durbant,
L'avoué de mon oncle; et là, très-gravement,
A fait un long récit, une fort belle histoire,
Dont j'avais pris le soin de charger sa mémoire :
Que lui seul, en secret, il aida ce vieux lord
A cacher dans la terre, en ces lieux, un trésor;
Qu'étant sorti de France à cause de la guerre,
Milord, après quinze ans, est mort en Angleterre,
Où lui, son cuisinier, l'ayant suivi toujours,
Ne l'a jamais quitté jusqu'à ses derniers jours;
Que ce lord n'a laissé veuve, enfans, ni famille,
De sorte qu'aujourd'hui, toute la pacotille,
Le trésor, tel qu'il est, bijoux, argent comptant,
Offre un bel héritage au premier occupant.

HOMBERT.

Ils ont, de bonne foi, pu croire un pareil conte ?

GERMAIN.

Oh! jamais foi ne fut plus pleine ni plus prompte.
Dupré, de son côté, doit encore m'aider;
Mais ce n'est pas assez : il faut nous seconder,

HOMBERT.

Qui? Moi!

GERMAIN.

Vous. Dans la pièce on vous destine un rôle.
Plus nous serons d'acteurs, plus elle sera drôle.
Moi, j'ai compté sur vous.

HOMBERT.

Aurai-je le talent
Qu'il faudrait pour jouer ?...

GERMAIN.

Vous serez excellent.
Apprenez, en deux mots, comme il faut vous conduire.
J'ai gagné la sorcière et pris soin de l'instruire.
Ma tante, qui n'a pas toujours eu cinquante ans,
A, dit-on, profité des jours de son printems ;
De Vitry-le-Français les galantes chroniques,
Gardent de ses amours les récits véridiques,
Et l'on m'en a souvent raconté plus d'un trait.
J'ai charitablement mis la sorcière au fait.

HOMBERT.

A merveille.

GERMAIN.

A présent, voici qui vous concerne.
Je ne vous offre pas un rôle subalterne.
Au sujet du trésor, quand on y reviendrait,
Au diable j'ai prescrit comment il répondrait :
Auprès de la famille, à Paris réunie,
Se trouve heureusement un homme de génie,
Qui possède de l'art et le fort et le fin,
Un savant étranger, monsieur Hombert enfin...

HOMBERT.

Allons donc ! vous voulez qu'ici l'on me consulte ?

GERMAIN.

Il trouve les trésors par la science occulte...

HOMBERT.

Quoi! vous me transformez en devin, en sorcier?

GERMAIN.

Ne vous en plaignez pas; c'est un très-bon métier.
Cependant à mon père, aussi bien qu'à mon frère,
Il faut de tout ceci faire encore un mystère.

HOMBERT.

Mais quel est votre but, enfin?

GERMAIN.

De m'amuser.
De leur crédulité je pourrais abuser.
Mais je n'en ferai rien; ce tour doit les instruire
Jusqu'où de vrais fripons auraient pu les conduire.
Et puis je suis si las d'entendre, à tout moment,
Mon oncle nous parler de fortune et d'argent!...
Sur ce chapitre il est si fort déraisonnable,
Que sa cupidité me rend très-excusable.
Voyons; acceptez-vous?

HOMBERT.

Soit. Je suis curieux
De voir votre succès. Je ferai de mon mieux.

GERMAIN.

Fort bien. En ce moment ma tante est chez la vieille,
Qui, d'après mes leçons, lui répond, la conseille.
Moi, je ne puis ici m'arrêter plus long-tems;
Des affaires ailleurs réclament mes instans.
Je vous quitte. Je veux que vous ayez la vogue

Avant un mois d'ici. Salut, grand astrologue.

HOMBERT.

Le beau titre! Au revoir.

SCÈNE VIII.

HOMBERT seul.

Il faut donc, à présent,
Me faire un maintien grave, un langage imposant,
Pour mieux tromper les gens, entrer dans leurs chimères.
Me voilà charlatan; j'ai beaucoup de confrères.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAQUINOT seul.

Durbant n'arrive pas... Ce retard m'inquiète.....
Mon esprit est troublé d'une crainte secrète.....
S'il était vrai, pourtant, qu'un trésor ignoré
Fût dans cette maison quelque part enterré!
Et si de le trouver Dieu nous faisait la grâce!
Que cela nous mettrait dans une heureuse passe!
Nous voyons tous les jours des gens à qui le bien
Tombe comme en dormant, arrive en moins de rien.
Pourquoi n'aurais-je pas de fortune pareille?
La richesse, à coup sûr, me siérait à merveille!
Quand je ne trouverais ici ... qu'un million!...
Je m'en contenterais.... J'ai peu d'ambition....
Durbant m'a procuré déjà de bons indices;
Il est vrai qu'il se fait bien payer ses services;
Mais quoi? cela n'est rien si nous réussissons;
Personne, excepté nous, n'a les moindres soupçons....

SCÈNE II.

JAQUINOT, DURBANT.

JAQUINOT.

Ma foi ! j'allais chez vous.

DURBANT.

Vous connaissez mon zèle;
J'accours moi-même.

JAQUINOT.

Eh bien ! Durbant, quelle nouvelle?

DURBANT.

Bonne, très-bonne. Mais, d'abord, votre santé ?

JAQUINOT.

Je me porte fort bien.

DURBANT.

J'en suis très-enchanté.
Et Madame ?

JAQUINOT.

A merveille.

DURBANT.

Et votre aimable fille ?
Car je prends intérêt à toute la famille.

JAQUINOT.

Très-obligé. Mais quoi ! qu'avez-vous sous le bras ?
Que vois-je là ?

DURBANT.

Comment ! vous ne devinez pas ?

JAQUINOT.

Serait-ce?..

DURBANT.

Eh! oui, vraiment.

JAQUINOT.

Ah! quel bonheur extrême!

Le fameux portefeuille?

DURBANT.

Oui, mon ami, lui-même.

Dès que j'ai pu l'avoir, chez vous je suis venu.

JAQUINOT.

Que je me tiens heureux de vous avoir connu!
A mon ami Durfaux je dois cet avantage;
Il vante vos talens, dont il a fait usage.
Il a manqué deux fois; mais il s'est relevé.

DURBANT.

Il jouit d'un grand bien par mes soins conservé.

JAQUINOT.

De tous ses créanciers aucun ne peut lui nuire;
A prendre dix pour cent vous sûtes les réduire;
Enfin il est tranquille; et, par votre moyen,
Sans les avoir payés, il ne leur doit plus rien.
Voilà ce qui s'appelle arranger une affaire.

DURBANT.

Fi donc! vous vous moquez, rien n'est plus ordinaire.
Il me fallait pour vous bien plus d'habileté;
Oh! ça, peut-on ici parler en sûreté?

JAQUINOT.

Eh ! oui; nous sommes seuls.

DURBANT.

J'ai bien eu de la peine;
Je cours depuis huit jours presque sans prendre haleine.
Je quitte dans l'instant notre donneur d'avis;
Chez un restaurateur, en tête-à-tête assis,
J'ai d'un bon déjeûner payé son bavardage.
S'il mange et boit beaucoup, il jase davantage.
Il m'avait déjà dit l'histoire du trésor,
Et vient, tout de nouveau, de me la dire encor.
J'en sais présentement les détails, l'origine;
Chez milord Kilbourden étant chef de cuisine...

JAQUINOT.

Allez-vous, comme lui, mon cher, vous répéter ?
N'avez-vous pas déjà pris soin de me conter
Que ce Bouffi vous vint faire un jour confidence
Du trésor dont lui seul doit avoir connaissance,
Et d'un vieux portefeuille entre ses mains resté,
Qui pourrait, sur ce fait, donner quelque clarté ?

DURBANT.

L'événement répond juste à la conjecture ;
Voyez le double fond, la double couverture
Du portefeuille.

JAQUINOT.

Ah! ah! vous l'avez donc ouvert ?

DURBANT.

Oui, vraiment !

JAQUINOT.

Et dedans, qu'avez-vous découvert?

DURBANT.

Un très-joli dessin, que voici.

JAQUINOT.

Belle affaire!

Un dessin! et que diantre en prétendez-vous faire?

DURBANT.

Doucement, s'il vous plaît; que représente-t-il?

JAQUINOT.

Mais... c'est comme un tableau.

DURBANT.

Vous êtes fort subtil.

C'est cette maison-ci.

JAQUINOT.

Cela pourrait bien être.

DURBANT.

Regardez bien.

JAQUINOT.

Eh! oui; je crois la reconnaître.

DURBANT.

Et cette inscription que vous voyez au bas...
Hein, savez-vous l'anglais?

JAQUINOT.

Non, je ne le sais pas.

DURBANT.

My soul is in that place.

JAQUINOT.

Et cela signifie?

DURBANT.

Mon ame est en ce lieu. C'est une allégorie.

JAQUINOT.

Allégorie!

DURBANT.

Eh! oui, cette ame est le trésor;
Un avare n'a point d'autre ame que son or.

JAQUINOT.

Ah! oui, cela s'entend. Le trait est des plus rares.

DURBANT.

Oh! vraiment, ces Anglais sont quelquefois bizarres.
Mais regardez encor... ce côté du dessin....
Là... reconnaissez-vous, vers le bout du jardin,
Ce petit bâtiment qui servait de remise
Autrefois?...

JAQUINOT.

Il est vrai... voilà la porte grise!...

DURBANT.

Un caveau très-étroit est sous ce bâtiment,
Et Bouffi croit très-fort que c'est là justement,
Qu'en cherchant avec soin on doit trouver la somme.
Mais je veux, dès ce soir, conduire ici cet homme,
Et lui faire à loisir examiner ces lieux.

JAQUINOT.

C'est juste; car alors il nous dira bien mieux...

DURBANT.

En tout cas, il importe au succès de l'affaire
D'être ici maître unique et seul propriétaire,
Et, si l'on n'avait pas d'indices assez sûrs,
De pouvoir à son gré fouiller, percer les murs,
Chercher partout, enfin.

JAQUINOT.

Je l'avais dans l'idée;
Mais à présent, mon cher, c'est chose décidée;
J'achète la maison.

DURBANT.

Oh! ne la manquez point.

JAQUINOT.

J'ai tantôt pressenti mon frère sur ce point.
Il ne veut point céder ses droits; il est tenace.

DURBANT.

Que ce ne soit point là ce qui vous embarrasse;
Il faudra là-dessus qu'il entende raison.
Nous pouvons le forcer à vendre la maison.
J'ai concerté la vente avec mon cher confrère,
Germain, votre neveu, qui gouverne son père.

JAQUINOT.

Puis il est autre chose encore que je crain.

DURBANT.

Quoi?

JAQUINOT.

S'il apprend un jour (car tout se sait enfin)

Qu'un trésor s'est trouvé chez défunt notre père,
Il en réclamera sa moitié.

DURBANT.

Bon! chimère!
Votre père? un trésor! lui que l'on sait fort bien
N'avoir eu de ses jours l'esprit d'amasser rien!
Puis la loi *Thesaurus*, au Digeste, nous prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.
Vous craignez de vous voir riche aux dépens d'autrui?
Vos scrupules vous font un honneur infini;
Rien ne me charme autant que la délicatesse;
Pensez-vous que je donne un conseil qui la blesse?
A son co-héritier pourquoi ferait-on part
D'un bien qu'on n'attend pas, et qui vient par hasard?
C'est la succession seule que l'on partage.

JAQUINOT.

Il est vrai: le trésor n'est pas de l'héritage.

DURBANT.

Et ce trésor pourrait encor vous échapper;
Nous croyons le tenir; nous pouvons nous tromper.
Vous faites un contrat qu'on nomme aléatoire:
La chose est fort honnête, et vous pouvez m'en croire.

JAQUINOT.

Oui; c'est honnête. Allons. Soyez donc diligent.

DURBANT.

C'est mon fort... Vous allez me compter quelque argent?

JAQUINOT.

Quoi! de l'argent?

DURBANT.

Sans doute ; il est bien nécessaire...

JAQUINOT.

Voilà, mon cher Durbant, votre mot ordinaire.
Vous demandez toujours de l'argent, et déjà...

DURBANT.

C'est que l'on ne fait rien, mon ami, sans cela.
Songez-y bien : ce n'est qu'en semant qu'on recueille ;
Croyez-vous que j'aie eu pour rien le portefeuille ?
Et ce Bouffi, l'aurais-je au besoin fait parler,
Si je n'avais eu soin de le bien régaler ?
Beaucoup de gens à jeun sont d'humeur intraitable,
Dont on fait ce qu'on veut quand on les tient à table.
Il est de ces gens-là. Je dois le voir encor
Et lui payer...

JAQUINOT.

Allons.

DURBANT.

Il s'agit d'un trésor,
Après tout... Mais on vient... N'entends-je pas Madame ?

JAQUINOT.

Oui. C'est elle qui rentre. Oh ! ça, que pour ma femme
Tout ceci, cher Durbant, soit toujours un secret.

DURBANT.

Toujours.

JAQUINOT.

C'est que Dieu sait comme elle en userait !

Ses dépenses déjà me mettent en colère !...
Et combien vous faut-il, à vous ?...

DURBANT.

Une misère,
Vingt-cinq louis.

JAQUINOT.

Allons, je vais vous les compter.
Venez. Voici Madame ; il la faut éviter.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE III.

Mme JAQUINOT, CÉLESTE.

Mme JAQUINOT.

Cette femme est habile, et justement vantée.
De sa science encor je suis épouvantée.
Elle m'a dit, vraiment, des choses que jamais...
Elle est discrète, au moins !... Sans quoi, je la craindrais.

CÉLESTE.

En regardant ma main elle s'est récriée,
Et jure que bientôt je serai mariée,
Que j'aurai pour époux un jeune homme bien fait,
Qui même est mon parent...

(A part.)

Je vois fort bien qui c'est.

Mme JAQUINOT.

Elle a su m'expliquer, d'une heureuse manière,
Deux rêves que j'ai faits encor la nuit dernière.

Tout va bien, mon enfant; nous pouvons entrevoir,
Sans nous flatter beaucoup, quelques rayons d'espoir.
Maintenant il faudra, puisqu'elle nous l'indique,
Voir ce jeune savant qu'elle dit être unique,
Et plus fort qu'elle encor en l'art de deviner.
Je crois qu'à nous servir nous pourrons l'amener,
Dussé-je du trésor lui céder quelque chose!
Pour un succès complet ainsi tout se dispose.

CÉLESTE.

Ah! je n'en doute pas. Voyez! qui m'aurait dit
Qu'un bonheur aussi grand à Paris m'attendît?

Mme JAQUINOT.

Prenez garde, sur-tout, entendez-vous, ma chère?
De laisser échapper rien devant votre père
Qui puisse, un seul instant, lui faire soupçonner...

CÉLESTE.

Vous avez pris déjà soin de me l'ordonner,
Et vous savez très-bien que je suis fort discrète.

Mme JAQUINOT.

Si nous ne lui tenions cette affaire secrète,
Il nous tourmenterait : il est avare outré,
Et voudrait du trésor disposer à son gré.

CÉLESTE.

Voici monsieur Hombert, plongé dans la lecture.

Mme JAQUINOT.

Bon. Tant mieux; c'est l'instant de suivre l'aventure.
Mais peut-être il ferait quelque difficulté

De parler devant toi. Va, sors de ce côté.

CÉLESTE.

Oui, ma mère.

(Céleste sort.)

SCÈNE IV.

Mme JAQUINOT, HOMBERT un livre à la main.

HOMBERT, à part.

Sachons soutenir notre gloire.
Mon Homère sera pour elle un vrai grimoire.
Lisons tout haut :
Bê d'akeôn para thina poluphloïsboïo thalassês. *

Mme JAQUINOT, à part.

Ah! Dieu! quels termes sont-ce là?
Ne nous effrayons pas cependant pour cela;
Abordons-le... Monsieur!... Peut-on, sans vous distraire?...

HOMBERT, feignant de ne pas la voir.

La planète doit fuir sa planète contraire...
Mais l'influence encor conservant sa vertu...
(Il fait semblant de l'apercevoir.)
Ah! madame, c'est vous! M'avez-vous entendu?

Mme JAQUINOT.

Quelques mots, il est vrai, que je n'ai pu comprendre.
On m'assure, Monsieur, que vous voudrez me rendre
Un service...

* Ce vers d'Homère signifie littéralement : « Il marchait en silence au bord de la mer mugissante. »

HOMBERT.

Qui? Moi! J'y suis tout disposé,
Si je le puis.

Mme JAQUINOT.

Cela vous sera très-aisé.
Je viens vous consulter; la chose est importante.

HOMBERT.

Puissé-je y réussir au gré de votre attente!

Mme JAQUINOT.

Vous le pouvez très-fort. Grâce à votre savoir...

HOMBERT.

Mon savoir?

Mme JAQUINOT.

Plus que vous on ne peut en avoir.
Vous êtes fort connu.

HOMBERT.

Je ne croyais pas l'être.

Mme JAQUINOT.

Un vrai savant jamais ne cherche à le paraître.
Et moi, depuis long-tems, qui vous vois tous les jours,
D'après votre maintien, votre ton, vos discours,
Je ne vous avais pris que pour un homme aimable;
Mais vous êtes encore un savant admirable.
Je sais ce qu'on m'a dit. Vos travaux assidus
Vous ont fait retrouver bien des secrets perdus,
Pour rendre le sommeil, guérir les maladies,
Arrêter les torrens, les vents, les incendies,
Connaître le passé, prédire l'avenir...

HOMBERT.

On me fait trop d'honneur. Je dois bien convenir
Que voyageant beaucoup, j'ai vu beaucoup de choses.
J'ai connu les effets et pénétré les causes.
Il est un art sur-tout, art assez compliqué,
Auquel avec succès je me suis appliqué.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste.
Que je voie, un moment, figure gaie ou triste!...
Par exemple, tenez, je m'y connais assez,
Pour vous dire à l'instant tout ce que vous pensez;
Qu'une heure seulement j'entretienne une dame,
Je lis, à livre ouvert, dans le fond de son ame...
Tous ces petits secrets... là... qu'on cache aux époux...

Mme JAQUINOT.

Ah! mon Dieu! j'aurai peur de causer avec vous.

HOMBERT.

Restez. Je ne fais point un indiscret usage
De ma science. Au reste, on l'acquiert avec l'âge.
Pour un homme exercé cela devient un jeu.
On lit l'amour ardent dans un œil plein de feu,
Dans un sombre regard la basse jalousie;
Un petit nez en l'air nous peint la fantaisie;
Le teint hâve et plombé, les doigts secs et crochus,
L'homme qui n'aime rien qu'à compter des écus.
L'un a des yeux de taupe, et l'autre un regard d'aigle.
Lavatre a là-dessus donné plus d'une règle
Infaillible; à Zurich, en huit jours, il m'apprit
L'art de voir dans les traits ce qu'on a dans l'esprit.

Mme JAQUINOT.

Vraiment?

HOMBERT.

Ce que je dis, Madame, est à la lettre.
Voulez-vous l'éprouver?

Mme JAQUINOT.

Mais... oui.

HOMBERT.

Daignez permettre;
Tenez-vous là... Fixez vos regards sur les miens...
C'est cela... Je crois voir... Oui, vraiment, je le tiens...
Un trésor...

Mme JAQUINOT, s'écriant.

Ah! mon Dieu!...

HOMBERT.

Demeurez immobile.
Point de trouble indiscret; car il m'est inutile.

(D'un ton solennel, et comme s'il lisait dans ses yeux.)

Un trésor vous occupe, et l'on vous a prédit
Que vous le trouveriez; de là, dans votre esprit,
Naît un désir extrême, une ardeur inouie
De vous approprier cette somme enfouie...

Mme JAQUINOT.

Et c'est précisément pour cela que je vien.

HOMBERT.

Vous voyez : quelquefois je rencontre assez bien.

Mme JAQUINOT.

Je n'en puis revenir; cela tient du prodige!

HOMBERT.

Bon ! Vous ne voyez rien.

Mme JAQUINOT.

Comment ? rien !

HOMBERT.

Rien, vous dis-je.

Maintenant qu'avec vous j'ai causé quelque tems,
Je sais de vous des traits un peu plus importans ;
Faut-il vous les dire ?

Mme JAQUINOT, hésitant.

Oui.

HOMBERT.

Vous êtes née heureuse,
De complexion vive, et d'humeur amoureuse...
N'est-ce pas ?... Pardonnez... A nous autres devins
On ne nous cache rien... C'est comme aux médecins.

Mme JAQUINOT.

Mais... Monsieur...

HOMBERT.

Assez jeune on vous a mariée...

Mme JAQUINOT.

A vingt ans.

HOMBERT.

Mais ailleurs votre ame était liée.
Vous aviez un amant ?

Mme JAQUINOT.

Hélas !

HOMBERT.

Un officier.

Mme JAQUINOT.

Non, Monsieur. Il était huissier audiencier.

HOMBERT.

Eh bien! n'avait-il pas une charge, un office?
C'est ce que je vous dis; officier de justice.
Il vous aima toujours, quand votre hymen fut fait,
Et monsieur Jaquinot fut...

Mme JAQUINOT, *vivement.*

Non, Monsieur.

HOMBERT.

Si fait.
Il fut jaloux.

Mme JAQUINOT.

Ah! oui.

HOMBERT.

Mais jaloux à l'extrême.
Je ne me trompe pas, convenez-en vous-même.

Mme JAQUINOT.

Oh! pour jaloux, c'est vrai; j'eus beaucoup à souffrir
De ses emportemens...

HOMBERT.

C'était pour en mourir.
Vous aviez avec lui toujours nouvelles scènes.

Mme JAQUINOT.

Ma sensibilité m'a causé bien des peines.

HOMBERT.

Mais enfin votre époux est plus calme aujourd'hui.

Mme JAQUINOT.

Monsieur, je ne suis pas très-heureuse avec lui.

HOMBERT.

Je le vois à merveille.

Mme JAQUINOT.

Il est d'une avarice !...

HOMBERT.

Du trésor, par bonheur, la rencontre propice
Va vous mettre à votre aise.

Mme JAQUINOT.

Oui ; nous pourrons l'avoir,
Si vous nous secondez.

HOMBERT.

Moi ? de tout mon pouvoir.

Mme JAQUINOT.

Et sera-ce bientôt ?

HOMBERT.

Peut-être aujourd'hui même,
Je résoudrai pour vous cet important problême.
Je dois faire un travail qui pourra m'éclairer ;
Je sors, et de ce pas je vais m'y préparer.

Mme JAQUINOT.

Que de remercîmens !... Croyez, je vous conjure,
Que ma reconnaissance...

HOMBERT.

Ah! c'est me faire injure.
Je n'ai besoin de rien; et je suis ce projet
Pour vous faire plaisir, et non par intérêt.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Mme JAQUINOT seule.

Cet homme-là sait tout... La chose est manifeste!...
Quel bonheur cependant!... Céleste?... Eh bien!... Céleste?

SCÈNE VI.

Mme JAQUINOT, CÉLESTE.

CÉLESTE.

Me voici.

Mme JAQUINOT.

Mon enfant, monsieur Hombert encor
Vient de me confirmer que j'aurai le trésor.
Ah! qu'à cet homme unique on m'a bien adressée!
Il a lu dans mes yeux le fond de ma pensée;
Il sait tout; il répond sur tout; il m'a promis
De nous servir; enfin il est de nos amis.
Il se peut qu'à Vitry bien du monde en enrage;
Mais nous aurons dans peu, ma fille, un équipage!

CÉLESTE.

Un équipage!... ah! Dieu!... retourner à Vitry
Dans un carrosse?... à nous?... cela sera joli!

Mme JAQUINOT.

A Vitry ?.... nous pourrons, une fois chaque année,
Dans la belle saison, y faire une tournée.
Mais je veux désormais me fixer à Paris.

CÉLESTE.

Vous avez bien raison : c'est un charmant pays,
Quand on est riche.

Mme JAQUINOT.

On peut être propriétaire,
Aux portes de Vitry, de quelque belle terre.
Là, dans notre château, chacun viendra nous voir;
Mais nous choisirons, nous, les gens à recevoir.
Comme du sous-préfet j'humilierai la femme!

CÉLESTE.

Mais elle est votre amie.

Mme JAQUINOT.

Elle fait trop la dame.

CÉLESTE.

Je me promets aussi d'humilier quelqu'un
Dont le petit orgueil n'a pas le sens commun.

Mme JAQUINOT.

Qui donc, ma chère?

CÉLESTE.

Eh! c'est la sublime Cécile.

Mme JAQUINOT.

Celle que mon beau-frère appelle sa pupille?

CÉLESTE.

Mademoiselle fait le petit bel esprit.
Elle parle fort peu, vous écoute, sourit,
Répond très-rarement, encor d'une manière!
Sa pauvreté ne fait que la rendre plus fière.
Elle se croit jolie aussi!.... Je m'aperçoi
Même que la pupille est jalouse de moi.

Mme JAQUINOT.

Comment? jalouse?

CÉLESTE.

Adolphe, en galant militaire,
Me fait un peu la cour; moi, si j'ai su lui plaire,
C'est bien sans le vouloir; on ne peut empêcher
Un cousin de vous voir, même de vous chercher;
Mais elle lui ferait volontiers des avances.

Mme JAQUINOT.

Fi donc!

CÉLESTE.

Pour renverser toutes ses espérances,
Il faudrait avant peu... Vous avez le dessein
De m'établir, je crois?

Mme JAQUINOT.

Oui; mais votre cousin
Ne peut vous convenir; Adolphe est sans fortune.

CÉLESTE.

A présent; mais un jour il pourra s'en faire une.
Puisque me voilà riche, et que je puis choisir...

Mme JAQUINOT.

Mais, pour faire un bon choix, vous devez réfléchir.

CÉLESTE.

J'aurais aimé, maman, un mari militaire;
Me voulez-vous toujours donner à ce notaire?

Mme JAQUINOT.

Un notaire? Oh! que non. Ne pensez plus à lui.
A propos, tu me fais souvenir qu'aujourd'hui
Nous avons à dîner ce bon monsieur Defrance,
Qui de mon cher beau-père avait la confiance;
Il était son notaire et de plus son ami.
Notre avoué Durbant dîne avec nous aussi.
L'heure s'avance; allons, il faut que je m'habille;
Je vais à ma toilette; et vous, ma chère fille,
Songez dorénavant que lorsqu'on a du bien,
Il faut que tout l'annonce, habits, propos, maintien;
Qu'une noble fierté règne aussi dans votre ame.

CÉLESTE.

Oui, ma mère.

Mme JAQUINOT.

A présent, appelez-moi Madame.

CÉLESTE.

Oui, Madame.

Mme JAQUINOT.

Allons donc; que l'on se forme un peu.
Vous n'avez qu'à me voir et m'imiter... Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

CÉLESTE seule.

Ma mère qui voudrait me servir de modèle !
Elle me fait rire... Ah ! je n'ai pas besoin d'elle ;
Je n'ai qu'à voir le monde, et je saurai bientôt
Attraper le bon air des dames comme il faut.
Mon cousin n'est encor qu'un jeune capitaine ;
Mais il a du mérite, il parviendra sans peine.
Il sera quelque jour général... Que sait-on ?
Sa femme pourra prendre alors un certain ton.
Cher Adolphe !... D'abord, je suis sûre qu'il m'aime.
J'ai bien vu... Mais on vient. C'est Cécile elle-même.
Je veux rabattre un peu son petit air moqueur.
Nous allons voir.

SCÈNE VIII.

CÉLESTE, CÉCILE.

CÉLESTE.

C'est vous ? Eh ! bonjour donc, mon cœur.
Qui vous amène ?

CÉCILE.

Ici j'ai laissé mon ouvrage
Et j'y viens travailler.

CÉLESTE.

Voyez comme elle est sage ?

Toujours l'ouvrage en main !... Pas un moment perdu.
Mais je vous plains, au moins. Ce travail assidu
Doit bien vous ennuyer.

CÉCILE.

Jamais je ne m'ennuie.

CÉLESTE.

Avouez que souvent vous me portez envie,
Que vous voudriez bien être à ma place ?

CÉCILE.

Moi ?
Point du tout. Et pourquoi le voudrais-je !

CÉLESTE.

Ah ! pourquoi ?
Pour rien. Non, ce n'est rien qu'une fortune immense.

CÉCILE.

J'en serais peu touchée.

CÉLESTE, à part.

Ah ! que d'impertinence !
(Haut.)
Votre sort, après tout, vaut peut-être le mien.

CÉCILE.

Peut-être.

CÉLESTE.

Assurément. Car à quoi sert le bien ?
La fortune souvent fait qu'on nous sacrifie.
(A part.)
Il faut absolument que je la mortifie.
(A Cécile.)
Ecoutez ; vous avez de la discrétion,

Et puis j'ose compter sur votre affection;
Il faut que je vous dise un grand secret, ma chère;
Vous n'en parlerez pas, au moins; c'est un mystère.
J'ai dans le fond du cœur une inclination...

CÉCILE.

Oui!

CÉLESTE.

Qui même bientôt deviendra passion,
Pour peu que mes parens à mes désirs s'opposent;
La fortune est le but qu'en tout ils se proposent;
Mon amant n'est pas riche.

CÉCILE.

Il n'est pas riche?

CÉLESTE.

Non.

Vous le connaissez bien; vous dirai-je son nom?
C'est mon cousin Adolphe.

CÉCILE.

Adolphe?

CÉLESTE.

Eh! oui; lui-même.

CÉCILE, à part.

Ciel!

CÉLESTE.

N'est-ce pas qu'il est bien aimable!

CÉCILE.

Il vous aime,

Apparemment?

CÉLESTE.

Oh! oui; plus d'une fois au jeu,
A table, ses regards m'ont fait un tendre aveu.
Je l'entends à merveille. Il serait inutile
(Je vous donne, en passant, cet avis-là, Cécile)
Que sur moi dans son cœur on voulût l'emporter,
Ou même qu'on cherchât à me le disputer.

CÉCILE.

Vous n'avez sûrement rien de pareil à craindre,
Mademoiselle.

CÉLESTE.

Oh! non. Mais je vois, sans m'en plaindre,
Certain petit manége et les efforts qu'on fait!...
On voudrait bien lui plaire, on lui fait voir qu'il plaît!...

CÉCILE.

On est sûre partout d'enlever les hommages,
Lorsqu'on peut réunir vos rares avantages,
Lorsqu'on a, comme vous, la figure, le bien...
Enfin, pour être aimable, il ne vous manque rien.

CÉLESTE.

Peu de chose, il est vrai; je crois, lorsque j'y pense,
Valoir... Mais mon cousin de ce côté s'avance.
Je m'en vais devant vous le faire s'expliquer.
(A part.)
Voilà certainement de quoi la bien piquer.

SCÈNE IX.

CÉLESTE, CÉCILE, ADOLPHE.

ADOLPHE, à part, de loin.

Cécile n'est pas seule! Ah! cela me chagrine!
Quel contre-tems! trouver partout cette cousine!

CÉLESTE, à Cécile.

Vous voyez qu'il me cherche.
(A Adolphe.)
Auriez-vous peur de nous,
Mon cousin? Approchez. On parle ici de vous.

ADOLPHE, approchant.

De moi?

CÉLESTE.

Nous n'en disions rien qu'à votre avantage.

ADOLPHE.

Un excès d'indulgence est donc votre partage.

CÉLESTE.

Nous pensions que des camps un guerrier de retour,
Doit avoir le cœur tendre et sensible à l'amour;
Et j'ai voulu gager avec mademoiselle
Que le vôtre avait su distinguer une belle.

ADOLPHE.

Mais cela se pourrait.

CÉLESTE.

Sans vouloir vous flatter,
Vous devez réussir à vous faire écouter?

ADOLPHE.

Hélas! j'ignore encore à quoi je puis prétendre!
Quand j'oserais parler, daignerait-on m'entendre?

CÉLESTE.

Eh! mais, assurément; mon cher cousin, croyez
Que l'on vous entend, même avant que vous parliez.

ADOLPHE.

Ma cousine, je crois que vous êtes trop bonne.

CÉLESTE.

Dites-nous donc un peu le nom de la personne?

ADOLPHE.

Cela ne se peut pas.

CÉLESTE.

Fort bien. Il est discret,
Mon cousin.

ADOLPHE.

Mais je puis vous faire son portrait.

CÉLESTE.

Oui, faites-le; voyons.

ADOLPHE.

Elle seule, peut-être,
En m'écoutant, pourrait ne pas se reconnaître.
Car elle est si modeste!

CÉLESTE.

Oh! oui, sans vanité,
La modestie est ma... sa grande qualité.

ADOLPHE.

Sa modestie!... Ah! oui, je l'admire, sans doute;
Et vous ne dites rien, vous, Cécile?

CÉCILE.

J'écoute.

ADOLPHE, à demi voix, à Cécile.

Ecoutez, entendez; c'est tout ce que je veux.

CÉLESTE.

Allons; dépeignez-nous cet objet de vos vœux.

ADOLPHE.

D'abord, elle est jolie; elle est douce, sincère;
La richesse n'a point gâté son caractère.

CÉLESTE, à part.

C'est bien moi.

ADOLPHE.

De ses goûts j'aime la pureté,
Sa raison, sa candeur, sa sensibilité;
Sous un air simple, elle est quelquefois assez fine...

CÉLESTE, à Cécile.

L'entendez-vous?

CÉCILE, souriant.

Peut-être. Et vous?

CÉLESTE.

Oui, je devine.
Le portrait est flatté, je suis de bonne foi.

ADOLPHE.

Flatté! Que dites-vous? Il s'en faut, croyez-moi.
Ah! si d'après mon cœur j'osais ici la peindre!

CÉLESTE.

Osez, mon cher cousin; pourquoi donc vous contraindre?

ADOLPHE, à part.

Qu'elle m'impatiente!

(Haut.)

Au reste, en franc soldat,
De la richesse, moi, je fais fort peu d'état.
Je ne veux point devoir ma fortune à ma femme.

CÉLESTE.

Mais le bien, cependant...

ADOLPHE.

Je sais plus d'une dame
Dont l'époux enrichi, de la dot enrageant,
Voudrait bien pouvoir rendre et la femme et l'argent.
Moi, qui veux être heureux, je préfèrerais même
Le mérite indigent à la richesse extrême.

CÉCILE.

Ce sentiment est rare.

ADOLPHE.

Oui. Mais le blâmez-vous?

CÉCILE.

Oh! non.

ADOLPHE.

C'est le rapport des humeurs et des goûts,
Et non celui des biens qui forme un nœud sortable.

CÉLESTE.

Sans doute.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LATOUR.

LATOUR.

Mes enfans, nous nous mettons à table.

CÉLESTE, à part.

Oh! je l'ai bien compris.

ADOLPHE, bas à Cécile.

M'avez-vous entendu,
Mademoiselle?

CÉCILE, bas à Adolphe.

Ah! oui.

LATOUR, du fond du théâtre.

Mon fils, allons, viens-tu?

ADOLPHE.

J'y vais.

(Bas à Cécile.)

Concevez-vous combien vous m'êtes chère?
Cécile.

CÉCILE.

Adolphe!

(Ils se donnent la main, et se regardent tendrement.)

ADOLPHE.

Eh bien?

CÉCILE.

Rejoignons votre père.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN seul.

A PEINE j'espérais réussite pareille.
Notre vieux porte-feuille a vraiment fait merveille;
Et grâce à mon dessin, à mes six mots anglais,
Mon oncle est du trésor tenté plus que jamais.
Comme on croit aisément toujours ce qu'on espère,
Avec empressement il poursuit sa chimère;
Durbant, qui, là dedans voit aussi son profit,
Dans cette avare erreur le pousse et l'affermit.
Ils veulent acheter la maison, et pour cause.
Tous les deux, en dînant, n'ont parlé d'autre chose.
Eh bien! à vos désirs, mon oncle, on se rendra.
Vous voulez l'acheter, et l'on vous la vendra.
Mais on vient... C'est ma tante, et mon oncle avec elle;
Je n'en saurais douter... j'entends qu'on se querelle.

SCÈNE II.

GERMAIN, JAQUINOT, Mme JAQUINOT.

JAQUINOT.

Depuis vingt ans et plus que nous sommes unis,

Nous n'avons pas été deux fois du même avis,
Ma femme.

Mme JAQUINOT.

Eh bien! Monsieur, qu'en voulez-vous conclure?
Vous avez toujours tort; la conséquence est sûre.

JAQUINOT.

Qui? moi! j'ai toujours tort?

Mme JAQUINOT.

Oui, vous-même.

JAQUINOT.

Morbleu!
Tenez, fort à propos j'aperçois mon neveu.

Mme JAQUINOT.

Pourquoi faire?

JAQUINOT.

Je veux qu'ici Germain nous juge;
Car avec vous toujours c'est un nouveau grabuge.
Ta tante...

GERMAIN.

Pardonnez, mon oncle, en cet instant
Je ne puis...

JAQUINOT.

En deux mots.

GERMAIN.

Non, vous dis-je, on m'attend.

Mme JAQUINOT.

Il fait très-bien.

GERMAIN.

Je sais d'ailleurs qu'un homme sage

N'entre jamais en tiers aux débats du ménage.

JAQUINOT.

Adieu donc.

(Germain sort.)

SCÈNE III.

JAQUINOT, Mme JAQUINOT.

JAQUINOT.

Vous, ma femme, écoutez la raison.
Il faut penser d'abord au bien de sa maison.

Mme JAQUINOT.

Mon Dieu ! de vos leçons, Monsieur, je vous dispense,
Et je sais mieux que vous comme il faut que je pense.

JAQUINOT.

J'ai sujet d'espérer qu'un grand événement
Va faire, à ma fortune, un heureux changement.

Mme JAQUINOT.

Tant mieux ; c'est un espoir, Monsieur, que je partage.

JAQUINOT.

Je ne puis vous en dire à présent davantage.
Mais si nous nous trouvons à l'abri du besoin,
Fort riches même, alors que faut-il ? Voir plus loin,
Savoir de la fortune user avec adresse,
Et s'en faire un moyen d'augmenter sa richesse.

Mme JAQUINOT.

Vous êtes fort le maître ; oui, sachez amasser,
C'est votre affaire, et moi, je saurai dépenser.

JAQUINOT.

Vous saurez dépenser ? Je dis tout le contraire.
Vous dépenserez mal, si l'on vous laisse faire.
Vous me parlez déjà de rassembler chez vous
Je ne sais quelles gens, des folles et des fous
Qui ne sont bons à rien...

Mme JAQUINOT.

Pourvu qu'ils soient aimables.

JAQUINOT.

De services réels ces gens sont incapables.
Irai-je, sans motifs, leur prodiguer mon bien ?
Mon principe est qu'il faut ne donner rien pour rien,
Ne pas perdre un dîner, et s'arranger de sorte,
S'il coûte de l'argent, qu'ensuite il en rapporte.
Depuis un certain tems, vous devez le savoir,
Les dîners, dans le monde, ont un très-grand pouvoir.
Ils vous font des amis.

Mme JAQUINOT.

Que vous êtes sordide !
Que vos goûts sont mesquins !

JAQUINOT.

Non; je vise au solide.
Je songe à m'avancer, à faire mon chemin.

Mme JAQUINOT.

Moi, je songe à jouir ; car c'est le plus certain ;
Je prétends qu'au plaisir ma maison soit ouverte.

JAQUINOT.

Oui, mangeons notre bien, mangeons-le en pure perte ;

Vous faites preuve ainsi d'un fort beau jugement.

Mme JAQUINOT.

Je fais preuve de goût et de discernement.

JAQUINOT.

Nous verrons...

Mme JAQUINOT.

Nous verrons, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
Artistes, gens d'esprit....

JAQUINOT.

Financiers, gens en place.

Mme JAQUINOT.

Vous prenez grand plaisir à me contrarier.

JAQUINOT.

A la raison jamais on ne peut vous plier.

Mme JAQUINOT.

Me fixer à Paris est ce que je projette.

JAQUINOT.

Je le projette aussi : la maison que j'achète....

Mme JAQUINOT.

Vous voulez acheter ?

JAQUINOT.

Oh! je vous en réponds.

Mme JAQUINOT.

Et comment paierez-vous ? Vous n'avez pas de fonds.

JAQUINOT.

Nous pourrons en trouver.

Mme JAQUINOT.

Avec ma signature?
Je ne m'engage pas pour vous, je vous assure.

JAQUINOT.

Cependant vous vouliez....

Mme JAQUINOT.

Je ne signerai rien.

JAQUINOT.

Ma femme!

Mme JAQUINOT.

Oui! vous irez dénaturer mon bien,
Manger ma dot! Oh! non.

JAQUINOT.

Eh! que n'est-elle au diable,
Votre dot? Ce trait-là, d'honneur, est incroyable;
Tout à l'heure, en dînant, vous étiez d'autre avis;
Vous disiez....

Mme JAQUINOT.

Je disais?.... Eh bien! je me dédis,
Et j'ai toujours raison.

JAQUINOT.

Permettez!

Mme JAQUINOT.

Non.

JAQUINOT.

Madame!

Mme JAQUINOT.

Non.

JAQUINOT.

Contredis toujours.... Quelle tête.... de femme!

Mme JAQUINOT.

Vous me faites pitié; je ne me fâche pas;
Mais je m'en vais....

JAQUINOT.

Tant mieux; car enfin je suis las...

Mme JAQUINOT.

C'est bien moi...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LATOUR.

LATOUR.

Qu'est-ce donc, mes amis? Il me semble
Que l'on n'est pas ici très-bien d'accord ensemble!

Mme JAQUINOT.

Monsieur veut acheter, quand il n'a pas le sou!

JAQUINOT.

Vous voulez dépenser: lequel est le plus fou?

Mme JAQUINOT.

Je sors; car je suis prête à me mettre en colère.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LATOUR, JAQUINOT.

LATOUR.

A ce que je puis voir, la fortune, mon frère,

Ne fait pas que l'on s'aime et qu'on s'entende mieux,
Ni qu'on soit au logis plus aise et plus joyeux ?

JAQUINOT.

Sans doute, quand on a femme contrariante.
Plus de dix fois par jour elle m'impatiente ;
Et pour cette maison que je veux acheter....

LATOUR.

Peut-être vais-je aussi vous impatienter;
Car je viens pour vous dire, et même avec instance,
Qu'à la vendre je sens beaucoup de répugnance.

JAQUINOT.

Et vous aussi, mon frère ? Il n'est plus tems, d'abord;
A présent qu'en ce point nos conseils sont d'accord.

LATOUR.

A changer de dessein, souffrez qu'on vous exhorte.
J'habite la maison : voulez-vous que j'en sorte ?
Pour vous, qui demeurez dans la province...

JAQUINOT.

Eh! mais,
Non.... je ne veux plus vivre à Vitry-le-Français.
J'ai des projets....

LATOUR.

Qui! vous ?

JAQUINOT.

Et des projets fort sages.
Jeune encor, vous aviez achevé vos voyages ;
Je commence plus tard ; mais celui de Paris
Me sera profitable, et je vous le prédis.

LATOUR.

A tout âge, mon frère, on fait bien de s'instruire.

JAQUINOT.

Pour toute instruction j'apprends à me conduire,
A percer dans le monde. Hier au soir, enfin,
Un conseiller d'état m'a touché dans la main;
De la famille il m'a démandé des nouvelles,
Et des vôtres sur-tout.

LATOUR.

Espérances fort belles!

JAQUINOT.

Votre nom en tous lieux me sert de passeport,
Et je vois qu'à Paris on vous estime fort,
Que vos talens y sont en grande renommée.
Tout cela, par malheur, n'est que de la fumée.
Où cela mène-t-il?

LATOUR.

Je sais borner mes vœux.

JAQUINOT.

Je ne vous conçois pas; là, pouvoir être heureux
Et refuser de l'être?

LATOUR.

Eh! qui vous dit, mon frère,
Que je ne le sois pas? Ce que j'ai voulu faire,
Je l'ai fait; j'ai coulé des jours sereins et doux,
Au gré de mes penchans, en cultivant mes goûts;
Je me suis fait un nom qui n'est pas sans estime,

De trente ans de travaux salaire légitime ;
Mes enfans, grâce au ciel, se portent tous au bien ;
C'est assez, j'ai mon lot ; je ne demande rien ;
Et le terme arrivé, sans regret, sans envie,
Ainsi que j'ai vécu, je quitterai la vie.

JAQUINOT.

Je vous l'ai déjà dit; nous nous ressemblons peu.
Pour moi, tout franchement je vous en fais l'aveu,
Je sens qu'en ce pays l'ambition me gagne ;
Je commence à bâtir des châteaux en Espagne.

LATOUR.

J'en suis fâché pour vous ; mon pauvre frère, hélas !
Vous cherchez le bonheur où le bonheur n'est pas.

JAQUINOT.

Eh ! mais, où donc est-il ?

LATOUR.

Ah! croyez-moi, mon frère,
Il est où bien des gens ne le soupçonnent guère ;
Il est dans la santé, le travail, la gaîté,
Dans un état paisible et dans la liberté.
Ce désir excessif, ce besoin des richesses,
Ecarte des devoirs et conduit aux bassesses....

JAQUINOT.

A la morale encore allons-nous revenir,
Lorsqu'il s'agit d'affaire, et qu'il faut en finir ?
Tenez, de la maison la vente doit se faire;
Nous n'aurons entre nous qu'à la mettre à l'enchère;

Elle demeurera, mon frère, au plus offrant.

LATOUR.

Vous mettez à l'avoir un intérêt bien grand!
Quelle obstination ! et quelle en est la cause ?

JAQUINOT.

Mais je pourrais vous dire, à vous, la même chose.

LATOUR.

C'est ici que mon père a passé ses vieux ans;
C'est ici qu'avec lui j'ai demeuré long-tems;
Il aimait sa maison, je l'aime à son exemple.

JAQUINOT.

Je l'aime aussi, mon frère; et quand je la contemple,
J'éprouve un sentiment... qui... dans le cœur d'un fils !...
Enfin je veux l'avoir, et c'est là mon avis.

LATOUR.

Mais ce n'est pas le mien.

JAQUINOT.

A l'instant le notaire
Va nous venir ici prêter son ministère;
Monsieur Durbant lui-même est allé le chercher.
Tenez, avec Germain, je les vois s'approcher.

SCÈNE VI.

JAQUINOT, GERMAIN, DURBANT, LATOUR, M. DEFRANCE, notaire.

LE NOTAIRE.

Je salue humblement toute la compagnie.

JAQUINOT.

Nous avons à vous voir une joie infinie.
Pour dîner avec nous, vous étiez attendu.

LE NOTAIRE.

J'aurais voulu venir; mais je ne l'ai pas pu;
Mille excuses.

JAQUINOT.

Quand donc, du commun héritage,
Verrons-nous, par vos soins, s'achever le partage?

LE NOTAIRE.

Mais bientôt. J'ai déjà tous les renseignemens,
Pour établir la masse et les prélèvemens;
J'ai scrupuleusement dépouillé l'inventaire;
Mon maître-clerc travaille; et je veux si bien faire
Que vos arrangemens soient terminés, conclus,
Sans qu'il n'y manque rien, dans deux ans tout au plus.

JAQUINOT.

Dans deux ans!

LE NOTAIRE.

C'est l'effet de mon zèle sincère.
Je fus trente ans l'ami de monsieur votre père.

LATOUR.

Je le sais.

LE NOTAIRE.

Il mettait sa confiance en moi.
Je la justifierai.

JAQUINOT.

C'est fort bien fait. Mais quoi?

Germain, sais-tu le tour que ton père nous joue?
Tu promettais pour lui; mais il te désavoue.

LATOUR.

Je ne dis pas cela; mais il est assuré,
Si l'on vend la maison, que c'est contre mon gré.

GERMAIN.

Pour nous y refuser, comment pourrions-nous faire?

LE NOTAIRE.

On force en pareil cas son co-propriétaire.

DURBANT.

Oui, certes.

GERMAIN.

Et d'ailleurs, pour sortir d'embarras,
C'est l'unique parti.

LATOUR.

Fais comme tu voudras;
Je m'en rapporte à toi, mon fils.

GERMAIN, bas à Latour.

Laissez-moi faire.
Ils ne sont pas au bout.

DURBANT.

Vous, monsieur le Notaire,
Ne perdons point de tems. Asseyez-vous; voilà
La table, l'écritoire. Allons; mettez-vous là.

LE NOTAIRE s'assied, met ses lunettes, et tire un papier de sa poche.

Puisque l'on est d'accord, le reste ira de suite.
Nous allons procéder; et pour marcher plus vîte,

J'apporte avec moi l'acte, en projet minuté,
Ainsi que vos conseils entre eux l'ont arrêté,
Et dont je vais d'abord vous donner la lecture.
De mon procès-verbal voici donc l'ouverture :
« L'an mil, *et cætera*... Devant nous soussigné,
» Ont comparu (chacun est ici désigné
» Par ses noms et prénoms, en la forme ordinaire);
» Lesquels, pour parvenir à vente volontaire,
» Amiable, sans frais, et sans formalité,
» Ont actuellement mis à prix, licité,
» Afin qu'au plus offrant d'entre eux elle demeure,
» Ainsi que nous allons l'adjuger tout à l'heure,
» Une maison par eux possédée en commun,
» Qu'ils tiennent de leur père, et pour moitié chacun,
» Située à Paris, boulevart Mont-Parnasse,
» Ayant sur le devant dix-neuf mètres de face,
» Composée, au total, d'un grand corps-de-logis... »

JAQUINOT.

Eh! passons les détails.

GERMAIN.

Ce serait mon avis.

LE NOTAIRE.

Puisqu'on le veut...

DURBANT.

Venons au point qui nous importe.

LE NOTAIRE.

« Ainsi que la maison se poursuit et comporte,

» *Et cætera*... Devant nous, notaire susdit,
» Ont agit, procédé, dans la forme qui suit. »

JAQUINOT, bas à Durbant.

Durbant, voici l'instant. Nous les tenons.

DURBANT, bas.

De grâce,
Contenez-vous; je sais ce qu'il faut que je fasse.

JAQUINOT, bas.

Songez qu'il faut avoir la maison à tout prix.

GERMAIN, à part.

Dans leurs propres filets ils vont se trouver pris.

LE NOTAIRE.

Il faut mettre d'abord une première enchère.
Combien?

DURBANT.

Vingt mille francs. C'est assez.

GERMAIN.

Ce n'est guère.

DURBANT.

Vous pouvez enchérir.

GERMAIN.

J'en mets dix mille en sus.

DURBANT.

Nous disons... cinq cents francs.

GERMAIN.

J'ajoute mille écus.

LE NOTAIRE, *écrivant.*

Doucement, cela fait déjà trente-trois mille
Et cinq cents.

GERMAIN.

Moi, je vais rondement; c'est mon style.
Cinquante mille francs.

LATOUR.

Comment? cinquante!... Eh! mais...

GERMAIN.

Mon père, permettez; je sais ce que je fais;
J'en croirai vos avis sur mille autres matières;
Mais vous n'entendez pas, comme moi, les affaires.
Cinquante mille francs, oui.

JAQUINOT.

Mais, comme il y va!

DURBANT.

Il faut lui faire peur; cent louis au-delà.

JAQUINOT.

Mon ami, c'est beaucoup.

DURBANT.

Voulez-vous m'en dédire?

JAQUINOT.

Vous dédire? Non... mais...

GERMAIN.

L'air qu'ici l'on respire
Est excellent; la vue offre mille beautés;
Pour la vue et pour l'air, deux cents louis; notez.

LATOUR.

Mais tu n'y penses pas, mon fils, et cette enchère...

GERMAIN.

Encore un coup, sur moi, reposez-vous, mon père;
Mon oncle n'est pas prêt encore à lâcher pied.

DURBANT, qui s'est consulté tout bas avec Jaquinot.

Tenez : vingt mille écus; ce sera bien payé.

GERMAIN, bas à Latour.

Que vous avais-je dit?

(Haut.)

Un potager superbe
Où tout prospère, fruits, légumes, jusqu'à l'herbe;
Pour ce potager-là, deux mille écus.

DURBANT.

Allons;
Vous en voulez; et nous aussi, nous en voulons;
Nous mettons mille francs.

GERMAIN.

La petite terrasse
Où je jouais souvent en revenant de classe,
Est encor bien jolie, et j'y suis attaché.
En donner mille écus me paraît bon marché.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Voilà l'enchère à soixante-dix mille.

JAQUINOT.

C'est une extravagance. On aurait, dans la ville,
Une belle maison à pareil prix.

GERMAIN.

Eh bien!
Mon oncle n'en veut plus? Mon oncle ne dit rien?
En ce cas...

DURBANT.

Un moment.

JAQUINOT.

Allons, voyons, mon frère,
Qui sera le plus fou; c'est une épreuve à faire.
Soixante-quinze mille. Il faut bien s'entêter!...

GERMAIN.

Tenez; en beau chemin on ne peut s'arrêter;
A soixante-dix-huit... Mon père me regarde!
S'il n'en veut pas pour lui, je la prends et la garde.

JAQUINOT.

Et moi, pour terminer d'un coup ces différents,
Je la veux, je l'aurai; je mets cent mille francs.

GERMAIN.

Cent mille!

DURBANT.

Tout autant.

GERMAIN.

Soit respect, soit faiblesse,
Mon cher oncle, à ce prix, ma foi! je vous la laisse.
Oui; nous vous la donnons.

JAQUINOT.

Vous appelez cela

Donner? Assurément, mon cher, à ce prix-là,
C'est bien vendre, et très-bien.

LATOUR.

Mais, en effet, mon frère,
La maison à ce prix est de beaucoup trop chère;
Il ne me convient pas de trouver mon profit
En vous faisant du tort.

DURBANT.

Eh! Monsieur, qui vous dit
Que l'on ait des regrets, que l'on songe à se plaindre?

GERMAIN.

Non; mon père a raison; il faut parler sans feindre.
De cette affaire-ci vous vous repentirez.
Vous êtes vraiment dupe.

JAQUINOT.

Eh! non.

GERMAIN.

Vous le verrez.

JAQUINOT.

Ne plaisante donc point, et terminons, de grâce.

GERMAIN.

Vous êtes averti, du moins; grand bien vous fasse!

LE NOTAIRE.

Allons; des deux côtés c'est bien le dernier mot?
J'adjuge donc l'immeuble à monsieur Jaquinot.
Chacun de vous va mettre ici sa signature.

LATOUR.

Il en est tems encore; avant que de conclure,
Mon frère, songez-y.

JAQUINOT.

Mon Dieu! que de façons!
Je signe; imitez-moi, mon frère; et finissons.

(Ils signent tous.)

LE NOTAIRE, à Jaquinot.

Vous voilà, pour le coup, dûment propriétaire,
Pour vos cent mille francs!... Enfin, c'est votre affaire.
Je vous expédierai le titre que voilà.

JAQUINOT.

Ne soyez pas deux ans à terminer cela.

LE NOTAIRE.

Oh! non.

LATOUR, au Notaire.

Monsieur Defrance, il me vient en pensée
Une autre affaire; elle est importante et pressée.
Ma pupille est majeure à présent.

LE NOTAIRE.

Quoi! déjà?

LATOUR.

Eh! oui, depuis un mois. A l'âge où la voilà,
Vous savez mon devoir et quels soins je dois prendre.

LE NOTAIRE.

Je connais vos motifs, et je crois vous comprendre.

LATOUR.

Je vais, jusque chez vous, vous conduire à présent;

Et nous raisonnerons tous deux, chemin faisant.

LE NOTAIRE, tout bas, et se rapprochant de Latour.

On sera bien surpris; car tout le monde ignore...

LATOUR, bas au Notaire.

Mon cher, que ce secret n'éclate point encore.

(Latour et le Notaire sortent ensemble.)

GERMAIN, à part.

Pour suivre notre plan, et pour nous divertir,
C'est Dupré maintenant qu'il me faut avertir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

JAQUINOT, DURBANT.

JAQUINOT.

La maison est à nous; mais elle est un peu chère :

DURBANT.

Vous risquiez moins qu'un autre à pousser cette enchère :
La moitié vous revient.

JAQUINOT.

Puis, Germain m'a piqué.

DURBANT.

On n'a jamais rien eu, quand on n'a rien risqué.

JAQUINOT.

Savez-vous, quand j'ai vu sa chaleur obstinée,
Que j'ai craint de sa part quelque sourde menée,
Et que sur le trésor il ne fût éclairé?

DURBANT.

Je l'ai craint un moment. Vous voilà rassuré.

JAQUINOT.

Il me tarde à présent, s'il faut que le dise,
De visiter le fond de l'ancienne remise,
D'aller chercher moi-même...

DURBANT.

Eh! n'attendrons-nous pas
L'homme qui doit guider plus sûrement nos pas,
Cet ancien cuisinier ?...

JAQUINOT.

Ma foi, non; il me semble
Que nous pouvons fort bien nous en tirer ensemble.
Tout le monde est sorti; que sert d'attendre encor?
Nous connaissons l'endroit; courons vîte au trésor.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JAQUINOT, DURBANT.

JAQUINOT.

Ah! grand Dieu! n'avoir fait qu'une recherche vaine!..

DURBANT.

Avoir ainsi perdu notre tems, notre peine!

JAQUINOT.

Le bon endroit, pourtant, semblait bien indiqué.

DURBANT.

Le dessin paraissait avoir tout expliqué.

JAQUINOT.

Dans la cave, avec vous, travaillant en manœuvre,
Félicitons-nous bien, j'ai fait un beau chef-d'œuvre :
A six pieds tout au moins le terrain est creusé;
Aussi je n'en puis plus.

DURBANT.

Et je suis tout brisé.

JAQUINOT.

Et qu'y gagnerons-nous? rien qu'une courbature,
Peut-être... Ah! que je souffre! ah! la sotte aventure!

DURBANT.

Tout ne va pas toujours aussi bien qu'on le croit.

JAQUINOT, à part.

Que diantre ! à ce Durbant je trouve un beau sang-froid !
De mes chagrins transports quand je ne suis pas maître,
Il n'est ému qu'à peine!... Il me trompe peut-être.

DURBANT.

Que dites-vous ?

JAQUINOT.

Je dis qu'en cet événement
Monsieur Durbant s'afflige assez tranquillement.

DURBANT.

Que voulez-vous, mon cher, après tout, que j'y fasse ?

JAQUINOT, à part.

S'il a pu découvrir la véritable place,
Et saisir avant moi le trésor aujourd'hui,
Le misérable est homme à garder tout pour lui.

DURBANT.

Mais vous parlez tout seul... Ne pourrais-je connaître ?...

JAQUINOT.

Monsieur Durbant !

DURBANT.

Monsieur !

JAQUINOT.

N'êtes-vous point un traître ?

DURBANT.

Moi ! que voulez-vous dire ?... et d'où vient, s'il vous plaît ?...

JAQUINOT.

Tenez, je ne sais pas au fond ce qu'il en est;
Mais ce que je vois bien, c'est que, dans cette affaire,
L'échec que je reçois ne vous étonne guère.

DURBANT.

Pardonnez-moi; je suis, comme vous, étonné...

JAQUINOT.

Non, vous ne l'êtes pas. J'ai souvent soupçonné
(J'en suis sûr à présent, s'il faut que je le dise)
Que vous me feriez dupe, et qu'en cette entreprise
Vous tâcheriez d'avoir à vous seul le profit.
Je vous fais compliment; le tour vous réussit.

DURBANT.

Ceci me paraît fort, Monsieur, je vous l'avoue;
De ses conventions est-ce ainsi qu'on se joue?
Car, je le vois, voulant manquer à nos traités,
Vous avez fait le coup qu'ici vous m'imputez;
Et lorsque le trésor est en votre puissance,
Vous me frustrez ainsi, moi, de ma récompense.

JAQUINOT.

Moi! j'ai pris le trésor?

DURBANT.

Oui, monsieur Jaquinot;
Je commence à le croire.

JAQUINOT.

Allez, c'est vous, plutôt,
Monsieur Durbant.

DURBANT.

Monsieur, cette injure est trop forte !

JAQUINOT.

S'il ne tient qu'à crier, comme vous je m'emporte.

DURBANT.

Feignez d'être en courroux.

JAQUINOT.

Faites bien le fâché.

DURBANT.

Où le trésor est-il ?

JAQUINOT.

Où l'avez-vous caché ?

DURBANT.

Vous ne l'ignorez pas.

JAQUINOT.

Vous le savez, vous dis-je.

DURBANT.

Le fourbe !

JAQUINOT.

Le coquin !

SCÈNE II.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Messieurs, qui vous oblige
A disputer ainsi ? qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

JAQUINOT.

Ce n'est rien ; nous étions à causer entre nous.

GERMAIN.

L'entretien était vif, animé, ce me semble ?

DURBANT.

C'est un point important que nous traitions ensemble.

GERMAIN.

N'ai-je pas entendu certain mot... de trésor ?

JAQUINOT.

Eh ! non.

GERMAIN.

Pardonnez-moi.

DURBANT.

Cela se peut encor.
Nous parlions d'un procès très-extraordinaire
Sur un trésor....

GERMAIN.

Je sais ; vous suivez cette affaire ;
Vous la perdrez.

DURBANT.

Qui ? moi ?

GERMAIN.

Soyez sûr de cela.

DURBANT.

J'espère bien que non.

GERMAIN.

Au reste, un homme est là,
Qui vous cherche, dit-il, pour affaire qui presse.

Au procès du trésor peut-être il s'intéresse.
J'ai dit que vous pouviez être en ce salon-ci.
Il marche sur mes pas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DUPRÉ, sous le nom de BOUFFI.

DURBANT.

Eh ! c'est monsieur Bouffi.

DUPRÉ.

Bonjour, Messieurs. Je suis le plus humble des vôtres.
Vous paraissez tous trois bons vivans, bons apôtres;
Mais c'est monsieur Durbant qu'ici je viens chercher.
Permettez-vous qu'on puisse avec lui s'épancher ?
Il est de bon conseil, et je ne suis pas bête ;
Je voudrais, avec lui, raisonner tête-à-tête.
L'affaire est de nature.... équivoque.

GERMAIN.

En ce cas,
Je me retire.

(Bas à Dupré.)

Au moins, Dupré, ne manquez pas
De leur parler d'Hombert et d'exciter leurs craintes.

DUPRÉ, bas à Germain.

Laissez faire ; je vais leur pousser quelques feintes.

(Germain sort.)

JAQUINOT, bas à Durbant.

Il est original ; vous me l'aviez bien dit.

DURBANT, bas à Jaquinot.

Oh ! pour un cuisinier, le drôle a de l'esprit.

SCÈNE IV.

JAQUINOT, DURBANT, DUPRÉ.

DUPRÉ, en montrant Jaquinot.

Monsieur veut donc rester?

DURBANT.

Laissons là le mystère.

DUPRÉ.

Pourquoi ?

DURBANT.

De la maison, c'est le propriétaire.

DUPRÉ.

C'est monsieur Jaquinot? Serviteur.

DURBANT.

Je ne sui
Que son agent; ainsi vous pouvez devant lui....
(A Jaquinot.)
Vous voyez que j'agis sans le moindre artifice.
Je ne vous cache rien; rendez-moi donc justice.
Vos soupçons mal fondés....

JAQUINOT.

Allons, je n'en ai plus;
Et, vous-même, oubliez ceux que vous avez eus.

Monsieur peut s'expliquer sans crainte et sans scrupule.

DUPRÉ.

(Il passe entre Jaquinot et Durbant.)

Puisqu'il n'est plus besoin qu'ici je dissimule,
On vous a dit, je crois, qui je suis ?

JAQUINOT.

Oui, Monsieur.

DUPRÉ.

J'ai ressenti les coups du tems et du malheur.
Vous restiez en province autrefois ; mais je pense
Que le nom de Bouffi courait toute la France ;
Bouffi, le confident de mylord Kilbourden ;
J'étais de sa cuisine et l'ame et le soutien.
Là, mes talens trouvaient une vaste matière.
Quand on a de son art agrandi la carrière,
On peut, je crois, prétendre à de justes égards;
Et de quel art encor ? du plus beau des beaux arts.

JAQUINOT.

Je suis persuadé de votre savoir faire.

DUPRÉ.

Parlez de moi partout où l'on fait bonne chère ;
Interrogez un peu Véry, Léda, Brigaut,
Ce que c'est que Bouffi, ce qu'il sait, ce qu'il vaut ;
Ils sont tous mes enfans, et je les ai vus naître ;
Tous, les larmes aux yeux, vous diront : C'est mon maître ;
Ils prennent mes avis encore à chaque instant,
Et je suis, aujourd'hui, cuisinier consultant.

JAQUINOT.

C'est un fort bel état; je vous en félicite.

DUPRÉ.

Ah ! Monsieur, la fortune est cruelle au mérite.
Elle me traite mal. Avec un beau talent,
Je devrais aujourd'hui me trouver opulent;
Mais trop souvent chez moi je loge la famine.
Il est bien dur à jeun de parler de cuisine....

JAQUINOT.

Eh bien! n'en parlons plus ; et venez donc au fait.

DURBANT.

Eh ! oui, mon cher, au fait.

DUPRÉ.

Doucement, s'il vous plaît.
Ce n'est pas que je sois autrement formaliste;
Mais on n'interrompt pas de la sorte un artiste,
Moi qui me suis pour vous dessaisi ce matin
De ce vieux porte-feuille, et de ce beau dessin
Orné de mots anglais en forme de devise !

JAQUINOT.

Mais nous avons déjà cherché sous la remise.
Nous n'avons rien trouvé.

DUPRÉ.

Quoi! rien? vous m'étonnez!
Et les renseignemens que je vous ai donnés?

JAQUINOT.

Ne sont pas suffisans.

DUPRÉ.

Mais je vous en apprête
Quelques autres encor que je cherche en ma tête.
Vous verrez. Je vous viens, toujours en attendant,
Rendre un second service et non moins important.
Je prends tant d'intérêt à ce qui vous regarde!

JAQUINOT.

Trop bon.

DUPRÉ.

Aussi pour vous je suis toujours en garde.
J'éprouve en ce moment de l'agitation.
N'auriez-vous pas commis quelque indiscrétion?

JAQUINOT.

Qui vous fait supposer?...

DURBANT.

Quelle crainte est la vôtre?

DUPRÉ.

Enfin, n'auriez-vous pas trop jasé l'un ou l'autre?

JAQUINOT.

Moi, je n'ai point parlé.

DURBANT.

Je puis jurer que non.

DUPRÉ.

Cependant du trésor on a quelque soupçon.....

JAQUINOT.

O ciel!

DUPRÉ.

On est venu me tâter... J'imagine
Que quelqu'autre que nous le cherche à la sourdine;
Certain jeune étranger qui, je crois, loge ici...

JAQUINOT.

Monsieur Hombert!

DUPRÉ.

Je crains que votre épouse aussi...

JAQUINOT.

Ma femme, dites-vous? Qui donc a pu l'instruire?

DUPRÉ.

Il faut avec adresse à présent vous conduire.
Ayez l'œil, croyez-moi, sur le jeune étranger,
Sur madame...

JAQUINOT.

Ecoutez. Pour sortir de danger,
Tâchons tout au plus tôt de nous rendre les maîtres
Du trésor.

DUPRÉ.

Bien.

JAQUINOT.

Alors nous braverons les traîtres,
S'il en est...

DUPRÉ.

C'est parler comme un homme d'esprit.
L'idée est excellente; et, comme Monsieur dit,
Sitôt que nous aurons le trésor...

JAQUINOT.

Pour bien faire,
Allons tont de ce pas le chercher...

DUPRÉ.

Au contraire,
Nous n'irons pas encor; car je suis attendu
Pour donner mes avis sur certain ambigu
De mon invention, d'un style magnifique,
Chez un riche banquier dont j'attends la pratique.
C'est l'affaire d'une heure; et, peut-être encor moins.
Je donne mon coup-d'œil, et puis je vous rejoins.

JAQUINOT.

Je voudrais vous prouver quelque reconnaissance.
Mon très-cher, acceptez...
(Il lui offre de l'argent.)

DUPRÉ.

Fi! cette offre m'offense.
Est-ce Bouffi qu'on traite en mercenaire?

JAQUINOT, bas à Durbant.

Eh! mais,
Cet argent que pour lui, Durbant, je vous donnais,
Vous le gardiez pour vous?...

DURBANT, bas à Jaquinot.

Bon! en votre présence,
Il fait des façons; mais...

DUPRÉ.

Je ne prends rien d'avance.
Je pourrais, par exemple, accepter un dîner...
Mais Monsieur, ce matin, m'a fait bien déjeûner:

Ainsi quelqu'autre jour j'aurai l'honneur, j'espère...

JAQUINOT.

Dès demain; comptez-y : nous ferons bonne chère.

DUPRÉ.

Vous me gagnez le cœur.

(Bas à Jaquinot.)

Prenez bien garde à vous;

On cherche à vous tromper.

JAQUINOT, bas.

Je le pense, entre nous.

DUPRÉ, bas à Durbant.

On songe à vous surprendre. Agissez de manière...

DURBANT.

Oui, oui; nous tâcherons d'avoir quelque lumière.

JAQUINOT.

Voici monsieur Hombert.

DUPRÉ.

Ce jeune étranger?

JAQUINOT.

Oui.

DUPRÉ.

C'est fort bien. Je m'en vais vous laisser avec lui.

JAQUINOT.

Revenez donc bientôt.

DUPRÉ.

Messieurs, je vous salue.

(A part.)

J'ai commencé; qu'Hombert a présent continue.

(Dupré sort.)

JAQUINOT.

L'honnête homme!

SCÈNE V.

JAQUINOT et DURBANT se retirent au fond de la scène. HOMBERT entre, feignant de ne pas les voir, et tenant à la main un crayon et des tablettes.

HOMBERT, à part.

A mon tour. J'ai vu sortir Dupré.
Le piége qu'on leur tend doit être préparé.
Pour surcroît de gaîté, j'attends encor la femme!

JAQUINOT, à Durbant.

Tâchons de démêler et de rompre leur trame.

DURBANT.

Observons ce qu'il fait.

JAQUINOT.

Voyons ce qu'il dira.

HOMBERT, de manière à être entendu de Jaquinot et de Durbant.

Soit le trésor qu'on cherche *X* divisé par *A*,
La maison *B*... Voilà l'équation posée;
Je conviens qu'à résoudre elle n'est pas aisée.

JAQUINOT.

Il parle du trésor.

DURBANT.

Je l'entends.

HOMBERT, de même.

B moins *A*,
Multiplié par *X*, égale... M'y voilà.

DURBANT.

Voyez-vous? C'est qu'il fait un calcul algébrique.

JAQUINOT.

Moi, je n'ai jamais su que mon arithmétique.

HOMBERT, de même.

Madame Jaquinot peut venir à présent.
Pour elle mon travail sera satisfaisant.

JAQUINOT.

Vous l'entendez? Ici ma femme doit se rendre:
C'est par leur entretien que nous pourrions apprendre...
Il faudrait nous cacher...

DURBANT.

Où?

JAQUINOT.

Dans ce cabinet.
On pourrait s'y glisser... doucement... en secret...

DURBANT.

Sans être vus...

JAQUINOT.

Fort bien.

(Ils entrent dans un cabinet à côté du salon.)

SCÈNE VI.

HOMBERT seul.

Les voilà qui se cachent!
A m'épier ainsi ces deux messieurs s'attachent!
Notre plan réussit; mais il faudra bientôt...
Eh! justement, voici madame Jaquinot.

SCÈNE VII.

HOMBERT, Mme JAQUINOT, CÉLESTE.

Mme JAQUINOT.

Me voici; vous voyez que je suis de parole.

HOMBERT.

Et vous avez raison. L'heure fuit, le tems vole;
Il est si précieux!... Malheur à qui le perd!
C'est un mot du petit.., ou bien du grand Albert.

Mme JAQUINOT.

Hâtons-nous, en ce cas. Montrez votre science...

HOMBERT.

J'aime fort à vous voir autant d'impatience!

Mme JAQUINOT.

Satisfaites-la donc; je viens pour m'informer...

HOMBERT.

Du trésor?... C'est tout simple, il faut nous enfermer
D'abord, être bien seuls. N'ayez aucune crainte;

Mais du sang-froid, au moins; car, à parler sans feinte,
Vous verrez quelque chose ici de surprenant.

CÉLESTE, bas à sa mère.

Ma mère, m'en irai-je?

Mme JAQUINOT, bas à Céleste.

Eh! non, non, mon enfant;
Reste. Quand on est deux, on a moins peur.

(A part.)

Je tremble.

HOMBERT.

Vous voyez cette canne; eh bien! que vous en semble?

Mme JAQUINOT.

Comment?

HOMBERT.

Que croyez-vous que ce soit? Un bâton
Ordinaire?

Mme JAQUINOT.

A la voir, on le dirait.

HOMBERT.

Eh! non;
L'apparence n'est rien. Cette rare baguette
Renferme une vertu précieuse et secrète;
L'effet qu'elle produit tient du surnaturel;
Elle est faite d'un bois nommé bois immortel;
C'est celle qu'on nommait jadis divinatoire,
Et de graves auteurs en ont écrit l'histoire.
Vous en avez peut-être entendu parler?

Mme JAQUINOT.

Oui,
Quelquefois.

HOMBERT.

Vous allez la connaître aujourd'hui.
Quand on sait la tenir de certaine manière,
On éprouve à l'instant sa vertu singulière;
Dans le sein de la terre on sent couler les eaux;
On suit tous les filons des mines, des métaux;
On trouve les trésors...

Mme JAQUINOT.

Les trésors?

HOMBERT.

Oui, Madame;
D'or ou d'argent caché la plus petite lame.
Ce n'est pas tout encore; elle sert à chercher
Les voleurs, les fripons qui veulent se cacher.
Me trouvé-je près d'eux?... Un frisson... galvanique,
Agitant la baguette, à moi se communique,
Et me cause un mal-aise... A moins de la quitter,
Je souffre....

Mme JAQUINOT.

Vous devez craindre de la porter?

HOMBERT.

Oh! je vous en réponds. Il faut bien, dans ce monde,
Que la friponnerie étrangement abonde;
Car presqu'à chaque instant j'ai la fièvre....

Mme JAQUINOT.

Est-il vrai?

HOMBERT.

Vous plaît-il devant vous que j'en fasse l'essai ?

Mme JAQUINOT.

Pour trouver le trésor ?

HOMBERT, à part, en regardant le cabinet.

Bon ! l'idée est bouffonne.

(A madame Jaquinot.)

Du courage sur-tout ; que rien ne vous étonne.

CÉLESTE, bas.

Ma mère, j'ai bien peur.

Mme JAQUINOT, de même.

Et j'ai bien peur aussi.

HOMBERT.

Faites attention, Mesdames, à ceci.
Voyez-vous sur mes mains la baguette qui tremble ?
C'est signe qu'un fripon n'est pas loin. Il me semble
Qu'il se cache.... Il est pris... Je ne sais pas l'endroit ;
Mais la baguette va m'y conduire tout droit.
Je la suis seulement ; c'est un guide infaillible.

Mme JAQUINOT.

Dit-il vrai ? Pour le coup, c'est incompréhensible !

HOMBERT.

C'est là dedans. Ouvrons.

(Il ouvre la porte du cabinet.)

Ah ! qu'est-ce que je vois ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, JAQUINOT pousse DURBANT hors du cabinet, et sort avec lui.

JAQUINOT, en montrant Durbant.

Un fripon. La baguette a dit vrai cette fois.

DURBANT, à Jaquinot.

Monsieur, prenez-y garde ; à l'honneur on ne touche....

JAQUINOT.

Oui, oui, vous me trompez ; votre conduite est louche...

DURBANT.

Et la vôtre n'est pas très-claire en tout ceci....

HOMBERT.

Comment donc ! deux pour un ?...

Mme JAQUINOT, à son mari.

Que faites-vous ici ?

HOMBERT.

Le projet de monsieur est justement le vôtre.
Vous cherchez le trésor à l'insu l'un de l'autre.

Mme JAQUINOT.

Comment ?

JAQUINOT.

Qui vous l'a dit ?

HOMBERT.

Les règles de mon art.
Je n'ai qu'à voir ce front large, cet œil hagard ;

J'y lis : Projets manqués, avarice déçue,
Fortune presque atteinte et soudain disparue.

JAQUINOT.

Quels sont donc ces propos ?

DURBANT.

C'est quelque charlatan !

Mme JAQUINOT.

Quel étonnant savoir ! quel homme !

JAQUINOT.

Allons-nous-en.
On cherche à me tromper ; on m'insulte, on m'excède ;
Allons chercher Bouffi pour qu'il vienne à mon aide.

DURBANT, le rappelant.

Eh ! monsieur Jaquinot.

(Jaquinot va pour sortir ; il rencontre Latour.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LATOUR.

LATOUR.

Mon frère, où courez-vous ?

JAQUINOT.

A mes affaires.

(Il sort.)

LATOUR.

Soit. Adieu.

DURBANT, à part.

Songeons à nous.

J'en attends pour ma part une somme assez forte.

(Appelant Jaquinot et courant après lui.)

Attendez-moi, Monsieur.

LATOUR.

Pourquoi fuir de la sorte,

Monsieur Durbant?

DURBANT.

Laissez; j'ai mes raisons. Adieu.

(Il sort.)

Mme JAQUINOT.

Je suis encor saisie!

LATOUR.

Et de quoi donc?

Mme JAQUINOT.

Bon Dieu!

De tout ce que j'ai vu; le sorcier, la baguette....

CÉLESTE.

Je suis tremblante aussi; le voleur, la cachette...

Mme JAQUINOT.

Je ne me sens pas bien; venez, ma fille.

CÉLESTE.

Et moi!....

Mme JAQUINOT.

Donnez-moi votre bras.

(Elles sortent.)

SCÈNE X.

LATOUR, HOMBERT.

LATOUR.

Eh! d'où vient leur effroi,

Monsieur Hombert ? et vous, qu'est-ce qui vous fait rire ?

HOMBERT.

Je ne sais trop, vraiment, si je dois vous le dire;
C'est un fait merveilleux que vous ne croirez point;
Demandez à Germain; le voilà tout à point.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, à Hombert.

Eh bien ! mon cher ami, nos grandes entreprises?

HOMBERT.

Ont fort bien réussi; j'ai mis nos gens aux prises;
On peut les mener loin; ils sont persuadés.

LATOUR.

Mais ne puis-je savoir ?

GERMAIN.

Vous nous le demandez?
Nous pouvons maintenant vous l'avouer, mon père.
Ces gens-là d'un trésor poursuivent la chimère,
Et pensent le trouver.

LATOUR.

Un trésor ! dites-vous ?

GERMAIN.

Oui, dans cette maison. Je vous dis qu'ils sont fous;
Voilà pourquoi mon oncle a tant poussé l'enchère.

LATOUR.

Comment donc aura-t-il pénétré ce mystère ?
Je vois qu'à ses dépens vous vous divertissiez ;
Mais vous avez dit vrai plus que vous ne pensiez.

GERMAIN.

Comment cela ?

LATOUR.

La chose à peine est concevable.

GERMAIN.

De grâce, expliquez-vous ; quel hasard incroyable !
Cette maison renferme un trésor ?.....

LATOUR.

A peu près.

GERMAIN.

De notre ruse alors quel sera le succès ?

LATOUR.

Vous, dans mon cabinet, suivez-moi l'un et l'autre.
Vous saurez mon secret, et me direz le vôtre.

GERMAIN.

De quel étonnement nous demeurons frappés ?
Sommes-nous les trompeurs ?

HOMBERT.

Sommes-nous les trompés ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LATOUR, GERMAIN.

GERMAIN.

Quand nous nous amusions d'un projet chimérique,
Nous disions presque vrai ; la rencontre est unique.

LATOUR.

Vous voyez que j'avais mes secrets comme vous.

GERMAIN.

Le bonheur de Cécile en est un grand pour nous.

LATOUR.

Mais s'ils vont là-dessus entamer une affaire ?

GERMAIN.

Ils ne le pourront pas, et la preuve est trop claire.

LATOUR.

Durbant voudra nous faire un procès, je le crains.

GERMAIN.

Par bonheur le notaire a l'acte dans ses mains ;
Hombert est prévenu de ce qu'il faut qu'il fasse :
Laissez-le jusqu'au bout, déployant son audace,
Jouer le grand sorcier et le fameux devin.

LATOUR.

Comment de ce pas-là sortirons-nous enfin ?

GERMAIN.

Je veux vous rassurer.

LATOUR.

Tu n'y réussis guère :
Je ne te croyais pas la tête aussi légère.

GERMAIN.

Moi, je l'ai très-solide, et suis homme de poids;
Vous me faites grand tort.

LATOUR.

Cécile vient, je crois.
Je voudrais lui parler.

GERMAIN.

Je vous laisse avec elle;
Sur-tout ne redoutez ni procès, ni querelle;
Je vais voir le notaire et lui donner le mot,
Et l'illustre Durbant se trouvera bien sot.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CÉCILE, LATOUR.

LATOUR, à part.

C'est l'instant de savoir au vrai ce qu'elle pense :
Au reste, il ne faut pas l'inquiéter d'avance,
Ni des craintes que j'ai la chagriner en vain.

(Haut à Cécile.)

Eh bien ! ma chère enfant, formez-vous un dessein ?
Depuis que vous savez quelle est votre fortune,
Avez-vous réfléchi ?

CÉCILE.

Mon Dieu ! que j'en aie une,
Ou que je reste pauvre, eh ! que me fait cela ?
C'est peut-être un malheur pour moi que ce bien-là !

LATOUR.

Pourquoi donc ?

CÉCILE.

C'est qu'il est des ames élevées,
Du vil amour de l'or noblement préservées,
Et pour qui la richesse, au lieu d'être un attrait,
Serait presque un motif qui les éloignerait.

LATOUR.

Soit; mais répugnez-vous, Cécile, au mariage ?
Souffrez qu'à me répondre ici je vous engage.
J'attends.... Ne voulez-vous me dire oui ni non ?

CÉCILE.

Si vous le permettez, je dirai : c'est selon.

LATOUR.

Ah ! j'entends : c'est selon le mari qu'on propose.

CÉCILE.

C'est cela justement.

LATOUR.

Si c'était... Je suppose,
Notre jeune étranger ?

CÉCILE.

Monsieur Hombert?

LATOUR.

Eh! oui.

CÉCILE.

Je répondrais que j'ai de l'estime pour lui;
Mais je ne l'aime point.

LATOUR.

L'excuse est légitime.
Pour quelque autre auriez-vous... là... plus que de l'estime?
Que pensez-vous d'Adolphe?...

CÉCILE.

Eh! mais... en vérité...
Que me demandez-vous?

LATOUR.

De la sincérité.

CÉCILE.

Je tremble...

LATOUR.

Eh! pourquoi donc; vous pouvez bien, ma chère,
Si vous l'aimez un peu, l'avouer à son père.
Vous ferez devant moi cet aveu sans rougir;
Et moi, je l'entendrai, Cécile, avec plaisir.
Il faut vous dire tout : c'est Adolphe lui-même
Qui m'a depuis long-tems confié qu'il vous aime;
Je désirais qu'au sien votre cœur répondît.

CÉCILE.

Croyez que votre fils... ne m'a... jamais... rien dit....

LATOUR.

Vous n'en saviez pas moins ce qu'il pensait, je gage?
Avant de se parler, on s'entend à votre âge.

CÉCILE.

Il est vrai, quelquefois, que j'ai cru remarquer...

LATOUR.

Ma fille, eh bien! pour lui je viens de m'expliquer.

CÉCILE.

Ma fille, dites-vous? Ah! que ce mot me touche!
Et combien il m'est cher, sortant de votre bouche!

LATOUR.

Ma fille, embrassez-moi : c'est là m'en dire assez;
Je comprends pour mon fils tout ce que vous pensez.
Oui, vous serez unis; oui, vous serez ma fille.
N'avez-vous pas toujours été de la famille?

CÉCILE.

Le dernier de vos dons les surpasserait tous.
Que mon bien, si j'en ai, soit commun entre nous;
Mon père, mon ami, puis-je jamais vous rendre?...
Mais on vient : c'est Adolphe.

LATOUR.

Oui; qui s'est fait attendre.
Que je suis satisfait d'un entretien si doux!
Je sors, et c'est encor pour m'occuper de vous.

SCÈNE III.

LATOUR, ADOLPHE, CÉCILE.

LATOUR.

Mon fils, je fais ta cour.

ADOLPHE.

Et je vous en rends grâce.

LATOUR.

Oui ; mais d'un interprète aisément on se passe.
Mes enfans, à loisir expliquez-vous tous deux.
Aimez-vous : ce sont là vos jours les plus heureux.

(Latour sort.)

SCÈNE IV.

CÉCILE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Ah ! mon père a raison ; puis-je espérer, Cécile,
Qu'à cette douce loi votre cœur soit docile ?
M'aimerez-vous un peu ? moi qui vous aime tant !

CÉCILE.

C'est ce que m'ordonnait votre père à l'instant ;
Comment désobéir ?... J'ai pourtant quelque chose
Qui m'inquiète...

ADOLPHE.

Vous ! quelle serait la cause ?

CÉCILE.

La voici. Vous disiez tantôt, je m'en souvien,

Que vous préféreriez une femme sans bien.
Est-ce une opinion réelle, sérieuse?
J'ai sujet sur ce point d'être fort curieuse.

ADOLPHE.

Oui; bien des gens pourront me trouver singulier;
Mais j'ai toujours pensé que pour se marier,
Il vaut bien mieux choisir la beauté pauvre, sage,
Telle que vous, Cécile, ayant pour son partage
Toutes les qualités qui donnent le bonheur,
Qu'une femme opulente et dont la folle humeur
De ses goûts ruineux voudra que l'on dépende,
Qui chaque jour... Eh! mais, pourquoi cette demande?

CÉCILE.

Pourquoi? C'est que..vraiment, cela me touche un peu...
J'hésite maintenant à vous faire un aveu
Qui peut de votre cœur refroidir la tendresse.
Si, par exemple... moi..... j'avais de la richesse?

ADOLPHE, *vivement.*

Ah! vous? c'est différent; il faut vous excepter.
La fortune, avec vous, n'est point à redouter.
Mais expliquez-vous donc... car j'ai peine à comprendre..

CÉCILE.

Votre père, en secret, tantôt vient de m'apprendre...
O ciel! déjà quelqu'un!

ADOLPHE.

Eh! quoi, pas un instant?
C'est encore mon oncle avec son cher Durbant.

SCÈNE V.

CÉCILE, ADOLPHE, JAQUINOT; DURBANT amenant DUPRÉ comme malgré lui.

JAQUINOT.

Il est pourtant cruel que rien ne nous éclaire!
(Apercevant Cécile et Adolphe.)
Vous voilà? laissez-nous; nous sommes en affaire.

ADOLPHE.

De bon cœur.
(A Cécile.)
Quel secret pouvez-vous donc avoir,
Cécile?

CÉCILE.

Suivez-moi; vous allez le savoir.
(Adolphe et Cécile sortent ensemble.)

SCÈNE VI.

JAQUINOT, DUPRÉ, DURBANT,

JAQUINOT.

Saurons-nous à la fin où ce trésor se cache?

DURBANT, montrant Dupré.

Sûrement; c'est un point qu'il faut que monsieur sache.

JAQUINOT.

Nous avons, Dieu merci, couru, cherché partout,
Fureté la maison de l'un à l'autre bout,
Et Monsieur ne dit point...

DUPRÉ.

Vous plaît-il de m'entendre?
Au café, malgré moi, vous m'êtes venu prendre;
J'étais, après avoir fini chez mon banquier,
A lire des journaux pour me désennuyer;
Et là, vous m'enlevez, toute affaire cessante!

JAQUINOT.

Eh! mais, c'est que la nôtre est bien la plus pressante.

DUPRÉ.

Si vous voulez; mais, bon! pourquoi se dépêcher?
Que diantre! vous aurez tout le tems de chercher...

JAQUINOT.

Et si, de leur côté, se trouvant sur la voie,
Ma femme et son conseil dépistent cette proie?
S'ils vont nous la souffler? il ne faut qu'un moment.
Ainsi vous voyez bien...

DUPRÉ.

Eh! Messieurs, doucement.
Après quinze ans entiers de courses, de voyages,
On n'a pas la mémoire aussi fraîche à nos âges!
J'aurais bien un avis.

JAQUINOT.

Quel?

DUPRÉ.

Ne pourriez-vous pas
Démolir la maison et la jeter en bas?
Alors vous seriez sûr...

DURBANT.

Vous allez un peu vîte.

DUPRÉ.

Bon ! pour la rebâtir, Monsieur en sera quitte.

JAQUINOT.

De vains discours c'est trop nous fatiguer aussi !
Où donc est ce trésor ?

DUPRÉ.

Il est... peut-être ici.

JAQUINOT.

Ici ?

DUPRÉ.

Tout comme ailleurs. Oui... je crois reconnaître..
C'était ici la chambre ou couchait mon vieux maître ;
Il s'y renfermait seul et pour compter son or.

SCÈNE VII.

CÉLESTE, Mme JAQUINOT, JAQUINOT, HOMBERT, DUPRÉ, DURBANT.

Mme JAQUINOT, à Hombert.

Découvrez-nous enfin, Monsieur, ce cher trésor ;
Vous nous l'avez promis ; tenez votre promesse.

HOMBERT.

Je ne fais rien de bon jamais, quand on me presse,
Madame, et d'un long tems la science a besoin ;
Hippocrate l'a dit.

Mme JAQUINOT.

En remettant trop loin...

JAQUINOT, à Durbant.

Voici ma femme avec celui qui la conseille.
(Haut.)
Vous cherchez comme nous; je le vois à merveille.

Mme JAQUINOT.

Par malheur, ce n'est pas avec plus de succès.

DUPRÉ.

Nous avons du trésor été, je crois, bien près.

HOMBERT, montrant Dupré.

Quoi! Monsieur serait-il, par hasard, un confrère?
Venait-il vous offrir aussi son ministère?

DUPRÉ.

Non, Monsieur. Je n'ai pas l'honneur d'être sorcier.

HOMBERT.

Vous verrez quelque chose ici de singulier.
Messieurs, je ne suis point un charlatan, du reste;
J'ai de très-grands talens, et je suis très-modeste.

DURBANT.

Il y paraît.

HOMBERT.

Or donc, ce trésor tant cherché,
Ma science, mon art, pour qui rien n'est caché,
Et qui ne fut jamais à l'équité contraire,
Va le remettre aux mains du vrai propriétaire.

JAQUINOT.

C'est bien ce que je veux; car c'est moi qui le suis.

Mme JAQUINOT.

C'est à moi, non à vous, que Monsieur l'a promis.

DURBANT.

Le déterrer d'abord, c'est le nœud de l'affaire.

HOMBERT.

Voici monsieur Latour, Germain et le notaire;
Je n'attendais plus qu'eux.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, LATOUR, GERMAIN, LE NOTAIRE.

HOMBERT.

Nous voilà rassemblés;
Et nous commencerons bientôt, si vous voulez.

JAQUINOT.

Fallait-il de la sorte ébruiter la chose?

HOMBERT.

Oui; je veux des témoins, et ce n'est pas sans cause.
Mon art n'est point trompeur, j'aime à le répéter,
Et devant trop de monde il ne peut éclater.

GERMAIN, bas à Latour.

Mon père, prêtez-vous à la plaisanterie.

LATOUR, bas à Germain.

Soit; je te l'ai promis.

HOMBERT.

Silence, je vous prie.

Dans l'inspiration dont je me sens saisi,
Quel voile se déchire ? et qu'aperçois-je ici ?

DURBANT.

Pour moi, je crois qu'il a la cervelle troublée...

HOMBERT.

Que de vœux différens parmi cette assemblée!
Quels désirs opposés, également ardens!

JAQUINOT.

Où donc est-il enfin, ce trésor ?

HOMBERT, *montrant un panneau de boiserie du salon.*

Là dedans.
J'en suis sûr... je le vois. Rendez grâce au génie.
(Il s'approche de la boiserie.)
Un secret pratiqué dans cette boiserie...
(Il pousse un ressort ; un panneau de boiserie s'abaisse, et laisse voir un coffret posé sur une tablette d'armoire.)
Le voilà!...

TOUS.

Le trésor ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE, ADOLPHE.

(Ils entrent au bruit, et restent d'abord un peu au fond de la scène.)

HOMBERT.

Doucement, s'il vous plaît.
Que personne avant moi ne touche ce coffret,
Ou craignez mon pouvoir.

JAQUINOT.

D'honneur, c'est incroyable!

HOMBERT.

Germain, venez m'aider; posons-le sur la table.

(Hombert et Germain prennent le coffret, et le mettent sur la table.)

JAQUINOT.

Qu'il est lourd!...

GERMAIN.

Pour l'ouvrir, il nous faudrait la clef!

HOMBERT.

Voici le dernier trait et le plus signalé.
Je la fais arriver, cette clef... elle est proche :
Monsieur Latour veut-il regarder dans sa poche?
Elle doit s'y trouver.

LATOUR.

Je crois que je la tien.

CÉLESTE.

Vraiment, il est sorcier!...

JAQUINOT.

Je n'y comprends plus rien.

HOMBERT, à Latour.

Ouvrez le coffre.

LATOUR.

Soit. Je pourrais même dire
Ce qu'il contient; je puis en détail le décrire.

(Il ouvre le coffret.)

JAQUINOT.

Combien d'or!

Mme JAQUINOT.

De bijoux!

CÉLESTE.

Oh! les beaux diamans!

JAQUINOT.

Je vois un million, tout au moins, là dedans.

LATOUR.

Non pas; mais à peu près cent mille écus, mon frère.

JAQUINOT.

Cent mille écus?

Mme JAQUINOT.

Ma foi, c'est joli!

JAQUINOT.

Ce n'est guère.

Mais, enfin, tel qu'il est, le trésor est à moi.
La maison m'appartient; d'après cela, je croi
Que je suis maître aussi de ce qu'elle renferme.
N'est-il pas vrai, Durbant? Nous le soutiendrons ferme.

DURBANT.

La question sera belle à faire juger.
De la cause je suis tout prêt à me charger.
Oh! j'en ai, Dieu merci! gagné de plus mauvaises.

JAQUINOT.

Oui, oui; nous garderons les pistoles anglaises.

LATOUR.

Anglaises? Non, Messieurs, je vous arrête là.

JAQUINOT.

Mais milord Kilbourden...

LATOUR.

N'a que faire à cela.

JAQUINOT.

Mais, parlez donc, Bouffi...

DUPRÉ, montrant Latour.

Qui ? moi ! je dois me taire ?
Monsieur paraît savoir mieux que moi cette affaire.

LATOUR.

(Adolphe et Cécile s'étant approchés se trouvent placés entre Latour et madame Jaquinot. Cécile est entre Latour et Adolphe.)

Dans la cassette encor je trouve cet écrit.

Mme JAQUINOT.

Un écrit ! à quoi bon ?

HOMBERT.

Ne vous ai-je pas dit
Que le trésor irait à son propriétaire ?
Mademoiselle l'est : voilà tout le mystère.

JAQUINOT.

Doucement, s'il vous plaît ; il faut d'abord savoir
Ce que ce papier-là contient.

LATOUR.

Vous l'allez voir.
(A Cécile.)
Tenez, ma chère enfant ; il est de votre père.

JAQUINOT.

De son père !... Comment ?

LATOUR.

Lisez tout haut, ma chère.

CÉCILE.

En aurai-je la force ?
(Elle lit.)
« Il faut partir. Je crains
» De ne plus vous revoir, mon ami, mon cher maître;

» Je vous prouve, en partant, que je sais vous connaître;
» Ce que j'ai de plus cher, je le laisse en vos mains.

(Elle s'interrompt et soupire.)

» Que ma pauvre Cécile en vous retrouve un père !
» J'adore cette enfant; je pleure encor sa mère;
» Oui, mon espoir en vous sera justifié;
» L'enfant de votre ami vous sera toujours chère;
» Vous n'oublierez jamais notre vieille amitié...

(Ses larmes l'interrompent ; elle donne la lettre à Latour, qui continue.)

LATOUR, lisant.

» Vous qui m'avez formé, vous formerez ma fille,
» Et je souhaite encor, c'est mon plus cher désir,
» Qu'un de vos petits-fils daigne un jour la choisir,
» Pour qu'elle entre dans la famille. »

DURBANT.

Est-ce là tout?

LATOUR.

Oui, tout.

DURBANT.

Cela ne prouve rien.

JAQUINOT.

Rien du tout.

LATOUR.

Comment donc?

DURBANT.

Oui! parbleu; je soutien
Que si vous n'avez pas une preuve plus claire...

LE NOTAIRE.

Nous l'avons, Dieu merci! J'ai reçu, moi, notaire,

De monsieur de Méry son acte de dépôt,
Qui chargeait de l'argent son ami Jaquinot;
Monsieur Durbant, s'il veut, peut en prendre lecture.

(Il donne l'acte à Durbant qui le parcourt.)

C'est bien la même somme, en la même nature;
Car le tout fut exprès dans l'acte désigné.
Qu'on l'examine bien; c'est un acte soigné.

JAQUINOT.

Qu'en pensez-vous, Durbant?

DURBANT.

Notre cause est perdue.

JAQUINOT.

Sans appel?

DURBANT.

Sans appel. Cet acte-là nous tue.

JAQUINOT.

Voilà donc notre espoir, nos projets renversés!

LATOUR.

Bien des vœux indiscrets sont ainsi traversés!
La fortune souvent, qu'un caprice dirige,
Fuyant qui la poursuit, cherche qui la néglige.

JAQUINOT.

Je suis trompé!... Cet homme est donc fourbe juré?
Ce malheureux Bouffi!...

LATOUR.

Lui? C'est monsieur Dupré,
Qui donnait à mon fils des leçons de musique.

DUPRÉ.

Et l'on jouera bientôt mon opéra-comique.

LATOUR.

Annulons le contrat qui vous est onéreux,
Mon frère.

Mme JAQUINOT.

Allons; encore êtes-vous trop heureux,
Monsieur Jaquinot.

JAQUINOT, à sa femme.

(A Latour.)

Paix. Ce trait-là vous ressemble;
Mon frère, grand merci. Nous compterons ensemble,
Durbant: les cent louis que vous avez reçus,
Vous les avez gardés; car je n'en doute plus.

DURBANT.

Il est vrai; mais de frais j'aurai certain mémoire
Qui montera plus haut, comme vous pouvez croire.
Du reste, tenez-moi pour un de vos amis;
Serviteur.

JAQUINOT.

Le coquin!...

LATOUR.

Pour vous, soyez unis,
Mes enfans!

ADOLPHE.

Se peut-il?... Ah! mon père!... ah! Cécile!
Que de t'aimer toujours le serment est facile!...

CÉCILE.

De tant d'amour aussi mon cœur n'est point ingrat.

GERMAIN.

Quel plaisir nous aurons à signer ce contrat!

JAQUINOT.

Dès demain, pour Vitry, partons, plions bagage.
Je tire un beau profit de mon maudit voyage!

LATOUR.

Il vous profitera, bien loin de vous léser,
S'il sert de vos erreurs à vous désabuser,
Si de vous enrichir l'ardeur démesurée,
Chez vous, par cet échec, est un peu modérée,
Et si vous apprenez, mon cher frère, à penser
Qu'on a mieux qu'un trésor, quand on sait s'en passer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE
VIEUX FAT,
OU
LES DEUX VIEILLARDS,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN VERS.

AVERTISSEMENT.

CETTE pièce a été jouée en cinq actes, au théâtre Français, pour la première fois, le 6 juin 1810. Elle a aussi été imprimée en 1810, conformément à la représentation. Elle n'a point encore paru en trois actes, telle que je la donne ici. Je la fais précéder d'un Prologue en vers, qui tiendra lieu de Préface.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.
JULIE, sa fille.
UN INCONNU.
M. BAPTISTE aîné, comédien français.

La scène se passe chez l'auteur.

PROLOGUE

DU

VIEUX FAT,

OU

LES DEUX VIEILLARDS.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AUTEUR seul.

Plus je songe à ma pièce, et plus je suis tremblant...
Qu'il est heureux, l'auteur, épris de son talent,
Qui, charmé de lui-même, et fier de son ouvrage,
A chacun de ses vers prodigue son suffrage!
C'est quelquefois le seul qu'il obtienne!... Mais quoi!
Il en jouit du moins tranquillement... Et moi,
Pour fruit de mes travaux et de ma longue étude,
Je n'ai que de la crainte et de l'incertitude!...
Par la peur du revers je renonce au succès...
Qui s'abstient de plaider ne perd pas son procès...
Pour quitter la partie, elle est trop avancée!
La pièce est pour demain affichée, annoncée!
N'importe; il en est tems encor... retirons-la,
Et quittons pour jamais ce méchant métier-là.

SCÈNE II.

L'AUTEUR, JULIE.

JULIE.

Tiens, mon papa, voici...

L'AUTEUR.

Qu'est-ce, ma bonne amie?

JULIE.

J'ai de tes *Deux Vieillards* fini cette copie.
Je viens te l'apporter.

L'AUTEUR.

Je te suis obligé.
Donne...

JULIE.

Mais tu parais soucieux, affligé!
Tu n'es pas ce matin comme à ton ordinaire!

L'AUTEUR.

Eh! non, vraiment... Je prends un parti nécessaire,
Mais chagrinant... Ma pièce... on ne la jouera pas.

JULIE.

Qu'est-ce que tu dis donc? Quel nouvel embarras?

L'AUTEUR.

Aucun; mais je le veux; moi seul j'y mets obstacle.

JULIE.

Voyez!... ma sœur et moi n'irons point au spectacle;
Nous y comptions pourtant... Mais quelle est la raison?

L'AUTEUR.

C'est que je ne crois plus mon ouvrage assez bon ;
Je craindrais une chute en le laissant paraître.

JULIE.

Je dis qu'il est très-bon; je m'y connais peut-être.

L'AUTEUR.

Oh! sans doute, tu dois le trouver excellent,
Et croire que ton père a beaucoup de talent.
Mais...

JULIE.

Tandis que j'étais occupée à l'écrire,
Ta pièce tour-à-tour m'a fait pleurer et rire.
Tiens, ce monsieur Rollin, ce bon père, c'est toi ;
Nous nous le sommes dit, d'abord, ma sœur et moi.

L'AUTEUR.

Mes enfans, ce discours sied bien dans votre bouche;
Et comme il est sincère, il me plaît et me touche.
Oui, je suis un bon père, et qui vous aime bien ;
Votre cœur, je le vois, a deviné le mien.
Quand je faisais parler ce père de famille,
Quand ma plume écrivait ce qu'il dit à sa fille,
C'est vous qui m'inspiriez ; j'avais sur vous les yeux.
Quelque jour, mes enfans, vous le sentirez mieux ;
J'ai voulu vous léguer cet ouvrage, et j'espère
Qu'il vous rappellera quelquefois votre père.

JULIE.

Tu vas me faire encor pleurer.

L'AUTEUR.

Non, mon enfant.
La pièce est un peu triste.

JULIE.

Elle l'est un instant;
Mais, n'as-tu pas aussi ton vieillard ridicule
Dont on doit s'amuser et rire sans scrupule?
Un pareil personnage est comique, je croi.

L'AUTEUR.

Eh! oui, si le public en jugeait comme toi.
Au moins n'aurai-je pas travaillé sans modèle;
Et que l'image soit ou plus ou moins fidèle,
L'original en France en est assez commun.

JULIE.

Je ne suis pas bien vieille, et j'en ai vu plus d'un.
Par exemple, monsieur...

L'AUTEUR.

Paix donc; qu'allez-vous dire?

JULIE.

Mais j'allais te citer...

L'AUTEUR.

Non, non, point de satire;
Point de méchanceté, mon enfant, s'il vous plaît.
Je tâche d'imiter, mais sans faire un portrait.
Gardez par vos discours que jamais on soupçonne
Que votre père en scène ait immolé personne.
Notre illustre Molière eut ce tort, j'en convien;
Il faut lui ressembler en ce qu'il a de bien...

Ressembler!... si l'on peut! la chose est difficile.
Voici quelqu'un.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN INCONNU.

L'INCONNU.

C'est bien ici le domicile
De monsieur Damis ?

L'AUTEUR.

Oui.

JULIE.

Quand il sera parti,
Je reviendrai.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

L'AUTEUR, UN INCONNU.

L'INCONNU, à l'Auteur.

C'est vous ?

L'AUTEUR.

Oui.

L'INCONNU.

Bonjour, mon ami.
Je fais fuir une dame ?...

L'AUTEUR.

Eh! mais non. C'est ma fille.

L'INCONNU.

Ah! charmante... Mon cher, vous êtes en famille,
A ce que je puis voir ?

L'AUTEUR.

Oui; j'ai plusieurs enfans.

L'INCONNU.

Le bonheur de la vie!... Oh! ça, depuis vingt ans,
Oui, vingt ans tout au moins, si j'ai bonne mémoire,
Nous ne nous sommes vus; cela se peut-il croire?
Des amis comme nous! Vous savez bien mon nom?
Vous vous rappelez bien?...

L'AUTEUR, à part.

Je n'ose dire : non.

L'INCONNU.

A l'esprit naturel je joins quelque lecture;
J'ai toujours eu du goût pour la littérature.
Vous allez obtenir, dit-on, un beau succès?
Vous nous donnez demain une pièce aux Français.

L'AUTEUR.

Eh! mais, la chose encor n'est pas bien décidée.

L'INCONNU.

Elle réussira; car je l'ai dans l'idée.
Moi, j'aime les auteurs!... J'ai compté, s'il vous plaît,
En m'adressant à vous, avoir loge ou billet;
Notre ancienne amitié fait que je me hasarde...

L'AUTEUR.

Vous me faites honneur.

L'INCONNU.

Ah ! combien il me tarde
D'aller vous admirer ! J'aurai bien du plaisir ;
Je ne suis pas ingrat, et je sais applaudir.

L'AUTEUR.

Mais, encore une fois, j'ai des craintes, j'hésite...

L'INCONNU.

Vous l'avez corrigée, en trois actes réduite,
Car elle était en cinq autrefois.

L'AUTEUR.

Il est vrai.

L'INCONNU.

On donne aux boulevarts un ouvrage assez gai
Sur un sujet pareil : *le Ci-devant Jeune Homme :*
Il leur a fait gagner une très-forte somme.
On y rit.

L'AUTEUR.

Je le crois ; car le titre est plaisant,
L'acteur vraiment comique, et l'ouvrage amusant.

L'INCONNU.

La pièce en quelque chose à la vôtre ressemble ;
Les auteurs vous ont fait des emprunts, ce me semble ?

L'AUTEUR.

On le dit ; mais au moins ils s'en sont bien servis :
J'ai vu leurs traits bouffons justement applaudis ;
Ils m'ont fait regretter, par plus d'une saillie,
De n'avoir pas moi-même imité leur folie.

L'INCONNU.

Vous ne le pouviez pas. Sur un haut ton monté,
Le comique à présent se passe de gaîté.
Le théâtre Français craint la caricature.

L'AUTEUR.

Il a tort; car souvent elle est dans la nature.
La farce a son mérite, et dans plus d'un tableau,
Molière n'a pas cru dégrader son pinceau
A peindre par plaisir quelque bouffonnerie.

L'INCONNU.

Le bon ton désormais ne permet plus qu'on rie.
Votre vieux fat est bien un peu du tems jadis;
On ne voit guère plus de ces vieux Adonis:
La race en est éteinte.

L'AUTEUR.

Elle se renouvelle,
Et des fats vétérans l'espèce est immortelle.
Comme ce travers vient de sotte vanité,
Il est national chez nous, en vérité. *
Aussi, plus que jamais, cette engeance foisonne.
Croyez-moi, je n'ai lu cette pièce à personne,
Que l'auditeur par moi sans être prévenu
Ne m'ait dit aussitôt: votre homme m'est connu,
Ridicule amoureux, galant sexagénaire.
Vous dirai-je, de plus, ce que j'ai voulu faire?
J'ai pris soin, à côté du frivole vieillard,
Célibataire oisif, de placer en regard

* La sotte vanité nous est particulière.
La Fontaine.

Un père de famille, homme estimable et sage,
Qui de sa vie entière a fait un bon usage.
Dans votre âge avancé voulez-vous être heureux?
Jeunes gens, choisissez, imitez l'un des deux.
Donner cette leçon est le but où j'aspire.
Puisse-t-on à-la-fois et profiter et rire!

L'INCONNU.

Oui, comme a dit quelqu'un (je ne sais pas bien qui),
Il faut (c'est le grand point) joindre *utile dulci.*
Il s'agit maintenant de faire aller la pièce.
Vous sentez au succès combien je m'intéresse.
Or, pour nous l'assurer, j'ai des gens excellens,
Chaque jour au parterre exerçant leurs talens,
Et recevant, pour prix d'un assidu service,
Force billets d'auteur, ou d'acteur ou d'actrice.
Le public est un peu sévère, j'en convien;
Mais sur plus d'une pièce on vous le trompe bien,
Et sans vouloir citer les faits ni les personnes,
On en fait réussir qui ne sont pas trop bonnes.

L'AUTEUR.

Ces moyens-là me sont tout-à-fait étrangers;
Oui, l'on enlève ainsi des succès mensongers;
Mais l'illusion cesse; et par quel stratagême
Parviendrais-je d'ailleurs à me tromper moi-même?
Quel plaisir me ferait un succès acheté?
C'est mentir enfin, c'est manquer de probité;
Oui, Monsieur, et je veux, sans tant de prévoyance,
Réussir ou tomber, toujours en conscience.

J'ai beau voir en cent lieux le mensonge en honneur;
A ma vieille franchise il fait toujours horreur.

L'INCONNU.

Eh bien! vous avez tort; souffrez que je vous gronde;
Il faut agir enfin comme agit tout le monde.

L'AUTEUR.

Oh! tout le monde! non.

L'INCONNU.

Ma foi! c'est à peu près.
Pour une pièce on fait comme pour un procès.
On y donne des soins, on court, on sollicite.

L'AUTEUR.

Je suis trop paresseux.

L'INCONNU.

Avez-vous fait visite
A nos censeurs fameux, sur-tout au grand journal?
Envoyer un cadeau ne serait pas trop mal;
Eux seuls font des auteurs les revers ou la gloire;
Votre existence enfin sort de leur écritoire.

L'AUTEUR.

L'existence d'un jour ou d'un mois tout au plus.
C'est le tems seul qui rend des arrêts absolus.
Je ne refuse pas une sage critique,
Décente, impartiale, et sur-tout véridique;
Mais j'ai de nos censeurs trop bonne opinion,
Pour marchander chez eux la réputation.

L'INCONNU.

Vous doutez, disiez-vous, si vous devez paraître?

Si de l'événement vous êtes encor maître,
Ne vous hasardez pas: car, à ce que j'entends,
Votre pièce ni vous n'êtes de votre tems.

L'AUTEUR.

Eh bien! je vous devrai d'être tout-à-fait sage.
Déjà j'inclinais fort à retirer l'ouvrage;
Mais, à présent, c'est fait; j'y suis déterminé.
Je vais écrire un mot...

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. BAPTISTE aîné.

L'INCONNU.

Le cher Baptiste aîné!

L'AUTEUR, à M. Baptiste aîné.

Bonjour, de tout mon cœur.

M. BAPTISTE.

Bonjour. Je vous souhaite
Pour demain, grand succès : ce matin on répète.
Me trouvant près d'ici, je viens vous proposer
De venir avec moi.

L'INCONNU.

Bon ! il va refuser.

(A M. Baptiste.)

Enchanté de vous voir!... Beau talent!... qu'on estime!...

(A l'Auteur, en lui montrant M. Baptiste.)

Oh ! c'est qu'il est aussi mon ami bien intime.

M. BAPTISTE, assez froidement.

Monsieur, assurément, vous me faites honneur.

L'INCONNU, à M. Baptiste.

Touchez-là, mon ami.

M. BAPTISTE, de même.

Votre humble serviteur.

L'INCONNU.

J'irai vous voir demain.

L'AUTEUR, à part à M. Baptiste.

Vous me direz peut-être
Quel est ce monsieur-là qui paraît vous connaître?

M. BAPTISTE, à part à l'Auteur.

Il vient vous demander des billets?

L'AUTEUR, de même.

Justement.

M. BAPTISTE, de même.

Il vient m'importuner de même à tout moment.
Autant que je le peux, j'esquive la demande;
Mais si je sais son nom, je veux bien qu'on me pende.

L'AUTEUR, de même.

J'en sais autant que vous.

L'INCONNU, à M. Baptiste.

Oh! çà, mon cher ami,
Notre ami commun prend un singulier parti;
Il veut vous retirer sa pièce.

M. BAPTISTE.

Qu'est-ce à dire?
Retirer votre pièce!

L'AUTEUR.

Oui, j'allais vous l'écrire:
On ne la jouera pas.

M. BAPTISTE.

Comment ! quand tout Paris
La voit sur notre affiche !

L'INCONNU, à l'Auteur.

Ecoutez les avis
Que l'on va vous donner.

L'AUTEUR.

Quelque moyen qu'on prenne,
A me faire changer je doute qu'on parvienne.

L'INCONNU, à part.

Je vois qu'il ne veut pas me donner de billets ;
Sa pièce ne vaut rien, et gare les sifflets !
(Haut.)
Adieu, mes chers amis, tout à votre service.

(Il sort.

SCÈNE VI.

M. BAPTISTE aîné, L'AUTEUR.

M. BAPTISTE.

Oh ! çà, nous voilà seuls. Dites-moi, quel caprice,
Ou quel motif soudain peut vous déterminer ?

L'AUTEUR.

Ce motif est, je crois, facile à deviner.
Dans le doute, abstiens-toi ; c'est la leçon du sage ;
Voici l'occasion de la mettre en usage.

M. BAPTISTE.

Bon !....

L'AUTEUR.

Je n'ai jamais eu, grâce au ciel, le travers,
Et vous le savez bien, d'être épris de mes vers;
Mais ma frayeur redouble à l'instant de la crise;
Je crains la chute, enfin, s'il faut que je le dise.
Ce mot seul épouvante.

M. BAPTISTE.

Il faut vous rassurer,
Et de l'événement un peu mieux augurer.
Votre pièce a déjà paru sur notre scène;
L'accueil qu'elle y reçut ne vous fit pas de peine.

L'AUTEUR.

Mais il ne me fit pas très-grand plaisir aussi.

M. BAPTISTE.

Auprès des connaisseurs l'ouvrage a réussi;
Ils en ont fait l'éloge à titre légitime,
Et vous avez joui d'un vrai succès d'estime.

L'AUTEUR.

C'était le seul sans doute auquel ma pièce eût droit;
Mais un succès d'estime est un succès bien froid.

M. BAPTISTE.

Vous serez plus content, je crois, d'une autre épreuve.
Par vos corrections la pièce est presque neuve;
Vous l'avez resserrée en un cadre moins grand;
L'action marche et n'a plus rien de languissant;
Le but en est moral et le plan raisonnable;
Le dialogue vrai, naturel, convenable.
Votre intrigue n'est pas abondante en ressorts;

Mais pour intéresser elle en a d'assez forts.
Ce que l'on a sur-tout approuvé, c'est le style :
Il a paru correct, élégant et facile.
Aussi quand vous aurez charmé les spectateurs,
Vous êtes sûr encor de plaire à vos lecteurs.
Cette seconde gloire est plus rare et meilleure,
Et le bon écrivain est le seul qui demeure.

L'AUTEUR.

Vous êtes indulgent.

M. BAPTISTE.

Moi ? non, en vérité ;
Je vous dis ma pensée avec sincérité.
Votre ouvrage est semé de détails agréables,
Et vous avez au moins trois rôles remarquables :
Vos deux vieillards, et puis ce valet cajoleur
Qui vit de flatterie et qui ment sans pudeur.
Après tant de valets dont la scène fourmille,
Vous avez augmenté leur nombreuse famille
D'un personnage neuf, heureusement choisi ;
Son vice à son état est fort bien assorti ;
Et dans ce valet-là je crois que plus d'un maître,
S'il y regardait bien, pourrait se reconnaître.

L'AUTEUR.

Oui ; mais ils n'auront garde. Ainsi, vous espérez?...

M. BAPTISTE.

L'ouvrage a des défauts ; vous les exagérez.
Moi, j'y vois des beautés, soit dit sans hyperbole....

L'AUTEUR.

Mais dans la pièce enfin, vous qui jouez un rôle,
Me répondez-vous ?

M. BAPTISTE.

Ah!.... Je ne réponds de rien,
Sinon de vos acteurs, de leur zèle et du mien,
Des efforts que j'ai faits, de ceux que je vais faire ;
J'ai le public d'abord, et vous à satisfaire ;
J'aime par-dessus tout à remplir mon devoir :
Toujours je m'en occupe, et de tout mon pouvoir.
Prenons un peu courage, espérons l'un et l'autre;
J'attache avec plaisir ma fortune à la vôtre.
La pièce encore un peu va vous inquiéter ;
Venez, en attendant, l'entendre répéter.

L'AUTEUR.

Allons, je me résigne, et d'une ame héroïque
Je vois qu'il faut se faire un courage stoïque,
A l'épreuve du coup....

M. BAPTISTE, au public.

Messieurs, malgré cela,
Daignez ne pas nous mettre à cette épreuve-là.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

MERVILLE, le vieux fat.
ROLLIN, ancien négociant retiré.
LINANT, jeune officier du génie.
LABROSSE, valet de chambre de Merville.
FRÉDÉRIC, laquais de Merville.
CONSTANCE, fille de Rollin.
SOPHIE, femme de chambre de Constance.

La scène est chez Rollin, dans une maison de campagne, près de Paris.

LE

VIEUX FAT,

OU

LES DEUX VIEILLARDS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINANT seul.

(*Il regarde à sa montre.*)

Six heures du matin. C'est l'heure qu'il m'a dite.
Il ne saurait tarder. Mais quel trouble m'agite?
Ce bon monsieur Rollin!... Moi, le tromper ainsi!...
Avoir sous un faux nom su m'introduire ici!
Il faut bien l'avouer, c'est une étourderie!...
Moi, Linant, officier dans le corps du génie,
Pour architecte ici je me fais employer!
Je me dis vainement, pour me justifier,

Que tous mes vœux sont purs, et mon but légitime,
Que lui-même, sachant le motif qui m'anime,
Devrait me pardonner... Je suis près quelquefois
De lui tout avouer... Je sens que je le dois;
Mais je crains qu'il ne m'ôte alors toute espérance.
N'importe... il faut parler... O ma chère Constance!
Si j'allais te causer, à toi, quelque chagrin!
Ah! plutôt!... Oui, je veux... Voici monsieur Rollin!
Par où commencerai-je?... Ah! je tremble à sa vue.

SCÈNE II.

ROLLIN, LINANT.

ROLLIN.

Bonjour, monsieur Durand.

LINANT.

Monsieur, je vous salue.

ROLLIN.

A notre rendez-vous vous étiez avant moi.
Bien.

LINANT.

De vous prévenir je me fais une loi.
C'est un devoir bien doux qu'à remplir je m'empresse.

ROLLIN.

N'allez pas, mon ami, m'accuser de paresse,
Si je vous ai laissé prendre l'avance ici.
J'aime qu'on soit exact, et je le suis aussi.
J'étais déjà levé, qu'il était jour à peine!

J'ai sorti, j'ai couru ; sur mon petit domaine,
J'ai porté l'œil du maître, et viens de projeter
Des travaux sur lesquels je veux vous consulter.
Je prends de plus en plus du goût pour ces ouvrages...
Quand on a de la vie essuyé les orages,
Heureux qui leur échappe, et peut finir enfin
Par bâtir sa maison et soigner son jardin!
Sur le soir de la vie, il faut, libre et tranquille,
Goûter quelque repos, qu'on rend encore utile.

LINANT.

Le repos bien acquis doit paraître plus doux,
Et personne ne l'a mieux acheté que vous.

ROLLIN.

Mais, oui. Lorsque je jette un coup-d'œil en arrière,
Je puis être content de ma longue carrière ;
Je fus dans ma jeunesse actif, industrieux;
J'ai passé sagement des jours laborieux.
Occupé d'un commerce assez considérable,
Je ne dois qu'à moi seul une aisance honorable.
De l'ordre et du travail, mon cher ami, voilà
Comme on parvient ; toujours rappellez-vous cela :
Vous êtes jeune.

LINANT.

Heureux, si je suivais vos traces!
Vos avis me sont chers, et je vous en rends grâces.

ROLLIN.

La connaissance encore est nouvelle entre nous;
Mais sur ce que je vois, j'augure bien de vous.

LINANT.

Pour moi, du fond du cœur je vous aime et respecte.

ROLLIN.

Vous entendez fort bien votre état d'architecte.
Silly, dont vous avez arrangé le château,
En vous cédant à moi, m'a fait un vrai cadeau :
Votre tête est sensée et mûre pour votre âge.

LINANT.

Ah ! Monsieur, quelquefois je ne suis pas trop sage.

ROLLIN.

Oui, le premier coup-d'œil pour vous m'a prévenu.

LINANT.

Peut-être, quand de vous je serai mieux connu,
Ne me verrez-vous plus d'un œil si favorable.

ROLLIN.

Pourquoi donc ?

LINANT.

J'en serais, vraiment, inconsolable ;
J'attache tant de prix, Monsieur, à vos bontés !

ROLLIN.

Vous les aurez toujours; car vous les méritez;
Vous avez un goût sûr, et dont je m'accommode;
Je veux une maison moins belle que commode,
Propre pour ma famille et pour quelques amis.
Celle-ci, bien placée, et tout près de Paris,
A mes modestes vœux aisément peut suffire ;
M'y faire une retraite est ce que je désire.

Merville, hier au soir, en causant avec nous,
Etait d'un autre avis, raillait mes simples goûts.

LINANT.

Je ne l'en croirai pas, Monsieur; soyez tranquille.

ROLLIN.

Vous ne connaissez pas mon bon ami Merville.
Diriez-vous bien qu'il est du même âge que moi ?
Voilà bien cinquante ans, oui, tout au moins, ma foi!
Que nous nous connaissons; il n'en est pas plus sage,
Et croit se rajeunir en oubliant son âge;
Léger dans sa conduite et dans ses sentimens,
D'un jeune homme il a tout, hormis les agrémens;
Rien ne lui plaît au monde autant que sa personne;
Il met un peu de rouge; au moins on l'en soupçonne;
Du reste, possédant mille talens divers,
Chantant, dansant, brodant, faisant de petits vers;
Avec ses airs charmans dont il est idolâtre,
C'est un original bon à mettre au théâtre.

LINANT.

Il est trop ridicule.

ROLLIN.

Eh bien! on en rirait.
Souvent des jeunes fats on a fait le portrait.
Les grâces que toujours sur la scène on leur donne,
Fait qu'on les a joués sans corriger personne.
On trouve aimable en eux ce qui devrait choquer;
On va les applaudir, au lieu de s'en moquer.

On ne s'en tient pas là : souvent on les copie,
Et j'ai vu bien des fois jouer la comédie
Par des gens qui venaient dans la société
Rapporter un jargon du théâtre emprunté,
Imitant gauchement les gestes, la méthode,
Et jusques aux défauts de l'acteur à la mode,
Bégayant comme lui des mots qu'il bégayait,
Tâchant de grasseyer, parce qu'il grasseyait,
D'un piquant petit-maître insipides émules,
Et d'un fort beau talent copistes ridicules.
Je voudrais, leur montrant un fat sur le retour,
Qu'on leur dît : Ce qu'il est, vous le serez un jour;
Et qu'un tableau bien vrai de sa folle vieillesse,
Corrigeât en riant l'imprudente jeunesse.
Mais, bon Dieu ! je deviens et prêcheur et bavard;
Vous me pardonnerez ces défauts d'un vieillard.
Tout en blâmant Merville, au fond je suis fort aise
Qu'il soit venu chez moi, qu'il y reste et s'y plaise :
Parfois je le plaisante, et ne l'aime pas moins.
Je vais d'ailleurs bientôt être occupé de soins
Qui mettront entre nous une étroite alliance.
Ecoutez : vous avez gagné ma confiance,
Et je m'ouvre avec vous comme avec un ami.
Vous pourrez bientôt voir un mariage ici.

LINANT.

Lequel ?

ROLLIN.

Je vous invite à la noce d'avance;

Il s'agit d'établir ma petite Constance,
Ma fille la plus jeune....

LINANT.

Ah ! vous la mariez ?...

ROLLIN.

Elle atteint dix-sept ans; si vous la connaissiez,
Vous sauriez, mon ami, comme elle est raisonnable;
Elle a beaucoup d'esprit, un caractère aimable ;
Elle tient de sa mère : en un mot, je ferai
Un vrai cadeau, je crois, quand je la donnerai.

LINANT.

Ah ! je n'en doute pas ; il suffit qu'on la voie....

ROLLIN.

N'est-ce pas ? Vous allez partager notre joie;
Nous la donnons à Charle, à mon premier commis;
Il est avec ma femme à présent à Paris;
Mais ils vont revenir avant peu de la ville.
Or, Charle est justement un neveu de Merville,
Fort bon sujet, que j'ai chez moi depuis long-tems.

LINANT.

Il n'est donc pas très-jeune ?

ROLLIN.

Il a trente-quatre ans,
Même un peu plus, je crois.

LINANT.

C'est le double de l'âge
De l'aimable Constance; un pareil mariage

Est-il bien assorti ? mais j'en dis trop : pardon.

ROLLIN.

Charle a l'esprit très-gai, vif, mais plein de raison;
A son oncle Merville il ne ressemble guère.

LINANT.

Vous voulez le bonheur d'une fille si chère;
Sait-elle vos projets ? en est-elle d'accord ?

ROLLIN.

D'où viendrait son refus ? Charle lui convient fort.

LINANT.

Vous croyez ? L'aime-t-elle ?

ROLLIN.

Oui ; depuis son enfance
Elle le voit, l'estime.... Oh ! çà, l'heure s'avance.
Allons aux ouvriers ; il faut les suivre un peu.

LINANT, à part.

Comment pourrais-je encor hasarder un aveu ?

ROLLIN.

Je vous expliquerai ce que je compte faire.

LINANT, à part.

Je n'ai plus qu'un parti : m'éloigner et me taire.

ROLLIN.

Que dites-vous ?

LINANT.

Moi ! rien.

SCÈNE III.

ROLLIN, CONSTANCE, LINANT.

ROLLIN.

Ah ! Constance, c'est toi ?
Bonjour, ma chère enfant, bonjour. Embrasse-moi.

CONSTANCE.

Bonjour, mon père.

ROLLIN.

Tiens, nous parlions de toi-même;
De qui parlerait-on, sinon de ceux qu'on aime?
Je disais à Monsieur qu'avant la fin du jour
Ta mère et Charle ici vont être de retour.
Cela te fait plaisir; n'est-il pas vrai, ma belle ?

CONSTANCE.

C'en est un de revoir maman.

LINANT, saluant Constance.

Mademoiselle,
J'ai bien l'honneur...

CONSTANCE, saluant.

Monsieur...

ROLLIN.

Nous allons au jardin.

LINANT, à part.

La quitter pour toujours, sans savoir mon destin !
Sans avoir pu lui dire!...

ROLLIN, à Linant.

Allons.

(A Constance.)

Et toi, ma chère,
A Charle tu feras un bon accueil, j'espère;
De ta mère et de moi tu sais quel est le vœu:
Nous ne voulons tous deux que ton bonheur. Adieu.

(A Linant.)

Venez, mon cher Durand.

SCÈNE IV.

CONSTANCE seule.

Que vient-il de me dire?
Je l'entendais à peine... à peine je respire...
Envers mes bons parens je sens que j'ai des torts...
Et pour dissimuler je fais de vains efforts...
Lorsque Linant paraît mon embarras redouble...
Je sens que je rougis, que chaque mot me trouble...
Ciel!... il revient... sortons.

SCÈNE V.

CONSTANCE, LINANT.

LINANT.

Je me suis échappé,
Tandis qu'avec quelqu'un votre père occupé
Ne s'apercevra pas...

CONSTANCE.

O ciel ! quelle imprudence !
Vous venez me chercher ? Allez-vous-en.

LINANT.

Constance !
D'un moment de bonheur voulez-vous me priver ?

CONSTANCE.

Mon père vous attend ; allez le retrouver.

LINANT.

Non, vous dis-je ; et je puis...

CONSTANCE.

Ah ! je suis au supplice !
D'un coupable détour vous me rendez complice ;
Si l'on savait qu'ici vous êtes déguisé,
Vous couvrant d'un faux nom, d'un état supposé !...

LINANT.

On ne le saura pas, si vous voulez le taire.

CONSTANCE.

Moi, qui pour mes parens n'eus jamais de mystère ?

LINANT.

Allons, grondez-moi bien ; vous m'aimiez autrefois ;
Je ne vous causais pas le trouble où je vous vois ;
Quand je vous rencontrais à Metz, chez votre tante,
Vous n'aviez point d'effroi ; vous paraissiez contente ;
Mais vous êtes changée, et je ne le suis pas.
Vous aimez Charle.

CONSTANCE.

Moi? le croyez-vous?

LINANT.

Hélas!

Que sais-je?

CONSTANCE.

Deviez-vous employer cette ruse?

LINANT.

Mais je n'ai pu vous dire encor, pour mon excuse,
A ce déguisement quels motifs m'ont conduit.
Depuis huit jours qu'ici je me suis introduit,
Je ne puis ni vous voir ni vous parler qu'à peine.

CONSTANCE.

Je tremble à tout moment que l'on ne nous surprenne.

LINANT.

J'ai fait agir d'abord près de monsieur Rollin
Un ami qui, pour moi, demanda votre main;
Ses propositions ne furent point reçues;
On me trouvait trop jeune; on avait d'autres vues;
Votre père, en un mot, refusa de me voir.
Je ne pus me résoudre à perdre tout espoir;
Je sus qu'il s'occupait de jardins, d'édifices;
J'entrepris de lui faire accepter mes services,
Mais sans qu'il me connût; je trouvai le moyen
D'être, sous un faux nom, recommandé très-bien,
En qualité d'artiste et d'habile architecte;
Mon arrivée ici ne lui fut point suspecte;
Lui plaire, le servir, est l'objet de mes soins;

Et je suis près de vous, et je vous vois du moins.

CONSTANCE.

Vous gagnez chaque jour dans l'esprit de mon père;
Il vous aime déjà ; vous plairez à ma mère.
Oh! que n'est-elle ici ! je sens que je voudrais
Dans son cœur indulgent verser tous mes secrets,
Obtenir mon pardon...

LINANT.

Je suis le seul coupable.
Mais vous, de m'oublier, seriez-vous bien capable,
Et consentiriez-vous?...

CONSTANCE.

Moi? je n'ai rien promis.
A peine encor m'a-t-on demandé mon avis.
Mais que vous servira que mon cœur vous préfère?

LINANT.

Je voulais m'éloigner; mais je reste, et j'espère.
Si vous m'aimez toujours, le moment peut s'offrir
D'instruire vos parens et de les attendrir.
Avant que de m'ôter mon amour et Constance,
Otez-moi, leur dirai-je, ôtez-moi l'existence.
Aspirant à sa main, brûlant de l'obtenir,
Mon sang paya le grade où j'ai su parvenir.
Il était deux beaux noms auxquels j'osais prétendre,
Capitaine d'abord, ensuite votre gendre;
J'ai gagné le premier, l'autre dépend de vous,
Et mes vœux sont comblés si je suis son époux.

CONSTANCE.

Aux ordres de mon père il faut qu'on se soumette;
Rarement il renonce aux choses qu'il projette.

LINANT.

Cessez de m'affliger.

CONSTANCE.

Allons; cet entretien,
Il le faut avouer, m'a fait un peu de bien.
Je n'ose encor pourtant concevoir d'espérance.

LINANT.

Tâchons donc de nous voir moins rarement, Constance;
Et pour nous concerter...

CONSTANCE.

O ciel! j'entends quelqu'un.
Adieu.

(Elle s'enfuit.)

LINANT.

Que faites-vous?

SCÈNE VI.

LINANT seul.

Le maudit importun!
Est-ce Merville? Non; c'est son valet de chambre,
Mons Labrosse, un faquin tout plein de musc et d'ambre;
Il imite son maître, et croit se rajeunir.

SCÈNE VII.

LINANT, LABROSSE.

LABROSSE, à part, en entrant.

Sophie, en ce salon, m'a promis de venir;
Je ne l'aperçois pas.

(Haut, à Linant.)

Hé, c'est le jeune artiste!
Enchanté de vous voir. Vous êtes sur la liste
Des hommes que j'estime et que j'aime le plus.

LINANT.

C'est très-heureux pour moi.

LABROSSE.

Vrai; comptez là-dessus.
Les talens!... j'en suis fou. Mais donnez-moi, de grâce,
Des nouvelles du monde, et de ce qui s'y passe.
Ici, depuis un mois, tristement séquestré,
Je me crois mort, d'honneur; je me crois enterré.
Avons-nous des beautés qui fassent parler d'elles?
Paraît-il des romans et des pièces nouvelles?
J'ai pour le mélodrame un goût particulier.
Voulez-vous une prise?...

(Il lui offre du tabac.)

LINANT, à part.

Il est très-familier.

LABROSSE.

Vous en trouverez peu d'aussi bon que le nôtre.
C'est celui de Monsieur; moi, je n'en prends pas d'autre.

LINANT.

Je vous suis obligé; je n'en ai jamais pris.
Vous désirez savoir ce qu'on fait à Paris ?
Des nouvelles du jour je ne puis vous instruire ;
Jardins et bâtimens à tracer, à construire,
Voilà ce qui m'occupe à présent tout entier.

LABROSSE.

C'est très-bien. J'aime fort qu'on soit à son métier.

LINANT.

Allez faire le vôtre, en ce cas. Je vous laisse.
Adieu, mon cher.

SCÈNE VIII.

LABROSSE seul.

J'attends que ma belle paraisse.
Monsieur repose encore, et nous avons du tems.
On peut à ses amours donner quelques instans.
Sophie est bien, ma foi ! maintien sage, air modeste!
Je ne lui déplais pas : c'est tout simple. Du reste,
Rien n'est grave, ennuyeux comme cette maison.
Il faut à la campagne, au moins pour la saison,
Former à petit bruit des liaisons nouvelles,
Afin de mieux jouir des beautés naturelles.
Je puis me faire ici, suivant mon pronostic,
Des loisirs assez doux. Mais que veut Frédéric ?

SCÈNE IX.

LABROSSE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Bonjour, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

Ici, que viens-tu faire,
Mon garçon?

FRÉDÉRIC.

Vous voyez; j'apporte à l'ordinaire
Les journaux d'hier au soir qui n'ont pas été lus,
Dont on n'a même encor pas défait le dessus;
Car c'est là votre charge et puis d'en rendre compte.

LABROSSE, les lui rendant.

Lis-les, si tu veux; vois ce que chacun raconte;
Et puis tu m'en feras ton rapport.

FRÉDÉRIC, défaisant une enveloppe.

Oui; voyons...

LABROSSE.

J'ai maintenant ici des occupations,
Laisse-moi... Quand aurai-je achevé?... je l'ignore.
Entre donc chez Monsieur; il n'est pas jour encore;
Mais quand il sonnera pour se faire habiller,
Comme je vais ici rester à travailler,
Si l'application m'empêchait de l'entendre,
Tu viendrais m'avertir. Hein?... je me fais comprendre,
N'est-il pas vrai?

FRÉDÉRIC.

Très-bien, monsieur Labrosse.

LABROSSE.

Va,
Mon cher.

FRÉDÉRIC, allant pour sortir, et revenant.

Ecoutez donc; à propos de cela,
Je voudrais bien de vous apprendre quelque chose...

LABROSSE.

Quoi donc?...

FRÉDÉRIC.

C'est que je crains...

LABROSSE.

Ma présence t'impose.
Remets-toi, Frédéric ; parle-moi librement.

FRÉDÉRIC.

Vous le permettez?

LABROSSE.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Dites-moi donc comment
Vous avez de Monsieur la faveur exclusive?...

LABROSSE.

Ah! cela te surprend! ta remarque est naïve.

FRÉDÉRIC.

Vous le servez fort mal; il vous préfère à nous;
Il souffre vos défauts, et vous les passe tous;
Il eût chassé vingt fois tout autre à votre place;
Comment faites-vous donc? instruisez-moi, de grâce;

Que je puisse à mon tour, de vos leçons nourri,
Devenir de Monsieur le second favori.

LABROSSE.

Tu prétends trop, mon cher; il faut apprendre à plaire;
En se rendant aimable, on se rend nécessaire;
C'est un talent!.. tu peux l'acquérir quelque jour.
Commence, en attendant, par me faire la cour.

FRÉDÉRIC.

A vous, monsieur Labrosse?

LABROSSE.

Oui, sans doute; à moi-même;
Et je te formerai; car dans le fond je t'aime.
Je vois Sophie... Allons; va donc où je t'ai dit.

FRÉDÉRIC.

(En s'en allant.)

J'y vais. — Je parviendrai quelque beau jour... suffit.

(Il entre dans l'appartement de Merville, sur un des côtés du théâtre.)

SCÈNE X.

SOPHIE apportant du chocolat, LABROSSE.

LABROSSE.

Eh! je vous attendais. Venez donc, ma très-belle.
Votre cœur ne sent pas que le mien vous appelle?

SOPHIE.

Ah! vraiment!.. j'enrageais. Mais quoi? dans notre état
Fait-on ce que l'on veut?... Voici le chocolat
Que pour le déjeûner de monsieur votre maître
Vous avez demandé.

LABROSSE.

C'est vous-même, peut-être,
Qui l'avez préparé?... Je le crois excellent,
Si cette belle main...

SOPHIE.

Vous êtes trop galant.
Oui; c'est moi qui l'ai fait.

LABROSSE.

Je vous rends mille grâces.
Maintenant, s'il vous plaît, apportez-nous deux tasses,
Et venez vous asseoir.

SOPHIE.

Deux tasses!... Et pourquoi?

LABROSSE.

L'une sera pour vous; l'autre sera pour moi.

SOPHIE.

Je ne vous comprends pas.

LABROSSE.

C'est que, si bon vous semble,
Ce chocolat parfait, nous l'allons prendre ensemble.

SOPHIE.

Vous l'avez demandé pour Monsieur?

LABROSSE.

Mon dieu! non.
Monsieur n'en prend jamais; il ne l'aime pas.

SOPHIE.

Bon!

LABROSSE.

D'honneur.

SOPHIE.

C'est donc pour vous que vous l'avez fait faire?

LABROSSE.

Pour vous-même, Sophie. Heureux, s'il peut vous plaire,
D'avoir à vous offrir un petit déjeûner
Sans façon... et pas cher!... Rien ne doit vous gêner.
Acceptez; rendez-vous, ma reine, à mes prières.

SOPHIE.

Savez-vous que voilà les plus belles manières?
(Ils se mettent à prendre le chocolat.)
J'admire cette aisance et ce ton...

LABROSSE.

Ah! vraiment!...

SOPHIE.

Vous voyez le grand monde?

LABROSSE.

Il est mon élément.

SOPHIE.

Vous êtes bien heureux. Eh! mais, je crois entendre...
Si votre maître allait venir et nous surprendre!...

LABROSSE.

Par exemple, soyez tranquille sur ce point,
Et comptez qu'à présent Monsieur ne viendra point.
Il faut, pour qu'il se lève, un peu plus de mystère;
Et ces premiers momens veulent mon ministère.
Il y faut des façons; il y faut des apprêts;
Et ce sont, entre nous, des secrets... très-secrets.

SOPHIE.

Je trouve qu'il ressemble à ces vieilles coquettes
Qui se font remarquer par leurs folles toilettes.

LABROSSE.

Aussitôt qu'il s'éveille, il me sonne. J'y vas
Quelquefois ; quelquefois aussi je n'y vas pas,
Selon qu'il me convient.

SOPHIE.

Mais c'est assez commode.

LABROSSE.

Pourquoi donc se gêner ?... Ce n'est pas ma méthode.
Quant à Monsieur, j'en fais assez ce que je veux.
Je suis son confident ; il me conte ses feux,
Et ses chagrins d'amour, ses désirs et ses craintes,
Et ses petits complots, et ses petites plaintes ;
Car tout cela l'occupe encor comme à vingt ans.

SOPHIE.

Le pauvre homme ! Il devrait avoir depuis long-tems
Oublié tout-à-fait cet amoureux langage ;
Car, malgré tous ses soins pour déguiser son âge,
Il me semble qu'il est bien vieux.

LABROSSE.

Mettez encor
Qu'il fut jeune, et très-jeune, et s'en ressent bien fort.

SOPHIE.

J'entends. Je m'en doutais assez aux apparences.
Comment recevez-vous ses tendres confidences ?

LABROSSE.

Mais comme je le dois; applaudissant toujours,
Toujours encourageant et flattant ses amours.

SOPHIE.

Mais comment faites-vous pour que vos flatteries
Ne lui paraissent pas souvent des menteries?
A vos discours trompeurs peut-il ajouter foi?

LABROSSE.

Son amour-propre encor le trompe plus que moi.
Voyez-vous? lui complaire et le louer en face,
C'est là tout le travail où se réduit ma place;
J'en connais les devoirs; aussi je les remplis,
Et je m'en trouve bien; j'en juge à mes profits.
Croyez-moi, ma très-belle, et faites-en de même.
La vérité déplaît: flattez pour qu'on vous aime.

SOPHIE.

Singulier caractère au moins que celui-là.

LABROSSE.

Ah! je n'ai pas toujours été comme cela;
Tandis qu'on ne sert point, on est ce qu'on veut être;
Mais on est ce qu'on peut, quand on a pris un maître.
Monsieur veut quelque chose; irai-je contester?
Ma foi! non; je suis bien, et je veux y rester.

SOPHIE.

Votre condition, en effet, est fort bonne!

LABROSSE.

Votre condition?... Eh! mais, quand je raisonne,

Je trouve, sans avoir trop de présomption,
Que ma place n'est point une condition.
Je suis près de Monsieur façon de secrétaire,
Son complaisant en titre, et flatteur ordinaire;
L'espèce en est commune, et chaque jour j'en voi
Qui sont, sous de grands noms, du même état que moi.

SOPHIE.

Ah! vous avez raison.

LABROSSE.

Il faut que je vous dise
Que d'un nouvel amour le cher patron s'avise.

SOPHIE.

Allons, vous plaisantez.

LABROSSE.

Voulez-vous, en secret,
De nos feux d'aujourd'hui savoir quel est l'objet?

SOPHIE.

Oui. C'est?...

LABROSSE.

Je gagerais presque mon existence
Que Monsieur, à présent, songe à plaire à Constance.

(On entend sonner.)

SOPHIE.

Prenez garde; on vous sonne, et je l'entends fort bien.

LABROSSE.

Je l'entends bien aussi; mais cela ne fait rien.

SOPHIE, se levant.

Comment! vous n'allez pas?...

LABROSSE.

Ne bougez donc, ma chère.

SOPHIE.

Comme vous le disiez, vous ne vous gênez guère.

LABROSSE.

Pas beaucoup, il est vrai. Qui flatte bien, sert mal :
C'est la règle.

(Toujours assis, et prenant la main de Sophie.)

Pour vous, mon amour sans égal,
Espère un prompt retour ; il faut que je l'obtienne...

(On entend encore sonner.)

SOPHIE.

On sonne encore; adieu; je tremble qu'on ne vienne;
Je me sauve, et j'emporte exprès le déjeuner.

(Elle sort.)

LABROSSE, se levant et tirant sa montre.

Restez-donc ; j'ai du tems encore à vous donner.

SCÈNE XI.

LABROSSE seul.

Cette Sophie, autant que je m'y puis connaître,
Est encor bien novice... Allons lever mon maître;
Je suis libre, et n'ai rien qui me retienne ici.
Il est juste à présent qu'il ait son tour aussi.

(Il entre dans l'appartement de Merville.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LABROSSE, sortant de l'appartement de Merville, et apportant un nécessaire de toilette, qu'il pose sur une table.

Monsieur, dans ce salon, veut finir sa toilette;
C'est là sa fantaisie; il faut qu'on s'y soumette.
Un parfait courtisan doit n'avoir point d'humeur;
J'ai lu, je crois, qu'un prince ajoutait : ni d'honneur...
Je ne suis courtisan qu'à moitié, je l'espère....

MERVILLE, en dehors.

Hé! Labrosse!...

LABROSSE.

Il m'appelle à présent; pourquoi faire?

MERVILLE, toujours en dehors.

Labrosse!

LABROSSE.

J'y vais... là!... Quel caprice le tient?
Il ne sait ce qu'il veut... Bon! le voilà qui vient!...

SCÈNE II.

MERVILLE, en négligé du matin, à la mode des jeunes gens, s'appuyant sur FRÉDERIC, LABROSSE.

MERVILLE, entrant.

Tout est-il prêt?... Ici nous serons à merveille;
Voir des objets rians me plaît, quand je m'éveille;
Cette autre chambre est triste, et le meuble en est vieux;
L'aspect de celle-ci m'égaie...

LABROSSE.

Elle est bien mieux.

MERVILLE.

Moi, j'ai toujours aimé la nature champêtre;
Je la trouve admirable à voir par la fenêtre;
Ces arbres, ce lointain, ce paysage-là,
Est beau, frais comme ceux qu'on voit à l'Opéra.
C'est charmant, la campagne! Ah!...

(Il bâille.)

LABROSSE, bâillant à demi, et se retenant.

C'est là qu'on s'amuse.

MERVILLE.

Labrosse!.. vous disiez?.. Quelle était votre excuse?
Quand je vous ai sonné, vous n'êtes pas venu.

LABROSSE.

Je disais à Monsieur que je ne l'ai pas pu.

MERVILLE.

Pourquoi?

LABROSSE.

Je recevais une aimable visite.

MERVILLE.

Une femme ?

LABROSSE.

Oui, Monsieur.

MERVILLE.

Je vous en félicite.

LABROSSE.

Monsieur se moque...

MERVILLE.

Non. Je vous fais compliment.
Elle était là... pour vous ?

LABROSSE.

Pour moi ? non, sûrement :
Vous seul étiez l'objet du message.

MERVILLE.

Un message !
De qui ?

LABROSSE.

Monsieur le sait tout comme moi, je gage.

MERVILLE.

S'il n'est pas de Constance, il m'est indifférent.

LABROSSE.

De Constance ?

MERVILLE.

Sans doute.

LABROSSE.

Il en vient, justement.

MERVILLE.

Et... que vous disait-on ?

LABROSSE.

La maligne soubrette,
Sans trahir sa maîtresse, en courrière discrète,
Venait tout simplement, sitôt que le jour luit,
S'informer si Monsieur a bien passé la nuit.
Mais on me laissait voir, d'une façon très-claire...

MERVILLE.

Et ma toilette, enfin, vous plaît-il de la faire?

LABROSSE.

Quand vous voudrez, Monsieur.

MERVILLE.

Donnez-moi mon habit.

(Il se met devant une glace pour passer son habit.)

J'ai les yeux tout battus... Ce miroir-là jaunit...
Les glaces aujourd'hui sont vraiment odieuses...
On ne sait plus du tout les faire avantageuses
Comme autrefois...; c'était un plaisir de s'y voir!..

LABROSSE.

Tous les arts parmi nous ne font plus que déchoir.

MERVILLE.

Oh! non pas, s'il vous plaît... Nous avons le théâtre...
La nouvelle danseuse, hein?... j'en suis idolâtre...
Et je la soutiendrai fortement, pour ma part.

LABROSSE.

Vous avez vos raisons?

MERVILLE.

Non; pur amour de l'art.
Labrosse, sais-tu bien qu'à Paris on s'étonne
De voir qu'à la campagne ainsi je m'emprisonne?
J'y suis depuis un mois... Madame de Sergi...

LABROSSE.

Cousine de Constance?

MERVILLE.

Oui... m'attirait ici...
J'y vins pour elle.. Hélas!.. pour une autre j'y reste.

LABROSSE.

Vous ne dites pas tout... vous m'entendez de reste...
La dame avait pour vous des bontés...

MERVILLE.

Tôt ou tard
Cela fût arrivé, sans son brusque départ...
Mais ne trouves-tu pas le tems frais, l'air humide?

LABROSSE.

Humide? non.

MERVILLE.

Si fait. La saison est perfide.

LABROSSE.

Oh! très-mal saine.

MERVILLE.

Au point que j'ai cru ressentir...

LABROSSE.

Quoi donc?

MERVILLE.

Ma sciatique. A ne te point mentir,

J'ai craint, ces jours derniers, d'en avoir une atteinte...
Des douleurs vagues...

LABROSSE.

Bon! N'ayez aucune crainte.

MERVILLE.

Quelquefois, tout d'un coup, je m'en sens tourmenté.

LABROSSE.

Ces douleurs-là toujours sont signes de santé.

FRÉDÉRIC.

Si Monsieur permettait, j'aurais bien à lui dire...

MERVILLE.

Toi, Frédéric?... Quoi donc?

FRÉDÉRIC.

C'est que je viens de lire
Dans les journaux...

LABROSSE, bas à Frédéric.

Tu veux faire ici le docteur!...

FRÉDÉRIC.

Un article important et bien bon pour Monsieur.

MERVILLE.

Ah! oui?.. Que disent-ils, les journaux?

LABROSSE.

Rien qui vaille
La peine...

FRÉDÉRIC.

Ah! rien! et moi, j'ai fait une trouvaille.
(A Labrosse.)
De les lire pour vous, quand vous m'avez chargé...

MERVILLE.

Labrosse, je le vois; vous avez négligé
Votre devoir; il faut vous en faire un reproche.

LABROSSE.

Mais non, Monsieur.

MERVILLE, à Frédéric.

As-tu ce journal?

FRÉDÉRIC.

Dans ma poche.
J'ai marqué l'endroit.

MERVILLE.

Lis, mon pauvre Frédéric,
Ton article important. Lis.

FRÉDÉRIC, lisant.

AVIS AU PUBLIC.

Les Délices d'Hébé...

LABROSSE.

Qu'est-ce?

FRÉDÉRIC.

Ou l'Eau de Jouvence,
« Qu'il faut recommander à ceux dont l'âge avance;
» Ce puissant élixir rend le teint jeune et frais. »

MERVILLE.

Quel galimathias est-ce que tu nous fais?

FRÉDÉRIC.

Mais je crois qu'à Monsieur cela peut être utile.
Quand on n'est plus très-jeune, et qu'on veut...

LABROSSE.

Imbécille!

Monsieur est au printems, à la fleur de ses jours.

FRÉDÉRIC.

Ah! par exemple!

MERVILLE, à Frédéric.

Paix! cesse tes sots discours.

FRÉDÉRIC.

Moi, je parle à Monsieur en serviteur fidèle;
Je dis la vérité pour lui prouver mon zèle.

MERVILLE.

Encore!

LABROSSE.

Avec ton zèle aie un coup-d'œil moins faux.
(A demi-voix.)
Ce n'est pas ton emploi de lire les journaux.

MERVILLE, à Frédéric.

Va-t-en!

LABROSSE.

Monsieur veut-il qu'à l'instant je le chasse?

MERVILLE.

Il le mériterait; mais, pour cette fois, passe!
Sors.

LABROSSE, à demi-voix.

Va-t-en faire ailleurs l'entendu, mon garçon!

FRÉDÉRIC, en s'en allant.

Qu'il est dur d'avoir tort, lorsque l'on a raison!

SCÈNE III.

MERVILLE, LABROSSE.

MERVILLE.

En vérité, souvent sa bêtise m'excède.
Il s'en vient me parler d'élixir, de remède!
Il m'a fait mal, vraiment.

LABROSSE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MERVILLE.

De grands projets, Labrosse, occupent mon esprit.
Cette cousine avait pour moi quelque tendresse;
Aussi, pour la gagner, j'avais joué d'adresse.
Eveiller l'amour-propre, armer la vanité,
Mettre en jeu les ressorts de la rivalité,
Opposer l'une à l'autre, est l'art d'avoir les belles;
C'est un profit pour nous quand la guerre est entre elles:
Elles en font les frais; nous en avons les fruits.

LABROSSE.

Quelle tête!.... Avec vous je ne sais où j'en suis;
Ce que vous dites-là, c'est de la politique,
Et de la plus profonde, et qui partout s'applique.

MERVILLE.

Sur les femmes, d'ailleurs, l'exemple est tout-puissant;
Dès que l'une a tombé, l'autre marche en glissant.
La cousine m'ayant d'abord fait résistance,
Moi, j'ai feint d'adresser mon hommage à Constance:

En pareil cas cela m'a vingt fois réussi ;
Mais, Labrosse, sais-tu ce qui m'arrive ici ?....
J'aurai dû le prévoir.

LABROSSE.

Et quoi donc ?

MERVILLE.

Le dirai-je ?
A cette femme-là j'ai voulu tendre un piége,
Et je crains d'y tomber.... j'y tombe.... je le sens.

LABROSSE.

Vous, Monsieur ?

MERVILLE.

Oui, moi-même : en un mot, je me prends.
J'en perds la tête.... C'est une chose étonnante....
Cela prend trop sur moi... J'ai l'ame trop aimante...
Mon cher, à ma santé sais-tu que cela nuit ?
Sais-tu que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ?

LABROSSE.

Ah ! Dieu!.... ménagez-vous.

MERVILLE.

Pendant mon insomnie,
J'ai fait de petits vers....

LABROSSE.

Jamais votre génie
Ne peut se reposer....

MERVILLE.

On a parlé de bal....
Le sujet m'a souri.... j'ai fait un madrigal....

Une invitation aux dames pour la fête....
Ecoute.

LABROSSE.

Ah ! volontiers. A jouir je m'apprête.

MERVILLE.

« Venez au bal; quand vous dansez,
» Sur vos pas le plaisir s'élance ;
» Et tandis que vous balancez,
» Il n'est point de cœur qui balance. »

LABROSSE.

Délicieux...

MERVILLE.

« Venez au bal ; quand vous dansez ,

LABROSSE.

» Sur vos pas le plaisir s'élance.

MERVILLE.

» Et tandis que vous balancez.

LABROSSE.

» Il n'est point de cœur qui balance. »

MERVILLE.

Le trait!... te paraît-il ?...

LABROSSE.

Charmant !
Comme le calembourg s'y mêle au sentiment !

MERVILLE.

Je compte bien aussi figurer à la danse.

LABROSSE.

Ah ! je le crois.

MERVILLE.

J'y veux walser avec Constance.

LABROSSE.

Monsieur, dans le salon je saurai me glisser,
Et j'aurai, pour vous voir, soin de me bien placer.
C'est que, sans vous flatter, je ne connais personne
Qui danse comme vous...

MERVILLE.

Oui, quand je m'abandonne,
J'ai du feu !... mais la walse est mon goût favori...
J'aime sur-tout cet air... Tiens, n'est-il pas joli ?

(Il se met à chanter un air de walse d'une voix un peu cassée, se met aussi à danser en tournant, et finit par un faux pas. Il est près de tomber ; Labrosse le soutient.)

LABROSSE.

Vous le chantez fort bien.

MERVILLE.

Je cherche à me distraire ;
Mais je crains quelque obstacle à mes amours contraire.

LABROSSE.

Bon ! lequel ?

MERVILLE.

A Rollin, je ne veux pas encor
Confier mes projets ; car je crois que d'abord
Il faut faire approuver mes vœux et ma tendresse
A cet aimable objet....

LABROSSE.

Quelle délicatesse !

MERVILLE.

L'amour veut du mystère, et fuit l'air solennel;
Sans m'appuyer du tout du pouvoir paternel,
Je veux plaire, obtenir Constance d'elle-même.

LABROSSE.

Vous n'aurez pas de peine, et déjà l'on vous aime.

MERVILLE.

Tu me flattes !... Allons.

LABROSSE.

Moi ! la sincérité
Est mon fort.

MERVILLE.

C'est très-bien, toujours la vérité,
Comme tu me la dis. Tiens, tu peux, sans rien feindre,
Me faire voir qu'ici j'ai des rivaux à craindre.

LABROSSE.

Vous, Monsieur !... des rivaux !

MERVILLE.

Qui sont fort dangereux.
Comment donc ?... j'aurai peine à l'emporter sur eux !
Sais-tu qu'ils me font peur ? D'abord, mon neveu Charle ;
Au ton affectueux dont Rollin nous en parle,
Dans le bien qu'il en dit, j'entrevois un dessein ;
Peut-être de sa fille il lui garde la main.

LABROSSE.

Mais Charle auprès de vous ne peut songer à plaire ;
Je le dis... Vous voyez comme je suis sincère !

MERVILLE.

Mais que penseras-tu de l'autre concurrent ?

LABROSSE.

L'autre ?... Je ne vois pas...

MERVILLE.

L'architecte... Durand...
Lui-même... Il rend des soins... C'est un peu téméraire...
Mais, moi, j'ai réfléchi sur ce que je dois faire ;
Je sais un bon moyen de le congédier !
Dans quelque autre maison je le fais employer ;
Qu'il s'en aille, en un mot, et je lui suis utile.

LABROSSE.

Que vous l'entendez bien ! quelle conduite habile !
Mais vous avez un tort.

MERVILLE.

Un tort !... Moi !

LABROSSE.

Sûrement.
Vous vous tourmentez-là bien inutilement :
Il faut que je vous gronde ; oui, soyez moins modeste...
Regardez-vous : quel air ! quel maintien jeune et leste !
Et des yeux ! Ah ! quels yeux !... Soyez donc en repos.

MERVILLE.

Paix. Voici l'architecte ; il vient fort à propos ;
Je veux lui parler. Sors.

(Labrosse sort.)

SCÈNE IV.

MERVILLE, LINANT.

MERVILLE.

Monsieur Durand, de grâce,
Deux mots.

LINANT.

Pardon, Monsieur. Je vais sur la terrasse
Donner l'œil aux travaux...

MERVILLE.

Dans l'instant j'aurai fait.
Vous m'avez inspiré, mon cher, de l'intérêt.
Moi, par-tout où je vois le talent, je l'honore.
J'ai consacré ma vie aux arts; je les adore.

LINANT.

Comment! êtes-vous peintre, architecte, ou sculpteur?

MERVILLE.

Non, mon cher; mais je suis en tout genre amateur.
J'ai souvent dans sa marche éclairé le génie.

LINANT.

Oui?

MERVILLE.

Méhul vous dira si j'entends l'harmonie;
Et notre ami Gardel, qui ne s'en vante pas,
De ses plus beaux ballets me doit les meilleurs pas.
Pour revenir à vous, j'ai vu de vos ouvrages;
Vos dessins sont très-nets, et vos plans sont très-sages;

Un peu de grandiose, et vous irez fort loin.
C'est moi qui vous le dis.

LINANT.

Monsieur, je prendrai soin
De suivre vos avis ; vous raisonnez en maître.

MERVILLE.

Je pourrai vous guider et vous servir peut-être.
Aux jeunes gens ainsi j'aime à tendre la main ;
J'aime à leur aplanir un pénible chemin.
Mais qu'est-ce que je vois ?... Venez, que je vous dise...

LINANT.

Qu'est-ce donc ?

MERVILLE.

A parler l'amitié m'autorise.

LINANT.

Je suis reconnaissant...

MERVILLE.

Vous ne m'en voudrez pas ?...

LINANT.

Du tout.

MERVILLE.

De votre habit le collet est trop bas.

LINANT.

Ah ! c'est là ?... Mon tailleur agit à sa méthode.

MERVILLE.

Ces collets-là ne sont plus du tout à la mode ;
Et l'on fait à présent les revers très-petits...

Voyez les miens... J'ai cru vous devoir cet avis.
Après cela, prenez le parti convenable.

LINANT.

Voilà ce qui s'appelle un avis raisonnable.
Je me rends: je suivrai la mode et votre goût.

MERVILLE.

Vous ne ferez pas mal, et dans votre art sur-tout.
Vous avez la manière assez pure, et correcte...

LINANT.

Eh! mais, en vérité, je suis moins architecte
Que vous ne le croyez...

MERVILLE.

Vous l'êtes, j'en suis sûr,
Et vous n'êtes point fait pour demeurer obscur.
Chez mon ami Rollin les travaux que vous faites
Ne montreront jamais au public qui vous êtes;
Dans des plans très-étroits je vous vois resserré...

LINANT.

Si je pouvais ici réussir à mon gré,
Je serais trop heureux. C'est ma plus chère envie.

MERVILLE.

Soit. Mais il faut vouloir s'avancer dans la vie.
Songez-y bien. Je puis vous trouver de l'emploi
Chez un de mes amis, connaisseur comme moi,
Fort riche, libéral, qui maintenant s'occupe
D'embellir son hôtel; comme il fut souvent dupe,

Il veut quelqu'un de sûr : c'est une occasion
D'agrément, de profit, de réputation...

LINANT.

J'en suis persuadé ; mais ici je demeure.

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Je disais tout à l'heure
Que je veux vous aider ; mais aidez-vous aussi.
Je désire... pour vous, que vous sortiez d'ici.

LINANT.

Je désire... pour moi, d'y rester ; et j'y reste.

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Ce que l'on me conteste,
Est toujours justement ce que je veux le plus ;
Et vous me fâcherez par de plus longs refus.

LINANT.

Je n'ai pas le dessein de vous fâcher, sans doute ;
Mais que ne m'offrez-vous un projet que je goûte ?
Ici tout me retient ; et je n'en sortirai...

MERVILLE.

Vous ne m'entendez pas. Je vous y forcerai.

LINANT.

Vous ! et comment ?

MERVILLE.

Comment ? Mais à ne vous rien taire
Je crois que vous craindrez un peu de me déplaire...

LINANT.

J'en aurais du regret ; mais je ne le crains point.

MERVILLE.

Décidément, Monsieur, j'insiste sur ce point;
Vous sortirez d'ici; c'est moi qui vous l'ordonne.

LINANT.

J'exécute, Monsieur, les ordres qu'on me donne,
Quand ils viennent de gens ayant droit d'en donner.

MERVILLE.

L'impatience enfin commence à me gagner...

LINANT.

Quel motif avez-vous?

MERVILLE.

N'importe; je l'exige.
Ainsi...

LINANT.

N'exigez rien.

MERVILLE.

Cela sera, vous dis-je.
Vous avez des projets que je crois entrevoir...

LINANT.

Je ne vous comprends pas, et ne puis concevoir...

MERVILLE.

Votre présence ici me gêne; il faut vous rendre
Ou vous résoudre...

LINANT.

A quoi?

MERVILLE.

Je m'en vais vous l'apprendre.
Suivez-moi.

LINANT.

Comment donc?.. c'est un cartel, je croi!
Quoi? vous voulez vous battre?

MERVILLE.

Oui, Monsieur.

LINANT.

Avec moi?

MERVILLE.

Et pourquoi pas?

LINANT.

Monsieur, sans faire de bravade,
J'ai toujours su répondre à pareille incartade;
J'y suis embarrassé pour la première fois.
En honneur, contre vous, je ne peux ni ne dois...

MERVILLE.

Et par quelle raison?

LINANT.

Faut-il que je le dise?

MERVILLE.

Parlez.

LINANT.

Dispensez-moi d'un excès de franchise.
Je vous dois le respect.

MERVILLE.

Enfin, expliquez-vous.

LINANT.

Ne vous fâchez donc pas, et parlons sans courroux.
S'il faut absolument se battre pour vous plaire...

MERVILLE.

Oui, Monsieur, il le faut.

LINANT.

Mon Dieu ! point de colère.
Vous avez un neveu, des fils, des petits-fils,
Peut-être ; chargez-les de porter vos défis.

MERVILLE.

Qu'est-ce à dire ?

LINANT.

Contre eux je saurai me défendre ;
Mais contre vous !...

MERVILLE.

Morbleu !

LINANT.

Ne faisons point d'esclandre.
Vous m'avez entendu.

MERVILLE.

C'en est trop. Sans retard...

LINANT.

Vous faites le jeune homme, et je fais le vieillard.

SCÈNE V.

MERVILLE, ROLLIN, LINANT.

ROLLIN.

C'est vous, Messieurs ? ma fille ici n'est point venue
Depuis quelques instans ?

MERVILLE.

Nous ne l'avons point vue.

ROLLIN.

Je l'ai fait demander.

(A Linant.)

Je vous croyais là-bas,

Aux ouvriers.

LINANT.

Monsieur a retenu mes pas,

Comme je m'y rendais; mais j'y cours au plus vîte.

ROLLIN.

Bien, mon ami.

LINANT, à Merville.

Monsieur permet que je le quitte?

MERVILLE.

Vous avez entendu ma proposition;
Je vous donne le tems de la réflexion;
Mais nous nous reverrons; songez à la réponse.

LINANT.

Elle sera la même; ici je vous l'annonce.
Je ne puis sur ce point changer de volonté;
Mais je suis tout à vous, ce seul point excepté.
Adieu, Messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ROLLIN, MERVILLE.

ROLLIN.

Comment! étiez-vous en querelle?

MERVILLE.

Mais un peu.

ROLLIN.

Sur quoi donc?

MERVILLE.

Sur une bagatelle.
On a bien de la peine à le persuader,
Ce petit architecte; il ne veut pas céder.

ROLLIN.

Bon! De quoi s'agit-il?

MERVILLE.

Mais... de cette fontaine
Qu'il va faire construire au bout de ton domaine,
Au bord du grand chemin. J'ai critiqué son plan.

ROLLIN.

Et qu'a-t-il donc?

MERVILLE.

Il est trop simple, conviens-en.
Je voudrais élever, si tu me laissais faire,
Un joli monument, point extraordinaire,
Mais qu'on pourrait orner; avec un peu de soin,
Avec de la dépense...

ROLLIN.

Il n'en est pas besoin.
J'ai chez moi cette source; eh bien! je me ménage
Le plaisir de verser son onde au voisinage.
Passans et voyageurs, peut-être en y puisant,
Béniront quelquefois l'auteur de ce présent.
Voilà ce que je veux; mon but est d'être utile,
Non pas de m'afficher par un luxe stérile.

MERVILLE.

Il faut de l'apparence... en tout; il faut songer...

ROLLIN.

Oui; que j'aille par toi me laisser diriger;
Tu voudras imiter ces fontaines connues,
Où l'on ne ménageait ni marbres, ni statues;
Figures, ornemens, vases, tout en est beau;
J'ai vu qu'il n'y manquait bien souvent que de l'eau.
L'ornement superflu n'est jamais convenable,
C'est Durand qui le dit; il est fort raisonnable,
Et plutôt que le tien j'en croirai son avis.
Tu dînes avec nous?

MERVILLE.

Non. Je vais à Paris
Faire une cavalcade, une aimable partie.
Nous sommes quinze ou vingt que le plaisir rallie...
Tous jeunes gens.

ROLLIN.

Ah! ah! jeunes gens... comme toi!

MERVILLE.

Nous nous divertirons joliment, je le croi;
Tu verras un habit que je me suis fait faire,
Un habit de cheval, bottes à l'écuyère,
Un pantalon étroit; cela sied à ravir.

ROLLIN.

Je voudrais plus souvent ici te retenir;
J'ai cru que tu venais y chercher la retraite...

MERVILLE.

La retraite pour moi, mon ami, n'est point faite.
Le monde me recherche; et, soit dit sans orgueil,
Le beau sexe me fait un assez doux accueil.

ROLLIN.

Oui? tu ne sais donc pas t'instruire à son école?
Les femmes, sans nous dire une seule parole,
Nous apprennent, mon cher, que nous devenons vieux,
Nous lisons le déclin de nos ans dans leurs yeux;
Mais il faut pour cela ne pas fermer les nôtres.

MERVILLE

Je ne suis pas aveugle...

ROLLIN.

Oh! pas plus que bien d'autres,
Je le sais; mais enfin...

MERVILLE.

Que diable! épargne-moi;
Je pourrai quelque jour raisonner comme toi.
Je n'y suis pas encor; je conviens qu'à ton âge....

ROLLIN.

A mon âge, dis-tu? quel est donc ce langage?
Merville, nous étions du même âge autrefois.

MERVILLE.

Du même âge!

ROLLIN.

J'étais plus jeune de trois mois.

MERVILLE.

Cela ne se peut pas.

ROLLIN.

Oh ! la chose est très-sûre.
Souviens-toi du collége ; et si, par aventure,
Tu vieillis tous les ans d'un an comme je fais....

MERVILLE.

Les grâces et l'esprit ne vieillissent jamais.

ROLLIN.

Bon ! c'est un madrigal qu'on dit aux vieilles femmes.

MERVILLE.

Un madrigal?... Et toi, tu fais des épigrammes !...

ROLLIN.

Je ne m'y jouerais pas, et sur-tout contre toi ;
Je te trouve, mon cher, bien plus d'esprit qu'à moi ;
Mais de cet esprit-là, vois-tu? je n'ai que faire ;
J'aime mieux mon bon sens, tout simple et tout vulgaire ;
Il m'a fort bien conduit où je suis arrivé ;
Et de ton bel esprit, toi, tu t'es mal trouvé.

MERVILLE.

Je m'en trouve fort bien ; crois-tu me faire envie ?
Qui de nous deux s'amuse et passe mieux sa vie ?
Quel est le plus heureux?... Je sais ce que tu vaux ;
J'estime infiniment tes utiles travaux,
Les peines que tu prends, ta probité, ton zèle ;
Mais conviens que l'ennui dans tout cela se mêle ;
Moi, je te plains souvent.

ROLLIN.

Tu me plains ! quelle erreur !

Il ne t'appartient pas de juger mon bonheur.
Mes travaux assidus, mes peines ont leurs charmes.
J'aime mes embarras et jusqu'à mes alarmes;
Tu cherches tes plaisirs dans les distractions;
Moi, j'ai placé les miens dans mes affections.
Jusqu'au dernier soupir ils me seront fidèles;
J'y goûte tous les jours des délices nouvelles,
Quand ton goût, sur les tiens, depuis long-tems blasé
N'en trouve plus un seul qui ne lui semble usé.
Tu connais peu le cœur d'un père de famille;
Sensible à ce qui touche, et non à ce qui brille,
Il vit dans tous les siens, se plaît dans ses enfans;
Leurs études, leurs jeux, leurs progrès, leurs penchans,
Tout en eux est pour lui jouissance... Que sais-je!
Jusqu'au prix qu'un marmot remporte à son collége...
Quand il rentre chez lui, soucieux, tracassé,
On l'embrasse; il sourit: son chagrin est passé.

MERVILLE.

Quand je serai moi-même un père de famille...

ROLLIN.

Toi! si tu l'es jamais!... Enfin, voici ma fille.
Permets-nous... De Paris ne reviens pas trop tard.

MERVILLE.

Non.

ROLLIN.

D'un dessein que j'ai je dois te faire part.

SCÈNE VII.

ROLLIN, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE.

On m'afflige beaucoup, ma belle demoiselle...

CONSTANCE.

Vous, Monsieur !

MERVILLE.

N'est-ce pas une chose cruelle ?
Vous arrivez : je sors; mais on m'en fait la loi.
Je vous fais mes adieux; je pars... bien malgré moi.

CONSTANCE.

Vous allez à Paris ?

MERVILLE.

Ah ! soyez assurée
Que si l'on n'avait pas ma parole sacrée...
Quelques amis bien chers m'entraînent avec eux...
Et si je leur manquais, ils seraient malheureux;
Mais j'aurai soin, pour vous, d'abréger mon absence.

CONSTANCE.

Oui; revenez bientôt.

MERVILLE.

En toute diligence.
Où l'on ne vous voit pas, il n'est point d'agrément.
Que dis-je !... absent de vous, on vous voit.

ROLLIN.

C'est charmant.
Dans ta bouche, mon cher, j'admire un tel langage.

MERVILLE.

Je n'en dis pas assez ; j'en pense davantage.

ROLLIN.

Encore ?... Ah ! laisse-nous ; tu deviens dangereux.

MERVILLE.

Allons, il faut partir.

(A Constance.)

Pensez à moi...

(A Rollin.)

Tous deux.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ROLLIN, CONSTANCE.

ROLLIN.

Il ne sort pas du ton de la galanterie,
Et toujours il s'expose à la plaisanterie.
Laissons cela ; parlons plus sérieusement.
Avec ton père il faut t'expliquer franchement,.

CONSTANCE, à part.

A-t-il quelque soupçon ? Je tremble.

ROLLIN.

Eh bien ! ma chère,
L'affaire te regarde ; il faut être sincère.
Voyons : es-tu d'avis que nous fixions le jour
Où Charle pourra voir couronner son amour ?

CONSTANCE.

Mais son amour pour moi n'est pas vif ; j'imagine

Qu'il a bien plus de goût pour ma belle cousine,
Madame de Sergi....

ROLLIN.

Bon ! où prends-tu cela ?
Charle t'aime beaucoup; compte sur ce point-là.
S'il revient aujourd'hui, sais-tu ce qu'il faut faire ?
Dès demain, si tu veux, je vais chez mon notaire;
Nous faisons le contrat...

CONSTANCE.

Non !... je crains... Par pitié...

ROLLIN.

Que veut dire ce trouble et cet air effrayé ?

CONSTANCE.

Si tu savais !... O ciel !... que n'ai-je le courage !...

ROLLIN.

Ma fille, qu'as-tu donc ? tu changes de visage ?

CONSTANCE.

Ah ! si j'osais parler !... Non.

ROLLIN.

Tu pleures, je croi.

CONSTANCE.

C'est trop dissimuler; papa, pardonne-moi;
Pardonne....

ROLLIN.

Et de quoi donc, ma fille, es-tu coupable ?

CONSTANCE.

Moi, je te tromperais !... non, j'en suis incapable;

Tu fus toujours si bon, si cher à tes enfans !
Lis toujours dans leurs cœurs, dirige leurs penchans;
Règne sur eux toujours.

ROLLIN.

Expliquez-vous, Constance.

CONSTANCE.

Depuis qu'il est ici, quelle triste existence !
Et combien j'ai souffert d'avoir à te cacher
Un secret que mon cœur venait me reprocher !

ROLLIN.

Depuis qu'il est ici ?... Qu'est-ce donc ? Que veut dire ?

CONSTANCE.

C'est bien sans mon aveu qu'il a su s'introduire ;
Je n'étais point d'accord; je n'ai point consenti ;
J'ignorais qu'il songeât à prendre un tel parti.

ROLLIN.

Quelle personne ici me doit être suspecte ?
Serait-ce ?... Je ne vois que le jeune architecte...

CONSTANCE.

C'est lui.

ROLLIN.

Monsieur Durand ?

CONSTANCE.

Ce n'est pas là son nom.

ROLLIN.

Comment ! on m'aurait fait un mensonge ?

CONSTANCE.

Pardon,

A présent et toujours je veux être sincère;
Je ne redoute rien autant que ta colère ;
Je l'ai dit à Linant....

ROLLIN.

Monsieur Linant!... Eh ! mais,
C'est un ingénieur que tu connus à Metz,
Qui, tout jeune, à ta main s'avisa de prétendre,
Et que j'ai refusé, voulant Charle pour gendre.

CONSTANCE.

C'est lui que tes refus avaient désespéré,
Que j'avais cru de moi pour toujours séparé.
Après deux ans d'absence, il est encor le même;
Comme il m'aimait alors, il proteste qu'il m'aime.

ROLLIN.

Allons; je le vois bien ; quelque heureux que l'on soit,
Il faut souffrir un peu; c'est un tribut que doit
Et que paie ici-bas tout père de famille.

CONSTANCE.

Moi? je te fais souffrir? Dispose de ta fille.

ROLLIN.

Ecoute-moi. Voici ce que je te dirai,
Ce que tu sentiras; car je te parle vrai.
Ces inclinations, ces tendres sympathies,
Qu'on voit dans les romans et dans les comédies,
Dont les esprits oisifs sont juges indulgens,
Exaltent, par malheur, trompent les jeunes gens.
On perd, en poursuivant un mensonge, une fable,

Et le goût et le soin du bonheur véritable.
J'ai vu le plus souvent ces belles passions
Finir par le dégoût et les divisions.
Te choisir un époux, c'est mon devoir, Constance ;
Pour ton sexe combien ce choix a d'importance !
Ce lien, sur lequel on ne peut revenir,
Fait le sort d'une femme et tout son avenir.
Je te parle, ma fille, en ami plus qu'en père.
Vois-tu ? lorsqu'autrefois je recherchai ta mère,
Et que pour l'obtenir je fus assez heureux,
Je ne me donnai point pour en être amoureux ;
Mais nous nous convenions ; nos parens nous unirent ;
Sans nous passionner, nos deux cœurs s'entendirent ;
Eh bien ! depuis trente ans que nous sommes époux,
L'amour ou l'amitié qui vieillit avec nous
Chaque jour semble croître, au lieu d'être affaiblie ;
Voilà comme j'aspire à te voir établie ;
Car je veux, avant tout, ton bonheur.

CONSTANCE.

Je le croi.
Monsieur Linant n'est pas très-amoureux de moi.

ROLLIN.

L'amour seul peut commettre une telle imprudence.
As-tu fait à quelqu'un ici la confidence
De ce fâcheux secret, et suis-je le premier ?

CONSTANCE.

Avant mon père, à qui puis-je me confier ?
Maman est à Paris ; sans cela, quand j'y pense,

Elle aurait eu, peut-être, encor la préférence.

ROLLIN.

Oh! pour ta mère, passe; elle, c'est comme moi.

CONSTANCE.

Et même en ce moment (je suis de bonne foi)
Je n'étais pas venue ici pour te le dire.
J'ai soulagé mon cœur; à présent je respire;
Je puis lever les yeux sans trembler ni rougir...

ROLLIN.

Chère enfant!... Comme un père ici je dois agir;
Je ne puis pas d'abord souffrir qu'encore une heure
Sous un faux nom chez moi ce jeune homme demeure.
Il est inexcusable, et tu dois le sentir.
Avec lui maintenant comment vais-je en sortir?
Il mériterait bien une leçon sévère;
Et je ne retiendrais qu'à peine ma colère,
Si j'allais avec lui m'expliquer clairement.

CONSTANCE.

Ah! pour moi ton chagrin est un nouveau tourment.

ROLLIN.

Je vais prendre un parti plus doux, plus raisonnable.
Ne point faire d'éclat me semble convenable.
C'est ta mère à cela que je veux employer.
Oui, près d'elle à Paris je m'en vais envoyer
Notre faux architecte; on peut trouver sans peine
Un prétexte plausible à sa course soudaine;
Je préviendrai ta mère avec un mot d'écrit;

Elle a bien plus que moi de calme dans l'esprit;
Usant encor d'égards pour cette jeune tête,
Elle l'éconduira d'une manière honnête.

CONSTANCE.

Hélas! c'en est donc fait!... Ah! que je vais souffrir!
Mais je t'obéirai, quand j'en devrais mourir.

ROLLIN.

Constance, embrasse-moi. J'aime ta confiance.
Tu peux t'en rapporter à mon expérience.
Va; qui fait son devoir, s'assure un sort heureux.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE seule.

Ah! qu'ai-je fait?... je viens de nous trahir tous deux...
Cher Linant!.. je l'ai dû... j'en gémis... mais que faire?
C'est à moi de vouloir tout ce que veut mon père,

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE.

Il nous quitte, Sophie.

SOPHIE.

Oui ; je l'ai vu partir.

CONSTANCE.

Et crois-tu que jamais il puisse revenir ?
Il est loin de penser, hélas! que c'est moi-même
Qui trahis son secret, et romps son stratagême;
J'ai tout dit à mon père, et ne m'en repens point.

SOPHIE.

Si vous aviez de moi pris conseil sur ce point,
Je vous aurais très-fort engagée au silence.
Je croyais avoir droit à votre confiance;
Je la mérite au moins par mon attachement.

CONSTANCE.

Bonne Sophie !... Eh bien! tu sais tout maintenant;
Tu connais mon malheur, quand il est sans remède.

SOPHIE.

Pourquoi désespérer?... Souffrez que je vous aide.

Charle d'abord n'est pas l'époux qui vous convient,
Et du jeune officier le bon air me revient;
C'est l'époux qu'il vous faut.

CONSTANCE.

N'est-il pas vrai, Sophie?

SOPHIE.

Et s'il a quelque tort, l'amour le justifie;
On doit lui pardonner.

CONSTANCE.

Sans doute : il m'aime tant!

SOPHIE.

On pourrait rompre encor l'hymen qui vous attend.

CONSTANCE.

Veux-tu que je te dise, enfin, ce que je pense?
J'ai cru m'apercevoir d'un peu d'intelligence
Entre Charle, qu'on veut me donner pour mari,
Et ma cousine...

SOPHIE.

Eh! quoi? madame de Sergi!

CONSTANCE.

Oui. S'ils s'aimaient tous deux, le projet de mon père
Serait fort dérangé.

SOPHIE.

Ne vous y fiez guère.
A tous nos jeunes gens Charle doit ressembler.
Ces messieurs, aujourd'hui, savent tous calculer.
Madame de Sergi n'a pas grande fortune;
Mais, en vous épousant, Charle en trouverait une;

Et fût-il amoureux, c'est l'usage du jour
Que l'intérêt l'emporte et commande à l'amour.
Vous pourriez recourir à monsieur de Merville !...

CONSTANCE.

Crois-tu que son appui pût m'être fort utile ?

SOPHIE.

Quand vous ne gagneriez qu'un peu de tems...

CONSTANCE.

Hélas !
C'est ce que je voudrais.

SOPHIE.

Je vous dirai tout bas,
Que pour vous le cher oncle a beaucoup de tendresse.

CONSTANCE.

En effet, à mon sort je crois qu'il s'intéresse.

SOPHIE.

Il vous aime, vous dis-je; il vous fait les doux yeux.

CONSTANCE.

Bon ! tu n'y penses pas, Sophie; il est si vieux !

SOPHIE.

Mais il ne croit pas l'être; il prétend à vous plaire;
D'où je conclus qu'à Charle il doit être contraire.
Mon conseil est fort bon; parlez-lui donc.

CONSTANCE.

Oh ! mais,
Tu viendras avec moi; seule je n'oserais.

SOPHIE.

Voici son confident, garçon adroit, habile.

SCÈNE II.

CONSTANCE, SOPHIE, LABROSSE.

SOPHIE, à Labrosse.

Votre maître n'est pas revenu de la ville?

LABROSSE.

Pas encor; je l'attends; il ne saurait tarder.

SOPHIE.

Tant mieux. J'ai quelque chose à vous recommander.

LABROSSE.

Parlez.

SOPHIE.

A son retour, voulez-vous bien l'instruire
Qu'ici Mademoiselle a deux mots à lui dire,
Mais en secret?

LABROSSE.

J'entends, et j'accepte pour lui.

SOPHIE.

Il faut que l'entretien ait lieu dès aujourd'hui.

LABROSSE.

Je m'en charge, il suffit.

SCÈNE III.

LABROSSE seul.

Eh! mais, que nous veut-elle?
Un rendez-vous secret!... L'agréable nouvelle
A donner à Monsieur, à son retour ici!

J'y pourrai bien, je crois, trouver mon compte aussi;
Je le connais; je sais, usant des circonstances,
Mettre à profit ses vœux, taxer ses espérances,
Sur sa crédulité fonder mon revenu.
Chut... je l'entends.

SCÈNE IV.

MERVILLE en habit de cheval, pantalon de peau étroit; habillé en tout d'une manière ridicule, exagérant la mode des jeunes gens, etc.; LABROSSE.

MERVILLE.

Mon cher, me voilà revenu.
Nous avons fait, vraiment, une partie aimable
Chez Balaine... Ma foi!... Nous étions vingt à table...
Tous bons amis, très-gais et de bon appétit...
Nous avions Désaugiers... Il est rempli d'esprit...
Il chante comme un ange... Il faut que j'en convienne:
Ma chanson, cette fois, ne valait pas la sienne...
Mais j'aurai ma revanche.

LABROSSE.

Oh! je le crois. Eh! mais,
Qu'avez-vous donc, Monsieur! vous boitez?

MERVILLE.

A peu près.
C'est qu'avant le dîner, dans notre cavalcade,
A la course, en riant, j'ai défié Moncade.

LABROSSE.

Ce jeune officier?

MERVILLE.

Oui. Je l'ai passé d'abord;
Mais mon cheval, après, s'est emporté si fort!...
Je suis bon écuyer ; je sais ce qu'il faut faire;
Mais il a fait un saut qui m'a...

LABROSSE.

Jeté par terre?

MERVILLE.

Ce n'est rien. J'aspirais au moment du retour;
Car rien peut-il valoir et remplacer l'amour?
Mon bonheur est ici... c'est d'adorer Constance;
Je lui veux pour toujours vouer mon existence;
L'ardeur que je ressens ne peut s'imaginer...

LABROSSE.

Ah! Monsieur, qu'on est tendre après un grand dîner!

MERVILLE.

Labrosse, je te sais et discret et sincère.

LABROSSE.

L'un comme l'autre.

MERVILLE.

Il faut te parler sans mystère.
Je suis aimé, mon cher; c'est moi qui te le dis.
Tantôt, quand j'étais près de partir pour Paris,
Je cherchais l'architecte, à qui, par parenthèse,
De dire à part deux mots j'aurais été fort aise;
Je rencontrai Constance en un coin du jardin;
Je m'assis auprès d'elle; et, lui prenant la main,

Je parlai vivement; agitée, incertaine,
Elle me regardait et respirait à peine;
Un secret de son cœur semblait prêt à sortir....
Par malheur, arriva le moment de partir;
Il fallut la quittter; mais j'ai lu dans son ame
Les timides progrès d'une naissante flamme!
Sois sûr qu'à demi-mot on m'a bien entendu...

LABROSSE.

Oui?...

MERVILLE.

J'ai serré la main, et l'on m'a répondu!

LABROSSE.

Cela va bien, Monsieur; poursuivez; encore une.
Je viens vous confirmer votre bonne fortune.

MERVILLE.

Tu ris!... Comment cela? Voyons... par quel moyen?

LABROSSE.

On vous demande ici, ce soir, un entretien,
En grand secret.

MERVILLE.

Vraiment?... Qui? Constance?

LABROSSE.

Elle-même.

Je sais parfaitement combien elle vous aime.

MERVILLE.

Tu le sais?

LABROSSE.

A merveille; et je tiens ces secrets

De quelqu'un que j'ai mis dans tous vos intérêts.
Si je vous répétais ce que m'a dit Sophie !

MERVILLE.

La femme de chambre ?

LABROSSE.

Oui. J'en ai fait mon amie.
Comme sur sa maîtresse elle a de l'ascendant...

MERVILLE.

C'est bien fait... c'est agir en parfait confident.

LABROSSE.

Vous sentez qu'il m'en a coûté des bagatelles;
Quelques petits cadeaux de rubans, de dentelles...

MERVILLE.

Il faut te rembourser... Tiens, prends ces dix louis.
Est-ce assez ?

LABROSSE.

Ah! Monsieur!

MERVILLE.

Eh ! prends donc.

LABROSSE.

J'obéis.
A propos, je vous puis dire une autre nouvelle
Qui vous fera plaisir, je pense.

MERVILLE.

Quelle est-elle ?

LABROSSE.

L'architecte est parti, sans prendre son congé.

MERVILLE.

Que dis-tu ?... L'architecte ?...

LABROSSE.

Est d'ici délogé,
On ne sait pas pourquoi.

MERVILLE.

Moi, j'en sais quelque chose :
De ce brusque départ, c'est moi qui suis la cause.
De mes intentions je l'avais averti.
Je suis fâché qu'il ait si tôt pris son parti,
J'aurais poussé, parbleu! vivement la querelle;
J'aurais prouvé par-là mon amour à ma belle,
Et j'aurais mérité de lui plaire encor plus.

LABROSSE.

Vous formez là, Monsieur, des vœux bien superflus.

MERVILLE.

Il faut me décider, faire une fin... Labrosse,
Si je te fais ici bientôt voir une noce ?

LABROSSE.

Vous, Monsieur ?

MERVILLE.

Voyons; c'est ton avis que je prends.
Me marierai-je, ou non ?... Penses-tu qu'il soit tems ?
Parle.

LABROSSE.

Il faut réfléchir là-dessus.

MERVILLE.

Moi, j'hésite.
Je puis attendre.

LABROSSE.

Oh! oui. Que sert d'aller si vîte?

MERVILLE.

Tu penses?

LABROSSE.

Comme vous.

MERVILLE.

D'une autre part, je voi
Qu'on risque à trop tarder.

LABROSSE.

Oui, l'on risque...

MERVILLE.

Dis-moi
Ton avis?

LABROSSE.

Mon avis...

MERVILLE.

C'est?...

LABROSSE.

C'est... je vous conseille...

MERVILLE.

J'épouse.

LABROSSE.

D'épouser. C'est penser à merveille.
Votre avis est le mien; je le dis hardiment.

MERVILLE.

Je suis bien aise, ami, d'avoir ton sentiment.

SCÈNE V.

MERVILLE, FRÉDÉRIC, LABROSSE.

FRÉDÉRIC.

Pardon, si j'interromps ; mais ce n'est pas sans cause.
Monsieur m'approuvera quand il saura la chose.
Constance et sa suivante avaient hâte à l'instant
De voir Monsieur...

MERVILLE.

Je sais...

FRÉDÉRIC.

Elles me pressaient tant!...

MERVILLE.

Et qu'as-tu répondu?

FRÉDÉRIC.

Ce qu'il fallait, j'espère.

MERVILLE.

Tu n'as pas refusé?

FRÉDÉRIC.

Comment donc? Au contraire.
Je connais trop Monsieur, vraiment!... Je sais fort bien
Qu'au beau sexe jamais il ne refuse rien.

MERVILLE.

Oh! jamais.

FRÉDÉRIC.

J'aurais fait une sottise énorme;
Et moi, qui suis galant...

LABROSSE.

Ah ! Frédéric se forme.

FRÉDÉRIC.

Au rendez-vous aussi j'ai consenti soudain,
Mais à condition qu'il aura lieu.... demain.

MERVILLE.

Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC.

Ce soir, cela n'est pas possible.

MERVILLE.

Mais par quelle raison ?

FRÉDÉRIC.

La raison est sensible.
Monsieur n'aime pas trop, et je le sais fort bien,
Qu'on parle de son âge ; aussi je n'en dis rien.
Mais jeune ou vieux, n'importe, enfin, tel que vous êtes,
Vous n'irez pas veiller pour ouïr des sornettes,
Vous échauffer le sang ? Cela vous ferait mal.
Conserver sa santé, c'est un point capital.

MERVILLE.

Le résultat enfin de ceci, le saurai-je ?
Constance viendra-t-elle ? Hein... Réponds... La verrai-je ?

FRÉDÉRIC.

Vous la verrez demain ; pourquoi tant se presser ?
Mais pour ce soir j'ai su vous en débarrasser.

MERVILLE.

Tu m'as fait ce beau coup ?

FRÉDÉRIC.

Sûrement.

MERVILLE.

Je te chasse.

FRÉDÉRIC.

Vous me chassez ?... Pourquoi ?...

MERVILLE.

Cette fois, point de grâce.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, la raison ?...

MERVILLE.

Je veux te faire voir,
Moi, qu'il n'est pas trop tard pour te chasser ce soir.

FRÉDÉRIC.

Voyez ! moi qui vous veux ménager un bon somme !
Qui vous aime et vous sers de cœur, en honnête homme !

MERVILLE.

Va-t'en.

LABROSSE.

Pauvre garçon !

FRÉDÉRIC, *en sortant.*

Je le vois bien, enfin,
Qui ne sait pas flatter ne fait pas son chemin.

SCÈNE VI.

MERVILLE, LABROSSE.

MERVILLE.

Labrosse, hâte-toi... cherche, trouve Constance ;

Signale ton esprit en cette circonstance;
Mais j'aperçois Rollin... Il vient mal à propos
Pour notre rendez-vous...

LABROSSE.

Demeurez en repos.
Je vais trouver Sophie, et renouer l'affaire.

MERVILLE.

Songe bien que l'adresse est ici nécessaire.

LABROSSE.

Nous saisirons l'instant propice à l'entretien,
Sans que monsieur Rollin puisse en soupçonner rien.

MERVILLE.

Va donc.

LABROSSE.

On trompe ainsi les maris et les pères.

MERVILLE.

Les amans ont toujours quelques petits mystères.

SCÈNE VII.

MERVILLE, ROLLIN.

ROLLIN.

Tantôt, quand tu partais, je t'annonçai, je crois,
Qu'à ton retour j'aurais à causer avec toi.
Je te veux maintenant faire part de mes vues.

MERVILLE.

Mon cher, déjà, je pense, elles me sont connues:

N'est-ce pas qu'il s'agit de Charle mon neveu ?....
Tu parais lui vouloir du bien ?

ROLLIN.

J'en fais l'aveu.
Je l'estime, je l'aime, et je vais te surprendre
Peut-être; mais je songe à le choisir pour gendre.
Qu'en dis-tu ?

MERVILLE.

Mon avis n'est pas du tout le tien :
Qui te fait préférer Charle ? Quant à son bien,
Tu sais qu'il n'en a point; son esprit est solide,
Mais il n'est pas brillant.

ROLLIN.

C'est ce qui me décide.
Charle a des qualités dont je fais très-grand cas.
Moi, je prise fort peu l'éclat et le fracas :
Le réel, le solide est ce que j'apprécie,
Et je regarde au drap plus qu'à la broderie.

MERVILLE.

Mais, vraiment, c'est ainsi que j'ai toujours pensé.

ROLLIN.

Il n'y paraît pas trop.

MERVILLE.

Je suis sage et sensé.
Je veux te le prouver; il faut t'ouvrir mon ame;
Et c'est notre amitié, mon cher, que je réclame.

ROLLIN.

Parle.

MERVILLE.

Le célibat commence à m'ennuyer.

ROLLIN.

Il commence ?... déjà ?...

MERVILLE.

Je veux me marier.

ROLLIN.

Te marier ? Toi ?...

MERVILLE.

Moi.

ROLLIN.

C'est un peu tard t'y prendre.

MERVILLE.

Et j'aspire à l'honneur de devenir ton gendre.

ROLLIN.

Toi ! mon gendre ?

MERVILLE.

Oui, vraiment. C'est Constance, en un mot...

ROLLIN.

Ecoute, mon ami. Quinze ou vingt ans plus tôt,
Si tu m'étais venu demander mon aînée,
Je ne crois pas qu'alors je te l'eusse donnée.
Non, je n'aurais eu garde ; ainsi, juge à présent
Que je n'en ai plus qu'une, et qu'elle est une enfant...

MERVILLE.

Une enfant !... soit ; elle est d'âge qu'on la marie.

ROLLIN.

Sans doute ; mais toi !...

MERVILLE.

Moi !

ROLLIN.

Comment ! je t'en supplie,
Pour Constance peux-tu venir te proposer,
Et que t'a-t-elle fait, pour vouloir l'épouser ?...

MERVILLE.

Eh bien !... encore !... Allons ; trève de raillerie.
Ce qu'elle m'a fait ?

ROLLIN.

Oui ; dis-le-moi, je te prie.

MERVILLE.

Elle m'aime, Monsieur ; nous nous aimons tous deux.

ROLLIN.

C'est différent. Tu peux, toi, te croire amoureux ;
Avec ou sans raison souvent cela t'arrive ;
Mais Constance !... crois-tu sa passion bien vive ?...

MERVILLE.

Si je voulais !... mais non, vous ne le saurez pas :
Doit-on aux grands parens tout dire en pareil cas ?

ROLLIN.

Oh ! tu me fais trembler.

MERVILLE.

Eh ! pas tant d'ironie.

ROLLIN.

Viens-tu dans le salon joindre la compagnie?
J'ai du monde.

MERVILLE, à part.

J'attends Constance... J'ai promis...

ROLLIN, en s'en allant.

Se parler franchement, c'est le droit des amis;
Je doute qu'on t'adore, et ce doute t'afflige;
Mais je ne peux pas croire aisément un prodige.
Adieu; tu vas venir nous retrouver?

MERVILLE.

J'y vais.
Les petits jeux, sans moi, ne commencent jamais.

(Rollin sort.)

SCÈNE VIII.

MERVILLE seul.

Oh! tant qu'il lui plaira, que Rollin me plaisante...
Sa fille va venir... Il faudra qu'il consente...
Nous nous cachons de lui; mais il a mérité
Que je punisse ainsi son incrédulité.

SCÈNE IX.

SOPHIE, CONSTANCE, MERVILLE.

MERVILLE, allant au-devant de Constance.

Ah! c'est vous?... Je craignais!... Quel bonheur vous amène?

SOPHIE.

Pour arriver à vous on a bien de la peine.

MERVILLE.

Je ne souffrais pas moins.

SOPHIE.

Nous n'avons qu'un instant:
Constance doit rentrer au salon; on l'attend.

MERVILLE, à Constance.

Vous voulez me parler? Vous me cherchez vous-même?...

CONSTANCE.

Il est vrai.

MERVILLE.

Je ressens cette faveur extrême...

SOPHIE.

C'est votre appui qu'ici nous venons implorer.

CONSTANCE.

Et j'en ai grand besoin.

MERVILLE.

Parlez sans différer;
Je vous suis dévoué; soyez-en assurée:
Déjà d'un importun je vous ai délivrée;
Le petit architecte ici vous déplaisait;
Vous ne le verrez plus.

SOPHIE.

Comment?... qu'avez-vous fait?

MERVILLE.

Je l'ai congédié.

CONSTANCE.

Vous?

MERVILLE.

Moi. Daignez m'en croire;
Je ne remporte pas une grande victoire.
Entre nous, le jeune homme est tant soit peu poltron;
Il m'a cédé la place.

SOPHIE, à part.

Ah! le vieux fanfaron!
Comme il ment!

(Haut.)

Cet exploit était peu nécessaire.

MERVILLE.

Et je sais maintenant ce qui me reste à faire.
Avec mon neveu Charle on songe à vous unir...

CONSTANCE.

Hélas! oui.

MERVILLE.

Mon neveu ne peut vous convenir:
Moi, j'en ai déjà dit deux mots à votre père.
Si vous refusez Charle, avouez-le, ma chère,
Vous avez un motif qu'aisément j'entrevoi.

CONSTANCE.

Mon motif, c'est que Charle est trop âgé pour moi.

MERVILLE.

Sans doute. Le travail l'a vieilli de bonne heure;
Lui qui sur un bureau toujours courbé demeure,
Il ne peut plus avoir cette légèreté
Que donne la jeunesse, et sur-tout la gaîté.

SOPHIE.

C'est cela justement. Vous avez l'avantage

De joindre un ton léger aux grâces du bel âge ;
Jamais aucun travail n'a consumé vos jours ;
Aussi vous êtes jeune, et le serez toujours.

MERVILLE.

Eh ! mais !... elle est aimable au moins, votre Sophie.
Oh ! çà... je suis à vous ; ordonnez, je vous prie.

CONSTANCE.

Vraiment !... puis-je espérer ?

MERVILLE.

Tout ce qu'il vous plaira,
Tout.

CONSTANCE.

Que vous êtes bon !

MERVILLE.

Je lis dans ces yeux-là
La douce émotion....

CONSTANCE.

Et la reconnaissance.

MERVILLE, en lui prenant la main.

Ah ! nous nous entendons !

CONSTANCE.

Je l'espère.

MERVILLE.

Constance !

CONSTANCE.

Je vous devrai....

MERVILLE.

Charmante !... Il faut, à vos genoux,
Que je jure...

(Il se met à genoux.)

CONSTANCE.

Monsieur! Qu'est-ce donc ?... Levez-vous ;
Mais levez-vous donc.

MERVILLE.

Non. J'attends une réponse.
J'attends que sur mon sort votre bouche prononce,
Dites que votre amour sera le prix du mien.

CONSTANCE.

Tant que vous serez-là, je ne vous dirai rien.
Levez-vous... A mes pieds s'il faut que l'on vous trouve...

MERVILLE.

Puisque vous l'exigez... Mais qu'est-ce que j'éprouve?...
(A part.)
Aïe! aïe!... Quelle douleur tout d'un coup m'a saisi ?
Ma sciatique!... Ah! Dieu!... Je ne puis...

SCÈNE X.

SOPHIE, CONSTANCE, ROLLIN, MERVILLE.

ROLLIN, une lettre à la main, et surprenant Merville aux pieds de Constance.

Mon ami,
Que diantre fais-tu là ?

MERVILLE, à part.

Sciatique maudite!

ROLLIN.

Cette attitude-là te dut être interdite...

En ma présence, encor!...

(A Constance, qui sourit.)

Constance, vous riez!

Comment! quand je surprends un amant à vos pieds!

(A Merville.)

Mais relève-toi donc...

MERVILLE, faisant un effort.

Eh! oui, s'il m'est possible.

ROLLIN.

Je vois ce qui te tient... Mon cher, je suis sensible
Au petit accident qui t'arrive... Entre nous,
De quoi t'avises-tu de te mettre à genoux?
Allons... je vais t'aider...

(Il lui donne le bras, et le relève.)

Tu t'y prends bien pour plaire!

MERVILLE.

Parlons vrai. Quel reproche ici peux-tu me faire?
Par où je le devais n'ai-je pas commencé?
C'est à toi que d'abord je me suis adressé;
J'ai formé ma demande en règle... De Constance
Tu peux toi-même ici savoir ce qu'elle pense.

CONSTANCE, vivement.

Ah! mon père le sait.

ROLLIN, à Merville.

Allons, je vois fort bien
Qu'à te parler raison on ne gagnera rien.

MERVILLE.

J'ai la raison pour moi. Bon père de famille,

Tu ne peux pas vouloir sacrifier ta fille;
Elle n'aime point Charle... Elle l'eût refusé...

ROLLIN.

Et Charle à mes projets n'est pas moins opposé...

MERVILLE.

Se peut-il?...

ROLLIN.

Oui, vraiment; ton neveu me chagrine;
Je le voulais pour gendre... Il aime la cousine,
Madame de Sergi.

CONSTANCE, à Rollin.

Je te l'avais bien dit.

ROLLIN.

C'est là ce que ta mère en ce moment m'écrit.
Elle a de leurs amours reçu la confidence.

MERVILLE.

Cet obstacle détruit accroît mon espérance.

ROLLIN, à Constance.

Cette lettre, sais-tu qui vient de l'apporter?
Le courrier devant moi n'osait se présenter;
Il me l'a fait donner... Ta mère le protége.
Qu'en penses-tu, dis-moi? Comment le recevrai-je?...
(Il lui donne la lettre.)
Tu peux lire.

CONSTANCE, après avoir lu.

Ma mère a daigné l'accueillir...

ROLLIN.

De venir me trouver je l'ai fait avertir.

MERVILLE.

De qui donc parlez-vous ?

ROLLIN.

Tu vas le voir paraître :
C'est l'architecte. Il faut te le faire connaître ;
Nous n'avons plus sujet de feindre maintenant;
Il n'est point architecte : il s'appelle Linant,
Officier estimé dans le corps du génie ;
Une affaire fâcheuse, heureusement finie,
L'avait contraint d'user de ce déguisement ;
J'étais dans le secret... Le voici justement.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LINANT.

LINANT, s'avançant timidement.

Monsieur !...

ROLLIN.

Approchez-vous, monsieur le capitaine.

LINANT.

Vous me voyez tremblant, Monsieur... et j'ose à peine...
Je sais que j'eus des torts...

ROLLIN.

Paix. Brisons là-dessus,
C'est fait.

LINANT.

Monsieur Merville aussi ne m'en veut plus?

MERVILLE.

Moi? point du tout, mon cher. Bannissons tout nuage.
Vous venez à propos pour voir mon mariage...
J'obtiens Mademoiselle...

CONSTANCE, à Linant.

Ah! ne le croyez point.

ROLLIN, à Mervillle.

Désabuse-toi donc une fois sur ce point.

MERVILLE.

Tu m'étonnes... Comment?... Quelle serait la cause?...

ROLLIN.

Mon cher, un grand obstacle à tes désirs s'oppose.
Tu pourrais aisément, je crois, le deviner.

MERVILLE.

Serait-ce?... J'avais su déjà le soupçonner!...
Allons!... c'est un rival...

ROLLIN.

Eh! oui, qu'on te préfère.
On a tort, j'en conviens. Mais, quoi? Je suis bon père.

MERVILLE.

Moi, je n'en reviens pas... C'est vraiment singulier!..
Je le vois... c'est à moi de me sacrifier...

ROLLIN, à Linant.

Monsieur Linant, il faut d'abord se bien connaître;
Demeurez avec nous; dans quelque tems peut-être
Nous serons... bons amis.

(Il lui tend la main.)

CONSTANCE.

Ah, mon père!

LINANT, serrant la main de Rollin.

Ah! Monsieur!
Comment vous exprimer mon respect, mon bonheur?

ROLLIN.

Ah! je n'en doute pas.

SOPHIE, accourant du fond du théâtre.

Messieurs, Mademoiselle,
Venez; Madame arrive.

ROLLIN.

Ah! la bonne nouvelle!

SOPHIE.

Et toute la famille aussi qui vient vous voir.

ROLLIN.

Courons les embrasser; courons les recevoir.
Quel plaisir! J'étais loin, ce soir de les attendre!
Ils me font le bon tour de venir me surprendre!
Linant, vous le saviez? vous ne le disiez pas.

LINANT.

Il est vrai; de bien peu j'ai devancé leurs pas.
Mais on m'avait prescrit de garder le silence.

ROLLIN, à Merville.

Voilà ce qui me plaît; voilà ma récompense.
Viens me voir dans leurs bras, Merville, et de nous deux
Tu me diras alors quel est le plus heureux.

(Tous sortent, excepté Merville.)

SCÈNE XII.

MERVILLE, LABROSSE.

LABROSSE, arrivant avec empressement.

Eh! bien? Monsieur, souffrez que l'on vous félicite.

MERVILLE, avec humeur.

Sur quoi, nigaud?

LABROSSE.

Eh! mais, sur votre réussite.
A quand le mariage?

MERVILLE.

Eh! tais-toi. Le bavard!
Je retourne à Paris, et plus tôt que plus tard.

LABROSSE.

Ah! j'entends; pour l'hymen vous allez faire emplette
Des bijoux?

MERVILLE.

Paix. Le sot!

LABROSSE, à part.

Mon Dieu! comme il me traite
Tout flatteur doit s'attendre à de mauvais momens.
Sans cela le métier aurait trop d'agrémens.

MERVILLE.

Rollin est enchanté de son bonheur vulgaire;
Mais ce bonheur est triste et ne me convient guère.
Je n'épouse plus.

LABROSSE.

Bon!

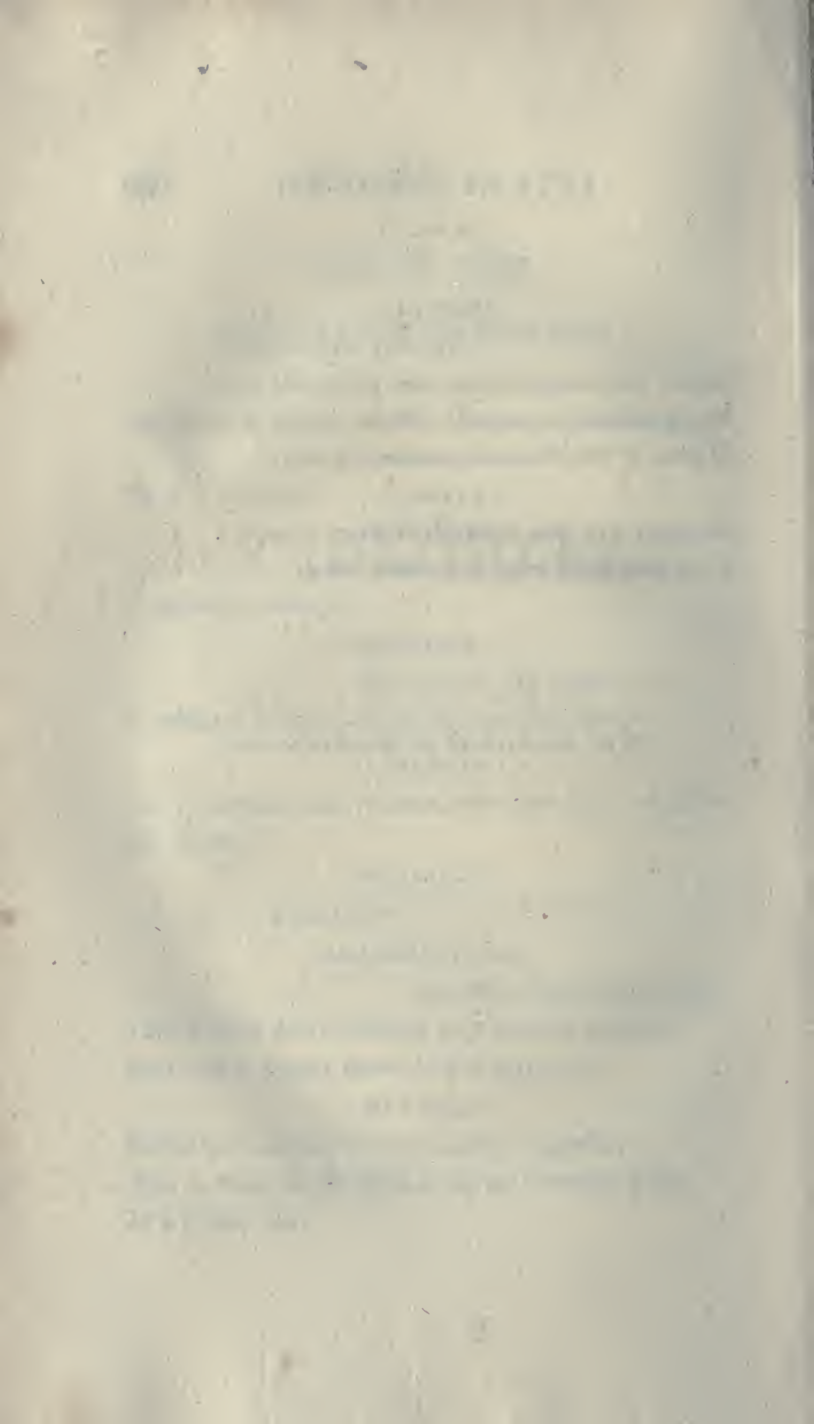
MERVILLE.

Te voilà tout surpris!
Viens, Labrosse, partons; aux plaisirs de Paris
Mon penchant me rappelle; allons, il faut le suivre,
Et dans le tourbillon recommencer à vivre.

LABROSSE.

Monsieur fera bien mieux de demeurer garçon
Et de jouir long-tems de sa belle saison.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.



LA COMÉDIENNE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée pour la première fois, par les comédiens français ordinaires du Roi, le 6 mars 1816.

PRÉFACE.

CETTE comédie, qui a été représentée au théâtre français en mars 1816, avait été composée en 1811, et jouée à la campagne sur un théâtre de société, au mois de juillet 1812. Une très-aimable actrice du théâtre Feydeau, madame Belmont, avait eu la complaisance de se charger du rôle principal; les trois rôles d'hommes étaient remplis par trois hommes de lettres, mes amis, et aujourd'hui mes confrères à l'Académie : M. Picard était l'un des trois; il jouait Gouvignac. Cette représentation pouvait piquer la curiosité ; cependant les choses avaient été arrangées de manière que parmi les quatre à cinq cents spectateurs qui y assistèrent, il n'y en avait qu'un très-petit nombre qui fussent dans le secret; la plupart, inconnus à l'auteur, ne le connaissaient point, et ne savaient pas même, quand on leva la toile, quelle pièce on allait leur donner : on

s'était prêté en cela à mon désir d'essayer l'ouvrage sur un auditoire dont aucune prévention n'altérât l'impartialité : cet essai fut avantageux à ma comédie, et l'on ne manqua pas de terminer les complimens que l'on voulut bien m'adresser par me dire qu'elle réussirait sûrement au théâtre Français.

Les journaux du tems parlèrent de cette représentation, et invitèrent aussi l'auteur à donner sa pièce au public.

Toutefois, je ne me pressai point, et ce ne fut qu'à la fin de 1814 que je lus ma pièce aux comédiens français. Cet ouvrage, qu'on a depuis accusé d'être une apologie beaucoup trop flatteuse de leur profession, leur en parut, à la première lecture, une sanglante satire, tellement que, par ce seul motif, j'éprouvai quelques difficultés pour sa réception, et qu'il s'en fallut de peu que ma pièce et moi ne fussions très-poliment éconduits.

J'avais eu tout simplement l'intention de m'amuser et de faire une comédie dont le sujet et les détails pourraient piquer par leur nouveauté; et il est si rare et si difficile de trouver du nouveau!

On a essayé quelquefois de mettre sur la

scène la manière de vivre des comédiens chez eux et entre eux, les prétentions, les rivalités, etc...... on y a rarement réussi; j'espérais en sortir à mon honneur, et il me paraissait gai de composer une pièce dans laquelle les comédiens, qui divertissent tous les jours le public aux dépens de toutes les classes de la société, le feraient enfin rire une fois à leurs propres dépens.

La situation de mon major, sévère pour autrui, mais indulgent pour soi; condamnant le projet de mariage de son neveu avec la fille d'un comédien, et se décidant lui-même à épouser une comédienne, me semblait offrir un contraste qui ne pouvait manquer d'amener quelques scènes comiques.

La morale de la pièce, si morale y avait, devait être celle de la fable de *l'Écrevisse et sa Fille :*

> Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
> Comme tu vas, bon Dieu! Ne peux-tu marcher droit?
> Eh! comme vous allez vous-même! dit la fille.

C'était encore, si l'on veut, la fable de la *Besace :*

> Tous tant que nous sommes,
> Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

> Le fabricateur souverain
> Nous créa besaciers tous de même manière,
> Tant ceux du tems passé que du tems d'aujourd'hui;
> Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
> Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Ma comédie ayant eu du succès, il a bien fallu fouiller dans la poche de devant pour lui trouver des défauts. Encore, si l'on se fût borné à des critiques littéraires!

Mais on a prêté à l'auteur des intentions qu'il n'avait point eues, et qu'on a pris soin d'envenimer et de noircir ; on a traité la chose avec une gravité bouffonne; on a voulu faire du succès un scandale, et de la pièce un délit.

D'abord elle avait été composée exprès pour les circonstances de 1816 ; cela était évident.

L'auteur avait ridiculisé, avili M. de Gouvignac, un gentilhomme périgourdin, et par conséquent, il avait voulu jeter du ridicule et de l'odieux sur tous les gentilshommes et sur l'institution de la noblesse.

J'ai heureusement, pour détruire la première inculpation, le fait connu et public que ma pièce était composée en 1811 ; qu'elle a été jouée devant cinq cents personnes en 1812 ;

donc elle n'a pas été faite exprès pour les circonstances de 1816.

M. de Gouvignac, dans ma comédie, est bien un peu ridicule, sans doute; et pourquoi ne le serait-il pas? Le *Misanthrope* l'est bien! Quel est le but de la comédie, sinon de faire rire? Pour avili, il ne l'est point assurément, à moins qu'on ne soit vil pour aimer une femme aimable jusqu'à en avoir la tête tournée.

On n'avait pas cru, jusqu'à présent, que cela rendît un homme méprisable; et beaucoup d'honnêtes gens, beaucoup de gens d'esprit savent, par expérience, qu'on peut même, en pareil cas, être une dupe, sans être un sot.

Que serait-ce donc, si j'avais fait *Pourceaugnac?* Si j'avais mis sur la scène *le baron de Sotenville*, et cet homme de qualité, *Dorante*, qui parle dans la chambre du Roi, et qui vient jouer chez M. Jourdain le rôle d'un vil escroc? Et tous les marquis de Molière ne sont-ils pas très-ridicules et très-impertinens? Et ne rit-on pas tous les jours du gentilhomme *Ménechme*, qui se vante si grossièrement et si plaisamment de son ignorance?

Je n'ai jamais mis le nez dans un livre;
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,

Sait tirer en volant, boire et signer son nom ;
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

Il serait aisé de trouver cent autres exemples.

Si donc j'avais mis sur la scène un gentilhomme excessivement ridicule et sot, si je l'avais même avili, je n'aurais fait que suivre l'exemple donné par nos prédécesseurs et nos maîtres ; je n'aurais fait qu'user du droit acquis à tout auteur comique. Si chaque classe de la société, si chaque profession avait le privilége de ne jamais fournir à la comédie un personnage ridicule, où la comédie irait-elle chercher ses modèles ? Qui que ce soit ne peut raisonnablement se fâcher de peintures générales, qui ne sont le portrait de personne en particulier.

Que fait à l'institution de la noblesse qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas, dans une comédie en trois actes, un gentilhomme qui veut empêcher son neveu de faire ce qu'il appelle une sottise, et qui en même tems se dispose à en faire une plus grande ? Quand cette comédie aura été applaudie, la science du blason sera-t-elle en péril ? et les nobles qui se conduiront noblement seront-ils moins respectables et moins respectés ?

On a accusé ma *Comédienne* d'être une pièce de circonstance ; franchement, ce sont la plupart des critiques qu'on en a faites qui ont été de circonstance ; dans un autre tems, on ne s'en fût pas avisé.

Je citais tout à l'heure des vers des *Ménechmes ;* ils me font souvenir de la pédantesque importance qu'un journaliste a voulu mettre à un vers assez comique de ma pièce :

Cicéron !.... Cicéron n'était pas gentilhomme.

Il a pris des airs d'érudit, et il a essayé de prouver gravement que Cicéron était d'une famille noble, ancienne ; qu'il était patricien, et que par conséquent il ne fallait pas rire de ce que dit M. de Gouvignac.

Je soupçonne mon docte critique d'avoir oublié ce qu'il a dû apprendre au collége ; pour le remettre sur la voie, je lui citerai le fameux et admirable passage de Juvénal :

Hic novus Arpinas, ignobilis et modò Romæ
Municipalis eques *. . . . .

(Sat. VIII, v. 237.)

« Cet homme nouveau d'Arpinum, cet hom-

* Il ne faut pas que le mot *eques* (*chevalier*) induise en er-

» me d'une basse origine, ce chevalier d'une » petite ville municipale, établi nouvellement » à Rome, » fut celui qui sauva la patrie de la fureur des Catilina et des Céthégus, descendus des plus nobles aïeux.

Je ne veux pas faire le savant; on n'a pas besoin de l'être pour avoir au moins entendu dire qu'à la vérité quelques écrivains ont donné à Cicéron une origine illustre et même royale; mais que, d'après l'autorité des meilleurs historiens, * d'après Cicéron lui-même, il était *homo novus*, un *homme nouveau :* on appelait ainsi celui dont aucun ascendant n'avait rempli une des premières magistratures qui donnaient droit à la chaire

reur. Ce nom, qui était autrefois parmi nous réservé aux nobles, désignait chez les Romains des citoyens qui n'étaient ni sénateurs, ni patriciens. Leur fonction principale était de faire rentrer les deniers publics. On pouvait être placé dans l'ordre des chevaliers, à Rome, quand on possédait une fortune de 400 mille sesterces, un peu plus de 40 mille francs de notre monnaie. Il en fallait moins pour être chevalier dans une ville municipale, comme Arpinum, lieu natal de Cicéron.

* Plutarque. *Vie de Démosthène* (au commencement). Sallust. *De Bello Catil.* Patercul. *Lib. II, cap.* 34. Cicero. *De Lege agrariâ contrà Rullum, II* (*in exord.*). *Brut. seu de Clar. orator., cap.* 16, etc. etc.

curule ; Cicéron était dans ce cas ; sa famille était seulement assez ancienne dans l'ordre des chevaliers.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire de la bévue de mon aristarque, qui paraît n'avoir pas soupçonné qu'entre un patricien romain, un sénateur, un consul de Rome et un gentilhomme des tems modernes et de féodale origine, il y a beaucoup et de très-grandes différences. Cela pourrait faire croire qu'il a oublié l'histoire romaine et la nôtre, comme il a oublié ses auteurs latins.

Lorsqu'il s'agit de Cicéron, c'est-à-dire d'un des plus grands hommes qui aient existé, il y a une sorte de ridicule à s'occuper de savoir s'il était noble de naissance. C'est cela même qui rend plaisant le vers sur lequel on m'a fait une si mauvaise querelle. Homère, Pythagore, Platon étaient-ils ce qu'on appelle des hommes comme il faut, des hommes de bonne maison ? Voilà de belles questions, et que je recommande aux savans. Voudra-t-on savoir quelque jour si Corneille et Voltaire ont été gentilshommes ? Et si l'on vient à prouver qu'ils l'étaient, leur tiendra-t-on grand compte de cette qualité? Qu'est-ce qu'elle

ajoutera à leur gloire? Pourrait-on me le dire?

Mais laissons cette digression, et revenons.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on tourmente ainsi les auteurs comiques, et que, pour les punir d'avoir amusé par leurs ouvrages, on calomnie leurs intentions. Boileau nous a conservé, dans son *Epître à Racine*, le souvenir de ce qui se passait du tems de Molière aux représentations de ses chefs-d'œuvre :

Le commandeur voulait la scène plus exacte;
Le vicomte indigné sortait au second acte;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.

On m'a intenté une autre accusation presque aussi grave et tout aussi bien fondée que la première.

J'ai trop relevé, a-t-on dit, la profession de comédien ; j'en ai trop fait l'éloge ; j'ai paru désapprouver et combattre le préjugé qui, parmi nous, était contraire à cette profession.

Il me semble que je puis répondre aux censeurs : Vous blâmez précisément ce que vous

devriez approuver; n'avez-vous jamais appris dans Horace, dans Boileau, que l'auteur comique doit faire parler ses personnages d'après leur âge, leurs mœurs, leur situation, leurs passions? Examinez un peu quels sont les acteurs de ma pièce qui donnent des éloges à l'art du comédien, dans quelle situation ils se trouvent au moment où ils les donnent, et vous conviendrez que j'ai suivi le précepte: *Notandi sunt tibi mores.*

Ne connaîtriez-vous point, par hasard, la tragédie de *Saint-Genest,* comédien et martyr, par Rotrou; *l'Illusion comique*, de P. Corneille; *l'Impromptu de Campagne,* de Poisson; *Esope à la ville*, de Boursault, etc.

Dans toutes ces pièces, et probablement dans d'autres encore que je ne me rappelle pas pour l'instant, l'art du comédien est élevé fort haut dans de belles tirades, qui sûrement étaient très-applaudies par les spectateurs, quoique le préjugé eût alors plus d'empire qu'il n'en conserve de nos jours, où il faut convenir qu'il est fort affaibli, sinon détruit entièrement.

Molière, avec tout son génie et tout son talent, ne fut point de l'Académie française; et

il paraît que s'il n'y fut pas reçu, ce fut seulement parce qu'il était comédien.

Mais dans le dix-huitième siècle, l'Académie fit en quelque sorte réparation à sa mémoire; et elle s'honora elle-même en plaçant le buste de ce grand homme dans le lieu de ses séances, avec cette inscription : *Molière, académicien après sa mort.* *

L'Académie se mit, en cela, au-dessus du préjugé, ou, pour mieux dire, elle ne fit que suivre les progrès de l'opinion.

On ne sera pas obligé de faire cette réparation tardive à la mémoire de ceux de nos académiciens vivans qui ont été de la profession de Molière, et qui, ayant aussi composé des comédies, ont marché sur ses traces avec succès.

Il ne faut que jeter les yeux autour de nous, pour juger par mille autres circonstances qu'on ne pense plus qu'il y ait de la honte à exécuter en public, à embellir par le jeu et par la diction des ouvrages qu'il y a de la gloire à composer.

Je n'ai pas eu certainement l'intention de

* On y ajouta ce vers :

Rien ne manque à sa gloire ; il manquait à la nôtre.

dénigrer une profession qui exige des talens rares et fort dignes de louange et d'estime; ce dénigrement, de la part d'un auteur dramatique, serait une absurde ingratitude.

Je ne m'en suis pas rendu coupable ; mais j'ai composé ma fable de manière à n'avoir pas besoin de discuter le préjugé en lui-même : mon dénouement laisse la question indécise. Remarquez donc, s'il vous plaît, mes chers censeurs, que la jeune personne recherchée par Sainville n'est point comédienne et ne l'a jamais été ; remarquez qu'elle est seulement la fille d'un comédien, mort depuis plusieurs années, laissant la double réputation d'un grand talent et d'une honnêteté parfaite ; remarquez que M. de Gouvignac n'épouse point madame Belval ; remarquez que dans le petit rôle de Cléofile, dans celui de la femme de chambre, il y a quelques traits..... ; mais vous avez assez d'esprit pour qu'il ne faille pas tout vous dire.

Malgré les contrariétés par lesquelles on a voulu me faire expier la réussite de ma comédie, je ne suis point fâché de l'avoir composée; son succès a surpassé mon attente modeste; il est vrai que j'en dois restituer une

grande partie aux acteurs, et je fais cette restitution avec plaisir ; il est impossible de porter plus loin la perfection de l'art et le charme de l'illusion que ne l'a fait Mlle Mars dans le rôle de madame Belval ; tout ce qu'on dit d'agréable à celle-ci dans la pièce a paru convenir si bien à l'actrice, qu'on n'a pas douté un instant que je n'eusse fait ce rôle exprès pour elle, et qu'on ne manque jamais de lui appliquer, par des applaudissemens unanimes, des vers et des mots qui pour une autre ressembleraient à des flatteries, et qui pour elle ne sont que des vérités. J'avoue hautement toutes les obligations que j'ai à cette inimitable actrice ; je pourrai chercher à en contracter de nouvelles, en lui offrant d'autres rôles à embellir, à moins que le bon sens ne me revienne tout-à-fait, et ne me guérisse de la maladie de travailler pour le théâtre.

Il est un peu dur, en effet, de se voir attaqué, harcelé, signalé comme un ennemi de l'ordre public et de la morale, et cela pour une malheureuse comédie qui a eu le bonheur de réussir!... En vérité, quand j'y songe, il me semble que pour s'obstiner à suivre une carrière dans laquelle on est condamné à marcher sur des épines, il faut être atteint soi-même

d'une manie assez ridicule, et que l'auteur devrait commencer par se mettre en comédie. Après tout, il y a beaucoup d'autres folies moins gaies et plus malfaisantes que celle-là.

P. S. Sainville n'a pas toujours été un militaire ; j'en avais fait d'abord un avocat. J'ai craint ensuite que l'habit de cette profession ne parût trop grave chez madame Belval ; et il m'a semblé plus naturel que le neveu de M. de Gouvignac fût militaire comme lui. Toutefois il faut convenir que l'espèce de plaidoyer que fait le jeune homme en faveur de l'art de la déclamation, que son enthousiasme pour Cicéron et les éloges qu'il prodigue à ce grand orateur étaient mieux placés dans la bouche d'un avocat. Plusieurs de mes amis sont fâchés que j'aie fait quitter à Sainville la robe pour l'épée, et prétendent que la contexture même de ma pièce y a perdu quelque chose. Pour les satisfaire, et peut-être aussi pour conserver quelques détails que j'avais été obligé de sacrifier, je rétablis, dans des variantes, le rôle de Sainville, *avocat ;* si jamais on s'amuse à jouer la pièce en société, l'acteur qui se chargera de ce rôle pourra choisir entre les deux costumes.

PERSONNAGES.

MADAME BELVAL, première actrice du théâtre de Bordeaux.

M. DE GOUVIGNAC, ancien major d'infanterie.

SAINVILLE, son neveu, jeune officier.

DARICOUR, directeur du théâtre de Bordeaux, et jouant les financiers.

HENRIETTE, pupille de Daricour, aimée de Sainville.

CLÉOFILE, jeune actrice du théâtre de Bordeaux.

AGATHE, femme de chambre de madame Belval.

La scène est à Bordeaux, chez madame Belval.



Desenne del. *Leroux S.t*

Je vous estime assez pour ne vous pas comprendre.

La Comédienne. *T.e 2. P.e 337*

LA COMÉDIENNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, AGATHE.

HENRIETTE.

Elle m'a fait prier de venir ce matin.

AGATHE, avec l'accent gascon.

Jé lé sais. Sûrément c'est dans un bon dessein.
Car madamé vous aime on né peut davantage.
Hé donc, madémoiselle, à quand lé mariage?

HENRIETTE.

Lequel?

AGATHE.

Lé vôtre. On peut à moi sé confier.
Jé suis dans la maison dépuis un mois entier;
Madame, en voyageant, mé prit à Carcassonne;
Jé m'intéresse à vous.

HENRIETTE.

Ah! vous êtes trop bonne.

AGATHE.

Et curieuse un peu; c'est un bonheur pour moi
Dé savoir cé qué fait lé mondé qué jé voi!
Dé Bordeaux ma maîtresse est la première actrice,
Et pour mé contenter ma placé m'est propice!
Au théâtre, au logis, j'écouté les discours,
Et j'entends raconter cent choses tous les jours,
Amours, rivalités, inconstances, ruptures;
Céla fait bien souvent dé drôles d'aventures!
Et cé qu'on dit tout haut, et cé qu'on dit tout bas!
Jé sais tout, en un mot; jé n'en abusé pas.
Ainsi né craignez rien. Jé connais votre affaire.

HENRIETTE.

Qui vous a dit?...

AGATHE.

Jé sais cé qui vous est contraire. *
Un aimable officier veut être votre époux;
Mais son oncle y répugne, et s'en met en courroux;
Monsur dé Gouvignac (c'est ainsi qu'il sé nomme),
A causé qu'il est riche, et sé croit gentilhomme,
Vous réproché, dit-on, qué vous manquez dé bien,
Et qué feu votré père était comédien.

HENRIETTE.

Mais comment savez-vous tout cela, je vous prie?

* Voyez la variante (*a*) à la fin de la pièce.

AGATHE.

Céla peut s'appéler sécret dé comédie
Qué tout lé mondé sait; mais chacun, Dieu merci,
Sé moqué bien dé l'oncle, et prend votré parti;
On né dit qué du bien dé vous, dé votré mère;
C'était un grand acteur qué défunt votre père!
Et qué lé Gouvignac disé cé qu'il voudra;
D'état, jé n'en vois point plus beau qué célui-là!
Régardez ma maîtresse, et l'éclat qu'ellé jette
Au double emploi dé reine et dé grandé coquette!
On né voit qué son nom remplir tous les journaux;
Fait-on pour elle assez dé vers, dé madrigaux,
Dé couplets? en tous lieux on chanté ses éloges;
Son aspect met en feu lé parterre et les loges;
Bientôt, dé nos talens comme on connaît lé prix,
Nous quitterons Bordeaux pour aller à Paris;
Nous attendons un ordre; il né faut en rien dire.

HENRIETTE.

Oh! non. N'ayez pas peur.

AGATHE.

Tant dé gloiré m'inspire
Un désir dont il faut qué jé vous fasse part.
Vous pouvez m'y servir.

HENRIETTE.

Qui? moi! par quel hasard?

AGATHE.

Monsur votré tuteur...

HENRIETTE.

Daricour ?

AGATHE.

Oui ; lui-même
Est ici directeur du théâtre ; il vous aime...

HENRIETTE.

Eh bien ?

AGATHE.

Sans voir Madame, il vient dé s'en aller,
Et moi, jé n'ai pas eu lé tems dé lui parler ;
Il vénait nous presser ; mais il perdait sa peine :
Car nous né jouerons pas cé soir, j'en suis certaine.

HENRIETTE.

J'aurais voulu le voir.

AGATHE.

Il réviendra bientôt.
Vous lui dévriez bien glisser un pétit mot
En ma faveur...

HENRIETTE.

Pourquoi ?

AGATHE.

J'ai bésoin qu'on m'appuie.

HENRIETTE.

Que voulez-vous ?

AGATHE.

Jé veux jouer la comédie.

HENRIETTE, souriant.

Ah ! ah ! jouer !...

AGATHE.

J'aurais dessein dé débuter.
Quand ma maîtresse apprend, jé la fais répéter;
Et jé jouerais fort bien, sur-tout dans lé tragique.

HENRIETTE.

Oh! oui.

AGATHE.

J'ai des moyens; d'abord, quant au physique,
Il né déplaira pas, jé crois.

HENRIETTE.

Non; mais l'accent?
Hein?

AGATHE.

L'açent?... j'en ai peu; quelqués mots, en passant,
Croyez-vous?... Cé n'est rien; et quand on a dé l'ame,
C'est là l'essentiel, à cé qué dit Madame;
Et dé l'amé! j'en ai! Jé mé sens enflammer,
Quand j'écoute au logis Madame déclamer.
Tous les soirs, sans manquer, jé vais dans les coulisses.
Jé l'entends applaudir. Cé sont là mes délices.
Jugez commé mon cœur dé plaisir bondira,
Lorsqué cé séra moi qué l'on applaudira.

(On entend sonner.)

HENRIETTE.

Oui; mais, en attendant, on vous sonne, ma chère.

AGATHE.

J'y vais. Jé récommande à vos soins mon affaire.
Faites-moi jouer Phèdre, Hermione; et comptez
Qué ces rôlés pour vous séront des nouveautés.

SCÈNE II.

HENRIETTE, seule.

Elle est folle, je pense! Où va-t-elle prétendre?
Il faut que j'aie, un jour, le plaisir de l'entendre!
Ce serait une scène amusante, je croi!
Mais madame Belval, que veut-elle de moi?
Elle va me parler peut-être de Sainville,
Et me causer encore un chagrin inutile!
Je ne dois plus le voir... Ah! grand Dieu! le voici.

SCÈNE III.

HENRIETTE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Henriette!

HENRIETTE.

C'est vous? Vous me saviez ici?
Vous m'y cherchiez?

SAINVILLE.

Moi? non. Soyez-en bien certaine.
Je sais que ce serait vous causer trop de peine.

HENRIETTE.

A moi, Monsieur?

SAINVILLE.

Chez vous, du moins, je n'irai plus;
Depuis dix jours entiers n'en suis-je pas exclus?

HENRIETTE.

J'ai suivi les conseils et l'ordre de ma mère.

SAINVILLE.

Vous souscrivez sans peine à cet ordre sévère.

HENRIETTE.

Ne pouvant être à vous, j'ai fait ce que j'ai dû.

SAINVILLE.

Ah! vous seriez à moi, si vous l'aviez voulu.
Afin de m'engager d'une manière expresse,
Ne vous avais-je pas offert une promesse?
Ainsi, par l'honneur même à vos lois enchaîné...

HENRIETTE.

Et votre oncle jamais ne vous l'eût pardonné.
Vous m'avez dit souvent qu'il vous servit de père;
Pouviez-vous avez lui ne pas être sincère?
Non; ma mère eut raison d'exiger franchement
Que vous eussiez d'abord son plein consentement.
Il vous l'a refusé; ce refus nous sépare.

SAINVILLE.

J'ai déjà trop souffert de son refus barbare.*

HENRIETTE.

Votre oncle, riche, et fier d'un nom qu'il croit très-beau,
Ancien militaire, et seigneur de château....

SAINVILLE.

De s'allier à vous qui ne se ferait gloire?

HENRIETTE.

Non, non, je ne sais point ainsi m'en faire accroire.

* Voyez la variante (*b*) à la fin de la pièce.

Soumettons-nous, Sainville, à la nécessité.

SAINVILLE.

Vous tenez ce langage avec tranquillité.
Non, je n'ai jamais eu le bonheur de vous plaire;
Plus que mon oncle encor votre cœur m'est contraire;
Non, vous ne m'aimez point, et votre ame en secret
N'éprouve, en me quittant, ni chagrin ni regret;
Et que sais-je?... Elle en est satisfaite peut-être?...

HENRIETTE.

Croyez-le, j'y consens; c'est fort bien me connaître.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, Mme BELVAL, en déshabillé du matin, très-élégant; AGATHE, SAINVILLE.

Mme BELVAL, parlant à sa femme de chambre.

Mademoiselle Agathe, allez; de point en point
Faites suivre cet ordre; et qu'on n'y manque point.
(Agathe sort.)
Eh bien! je trouve ici fort bonne compagnie;
Où donc est Daricour?
(A Henriette.)
Bonjour, ma chère amie.
Comment va votre mère?... Embrassez-moi, mon cœur.

HENRIETTE.

Ma mère est assez bien; vous lui faites honneur.

Mme BELVAL.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? Je lis sur vos visages

Certain air de chagrin... D'où viennent ces nuages?

HENRIETTE.

Monsieur dans ses discours sait peu me ménager.

SAINVILLE.

Mademoiselle aussi se plaît à m'affliger.

Mme BELVAL.

Ah ! vous êtes brouillés !... La moindre bagatelle
Souvent chez les amans fait naître une querelle ;
Ce n'est pas cet instant que vous deviez choisir ;
Quand l'ennemi s'avance, il faut se réunir.

SAINVILLE.

Quel ennemi ?... Comment ?

Mme BELVAL.

Redoutez sa colère.
C'est votre oncle, en un mot, que vous n'attendiez guère.

HENRIETTE.

Monsieur de Gouvignac ?

SAINVILLE.

Quoi! mon oncle est ici ?

Mme BELVAL.

Depuis hier matin.

SAINVILLE.

Sans m'avoir averti !

Mme BELVAL.

Figurez-vous qu'hier, en traversant la rue,
J'en ai fait tout-à-coup la rencontre imprévue ;
Nous nous sommes tous deux à l'instant reconnus,

Quoique depuis quinze ans nous ne nous fussions vus
Oui, de notre amitié la date est ancienne,
Et me vieillit un peu; mais qu'à cela ne tienne.
Je restai veuve alors; dans mon affliction
Le major entreprit ma consolation ; *
Il y mettait du zèle!...

SAINVILLE.

Il a l'humeur galante!

Mme BELVAL.

Si je l'avais voulu, je serais votre tante.

SAINVILLE.

Oh ! que je le voudrais !

Mme BELVAL.

L'oncle n'est point changé;
Toujours l'air jeune et vif, le maintien dégagé,
Toujours un ton aimable, un obligeant langage...

SAINVILLE.

Qui donc l'a décidé soudain à ce voyage?

Mme BELVAL.

Eh ! manque-t-on de gens empressés, indiscrets,
Recueillant, répandant tous les bruits faux ou vrais?
Il a reçu l'avis que, bravant sa défense,
Vous alliez contracter l'hymen dont il s'offense;
Et d'un si grand malheur voulant vous préserver,
Le cher oncle à Bordeaux s'est hâté d'arriver;
Sans vous en prévenir, et pour mieux vous surprendre,
C'est en hôtel garni qu'il est allé descendre.

* Voyez la variante (*c*) à la fin de la pièce.

SAINVILLE.

Il vous a donc conté ?....

Mme BELVAL.

Ce que je savais bien.
Vous avez fait long-tems les frais de l'entretien.

SAINVILLE.

À ses vieux préjugés vous avez fait la guerre ?

Mme BELVAL.

Non ; j'ai pris le parti d'écouter, de me taire ; *
Il ne se gênait pas ; moi, je trouvais plaisant
Que, ne se doutant pas de mon état présent,
De tant de confiance il me donnât la preuve ;
De son ami Courmon il me croit encor veuve ;
A Grenoble autrefois je le voyais souvent ;
Il s'y trouvait alors avec son régiment....

SAINVILLE.

Et viendra-t-il vous voir ?

Mme BELVAL.

Dès ce matin peut-être.

SAINVILLE.

Mais sa visite ici va lui faire connaître
Ce que vous lui cachez, votre état, votre nom.

Mme BELVAL.

Oh ! j'ai fait à mes gens avec soin leur leçon ;
Ils diront ce qu'il faut.

SAINVILLE.

Ce léger artifice

* Voyez la variante (*d*) à la fin de la pièce.

Pourrait, si vous vouliez, nous devenir propice.

Mme BELVAL.

Oui, j'avais eu dessein d'abord de vous servir;
Aux peines des amans mon cœur doit compatir;
Mais ce soin à présent vous est peu nécessaire.

HENRIETTE.

Et par quelle raison?

Mme BELVAL.

La raison est bien claire.
Je vous affligerais, si j'allais m'en mêler;
Vous étiez tout à l'heure en train de quereller.

SAINVILLE.

J'avais tort; Henriette a sujet de se plaindre.

HENRIETTE.

Non. Je vous ai fâché; j'aurais dû me contraindre.*

Mme BELVAL.

Allons; fort bien. Sur moi vous pouvez donc compter.

SCÈNE V.

LES MÊMES, AGATHE.

AGATHE.

Monsur dé Gouvignac, Madamé, va monter.
Il est là-bas.

Mme BELVAL.

Déjà! tant mieux, vraiment. Qu'il vienne.
Est-ce bien lui?

* Voyez la variante (*e*) à la fin de la pièce.

AGATHE.

Lui-même. On l'a connu sans peine :
Comme il a démandé madamé dé Courmon....

HENRIETTE.

Je vais m'enfuir bien vîte.

Mme BELVAL.

Eh ! non, ma belle, non.
Il ne vous connaît pas ; demeurez, je vous prie.
Je vous ai fait venir tout exprès.

HENRIETTE.

De ma vie
Je n'eus autant de peur.

Mme BELVAL, à Sainville.

Et vous, restez aussi.

SAINVILLE.

Que va dire mon oncle, en me trouvant ici ?
Moi-même que dirai-je ? et s'il veut que j'explique...*

Mme BELVAL.

L'occasion pourra vous fournir la réplique.
Un prétexte suffit. Je vous seconderai.
Du courage.

HENRIETTE.

Ah ! bon Dieu ! Pour moi, je me tairai.

Mme BELVAL.

Faites-le donc venir, Agathe.

AGATHE.

Il vient lui-même.

(Agathe sort.)

* Voyez la variante (*f*) à la fin de la pièce.

SCÈNE VI.

HENRIETTE, Mme BELVAL, M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

M. DE GOUVIGNAC.

Belle dame, pour moi c'est un bonheur extrême!....
J'étais bien empressé de vous faire ma cour;
Vous me l'avez permis, et dès le premier jour,
Dès le matin j'arrive...

Mme BELVAL.

Et je suis enchantée
De vous voir, cher major; je m'étais bien flattée
Que vous n'oublieriez pas....

M. DE GOUVIGNAC, se retournant.

Que vois-je! mon neveu!
Ah! vous voilà, Monsieur!... Je m'attendais si peu!...

SAINVILLE.

Mon oncle, ma surprise est égale à la vôtre.
Nous n'avions pas compté nous voir ici l'un l'autre.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi, je viens de chez vous.

SAINVILLE.

Mon Dieu! si j'avais su
Mon cher oncle à Bordeaux, vers lui j'aurais couru.
Mais pourquoi donc chez moi ne pas venir descendre?
N'y pas loger?

M. DE GOUVIGNAC.

Pourquoi ! Vous devez le comprendre. *

(A madame Belval.)

Mais mon neveu, comment est-il connu de vous ?

Mme BELVAL.

Comment ?... la connaissance est nouvelle entre nous.
J'ai donné cet hiver quelques bals pour ma nièce,
Et j'y réunissais une aimable jeunesse.
Monsieur m'a fait l'honneur d'y venir, et depuis
Je l'ai vu quelquefois.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah ! je m'en réjouis.
Pour lui c'est un bonheur. Ce neveu peu docile
Dont je vous ai parlé, le voilà; c'est Sainville.

Mme BELVAL.

Est-il vrai ?... J'étais loin d'en avoir le soupçon ;
Vous ne m'avez hier pas prononcé son nom.

M. DE GOUVIGNAC.

Cela se peut.

(A Sainville.)

Tu veux faire un beau mariage !...

SAINVILLE.

Mon oncle !....

M. DE GOUVIGNAC.

Me voilà. L'objet de mon voyage
Est de t'en empêcher ; prends-en bien ton parti;
Mon caractère s'est rarement démenti ;
Et quand j'ai dans ma tête arrêté quelque chose,

* Voyez la variante (g) à la fin de la pièce.

Je n'en démords jamais qu'à bonne et juste cause.

Mme BELVAL.

Et vous faites fort bien. *

M. DE GOUVIGNAC.

Pour rompre son dessein,
Je compte de Bordeaux l'emmener dès demain;
Car, si je l'y laissais !... il ferait la folie !
De chimères d'amour sa cervelle est remplie.
Madame, combattez son caprice fatal,
Et des comédiens dites-lui bien du mal.

Mme BELVAL.

Vraiment ! sans chercher loin je saurais bien qu'en dire.
Tenez, tous les états prêtent à la satire; **
Laissons donc ce sujet qui vous met en souci;
Je veux vous présenter ma nièce que voici.
(A Henriette.)
Approchez.

M. DE GOUVIGNAC.

Dans ses traits on voit l'air de famille.

Mme BELVAL.

D'une sœur que j'aimais elle est la seule fille.

M. DE GOUVIGNAC.

On ne peut pas la voir sans y prendre intérêt.

Mme BELVAL.

Répondez, Rosalie.

HENRIETTE, en tremblant.

Ah ! si monsieur promet

* Voyez la variante (*h*) à la fin de la pièce.
** Voyez la variante (*i*) *ibidem*.

De me vouloir du bien, je serai satisfaite.

M. DE GOUVIGNAC.

Un air plein de décence ! une grâce parfaite !

HENRIETTE.

Vous me flattez, Monsieur, et vous êtes trop bon.

M. DE GOUVIGNAC.

Elle est charmante ! Oh ! çà, madame de Courmon,
Vous pouvez bien penser si mon ame est ravie,
Si je suis satisfait !... Retrouver une amie
Dont je gardai toujours un profond souvenir,
C'est un bonheur si grand !... c'est un si doux plaisir !...

Mme BELVAL.

Je n'en ressens pas moins, major, je vous assure.

M. DE GOUVIGNAC.

Mes vœux seraient comblés dans cette conjoncture,
Si monsieur mon neveu, que j'aime comme un fils,
Se rendait sage un peu, grâce à vos bons avis.
Oui, que de son erreur désormais il revienne,
Sans s'attacher au char d'une comédienne...

HENRIETTE, *vivement.*

Elle ne l'est pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Non?... Comment le savez-vous ?

Mme BELVAL.

C'est que... le bruit public... est venu jusqu'à nous...
On en parle... L'histoire est assez remarquable...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! oui. Tout cet éclat m'est fort désagréable.

Mme BELVAL.

De la jeune personne on dit beaucoup de bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Que vous importe, à vous?... Cela ne vous fait rien.
On a tort.

SAINVILLE.

Je suis loin de vouloir vous déplaire,
Mon oncle; mais souffrez du moins qu'on vous éclaire.
Vous êtes prévenu, vous êtes irrité;
Moi, je dois faire ici parler la vérité.
Loin de me tendre un piége, et la mère et la fille
Refusent l'alliance avec votre famille;
Leur cœur est noble et fier, et point intéressé;
Et par elles c'est moi qui me vois repoussé:
Depuis dix jours entiers leur porte m'est fermée...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! tant mieux; ma crainte est quelque peu calmée.
Tu pourras l'oublier en ne la voyant plus.

SAINVILLE.

L'oublier! j'y ferais des efforts superflus.
Je ne trahirai point la foi que j'ai jurée,
Et ma chère Henriette en peut être assurée.

M. DE GOUVIGNAC.

Monsieur, promettez-moi très-positivement
De ne la plus revoir.

Mme BELVAL, à Sainville.

Pas plus qu'en ce moment?

SAINVILLE.

Pour cela, j'y consens.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est fort bien. Chez madame,
Venez assidument : là, sans craindre aucun blâme,
Sans danger, rencontrant les vertus, la candeur...

SAINVILLE.

Mon oncle, assurément, j'y viendrai de bon cœur. *

Mme BELVAL.

Vous me ferez plaisir.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est ma loi très-expresse :
Songez bien à la suivre.

(Bas à madame Belval.)

A votre aimable nièce
Je voudrais qu'il pût plaire.

Mme BELVAL, bas au major.

Elle est à votre gré,
A ce qu'il me paraît ?

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Très-fort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DARICOUR, se disputant au fond du théâtre avec AGATHE, qui veut l'empêcher d'entrer.

DARICOUR.

Eh! j'entrerai.

* Voyez la variante (k) à la fin de la pièce.

AGATHE.

Mais, Monsur!...

DARICOUR.

Laissez donc; il faut que je la voie,
Et tout de suite encor: est-ce moi qu'on renvoie?

M. DE GOUVIGNAC.

D'où vient donc tout ce bruit?

Mme BELVAL, à part.

O ciel! c'est Daricour!
C'est notre directeur! Comment faire?

DARICOUR, à madame Belval.

Bonjour.

Mme BELVAL, à part.

Comment le prévenir?

(Agathe sort.)

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, DARICOUR, Mme BELVAL, M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

DARICOUR, à madame Belval.

Bonjour, ma chère amie.

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Sa chère amie!

Mme BELVAL.

Ici je suis en compagnie.

DARICOUR.

Je le vois bien.

Mme BELVAL, à Daricour.

Voici monsieur de Gouvignac,

Dont le château n'est pas bien loin de Bergerac,
Et d'hier seulement venu dans notre ville...

DARICOUR.

J'en suis très-enchanté.

Mme BELVAL.

C'est l'oncle de Sainville.

DARICOUR.

Du capitaine?

Mme BELVAL, à Daricour.

Eh! oui. Pour vous, mon cher Mircour...

DARICOUR.

Mircour? Eh! mais!... comment?

Mme BELVAL.

Vous voilà de retour?

DARICOUR.

Je n'ai pas été loin.

Mme BELVAL.

Major, je vous présente
Un de mes amis...

DARICOUR.

Ah! ce titre-là m'enchante,
Et m'honore.

(En saluant Gouvignac.)

Monsieur!...

M. DE GOUVIGNAC.

Monsieur est?...

Mme BELVAL.

Financier.

DARICOUR.

Oui, c'est là mon emploi.

M. DE GOUVIGNAC.

C'est un très-bon métier.
Je lui fais compliment ; plus d'argent que de peines.

DARICOUR.

Je suis en même tems directeur...

Mme BELVAL, l'interrompant vivement.

Des domaines.

DARICOUR.

Des domaines?... Ah ! oui.

(A part.)

Je comprends, à la fin;
On trompe ici quelqu'un.

(Haut.)

Madame, il est certain...

(Bas à madame Belval.)

J'y veux mettre du mien aussi; laissez-moi faire.

Mme BELVAL, à Daricour.

Vous voyez dans Monsieur un ancien militaire,
Monsieur de Gouvignac, qui servit bien l'état...

DARICOUR.

Ah! vraiment, je le crois; ce nom a de l'éclat!
Monsieur de Gouvignac? Eh mais!... je me rappelle...
Brave officier, qui fit l'action la plus belle!...
J'en fus témoin.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment?... Monsieur a donc servi?

DARICOUR.

Dix ans. De vous revoir, d'honneur, je suis ravi.

Vous savez bien! ce jour!... en Souabe, en Bavière...
C'était... le nom m'échappe... au bord d'une rivière?

M. DE GOUVIGNAC.

Au bord de l'Inn?

DARICOUR.

Eh! oui, de l'Inn; c'est celle-là.

M. DE GOUVIGNAC.

Etait-ce à Rozenheim?

DARICOUR.

Rozenheim; m'y voilà!
Vous fîtes manœuvrer joliment votre troupe,
Quand de ce monticule elle atteignit la croupe.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non; c'était en plaine.

DARICOUR.

Eh! oui, si vous voulez.
Il est sûr que le trait fut des plus signalés.
Vous vous couvrîtes là d'une immortelle gloire.

M. DE GOUVIGNAC.

Oui; je contribuai, je pense, à la victoire,
En chargeant!... Il fallut que l'ennemi cédât.
Quel grade avait Monsieur?

DARICOUR.

J'étais simple soldat.
J'ai cessé de cueillir les lauriers militaires,
Et je me suis jeté depuis dans les affaires.
Me voilà directeur.

Mme BELVAL.

Messieurs, pour rappeler
L'ancienne connaissance, et la renouveler,
Dînez chez moi tous deux, et vous aussi, Sainville.

DARICOUR.

Madame!...

M. DE GOUVIGNAC.

Très-flatté de votre offre civile.

Mme BELVAL.

Vous aurez, cher major, des convives choisis,
Qui vous divertiront...

M. DE GOUVIGNAC.

Dès qu'ils sont vos amis...

Mme BELVAL.

Si vous avez affaire, entre nous point de gêne.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais...

Mme BELVAL.

L'heure du dîner n'est pas encor prochaine.

M. DE GOUVIGNAC.

De la permission je vais donc profiter
Pour courir...

SAINVILLE.

L'heure aussi m'oblige à vous quitter.
Mesdames, agréez...

Mme BELVAL.

A tantôt, je vous prie,
Et je vous laisse aller.

M. DE GOUVIGNAC.

Point de cérémonie.
A tantôt.

DARICOUR.

Adieu donc, Monsieur, de tout mon cœur.

M. DE GOUVIGNAC.

De tout mon cœur, adieu, monsieur le directeur.

DARICOUR.

Ah! çà, ne manquez pas; on fait fort bonne chère
Chez madame. Major, vous buvez sec, j'espère?

M. DE GOUVIGNAC.

Mais pas mal. Au revoir.

(A part.)

Diantre! ce financier
Chez madame Courmon a l'air bien familier!

(A Sainville.)

Venez-vous, mon neveu?

(Gouvignac et Sainville sortent ensemble.)

SCÈNE IX.

HENRIETTE, Mme BELVAL, DARICOUR.

HENRIETTE.

Grâce au ciel, je respire.

Mme BELVAL.

Pauvre enfant!... J'avais peine à m'empêcher de rire,
Tandis qu'à sa gaîté donnant un libre essor
Daricour a si bien reconnu le major,
Qu'il n'avait jamais vu.

HENRIETTE.

Quoi! c'était une fable?

Mme BELVAL.

Sans doute.

HENRIETTE.

Moi, j'ai cru tout cela véritable.
Je vois que mon tuteur est bon comédien.

DARICOUR.

Lorsque je suis entré, je n'y comprenais rien.
Voilà donc ce major, cet oncle de Sainville,
Qui vous fait bien souffrir, mon aimable pupille.

HENRIETTE.

Moi? je ne souffre point. C'est à vous, mon tuteur,
Pourrai-je l'oublier? que je dois mon bonheur;
Mon travail me suffit; il fait vivre ma mère;
Et c'est par vos bienfaits...

DARICOUR.

Que dites-vous, ma chère?

HENRIETTE.

Je dis la vérité; si d'utiles leçons
M'ont instruite à tenir les pinceaux, les crayons,
Si mon talent nous donne une honnête existence,
Tout me vient de vous seul; soins, démarches, dépense,
Rien ne vous a coûté...

DARICOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû;
Votre bon père, hélas! que nous avons perdu,

Etait mon camarade et mon ami d'enfance;
Je l'ai vu s'affaiblir, languir dans la souffrance;
Et ses regards mourans me disaient qu'après lui
Il comptait bien en moi vous laisser un appui;
Ce pauvre Rosemon!... un digne, un galant homme!
Et grand acteur, ma foi!... Comme il jouait Vendôme!
Oreste! Rhadamiste!... on s'en souvient encor!
Et, parbleu! n'en déplaise à monsieur le major,
Il devrait être fier de vous avoir pour nièce;
Vous tenez du talent vos titres de noblesse.

Mme BELVAL.

Il pense, par malheur, tout autrement que nous,
Et l'amour de Sainville excite son courroux.
Mais nous viendrons à bout de cet oncle intraitable.
(A Daricour.)
Vous me seconderez?

DARICOUR.

Oui, si j'en suis capable.

Mme BELVAL, à Henriette.

Voulez-vous qu'avec lui je vous prie à dîner?

HENRIETTE.

De ma mère long-tems je ne puis m'éloigner;
Elle est seule, et m'attend.

DARICOUR.

Retournez auprès d'elle.
Offrez-lui mon respect, mon amitié fidèle.

Mme BELVAL.

Faites-lui partager l'espoir que je conçoi.

HENRIETTE.

Je l'instruirai sur-tout de vos bontés pour moi.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

Mme BELVAL, DARICOUR.

DARICOUR.

Nous pouvons donc enfin causer sans nul obstacle.

Mme BELVAL.

Parlons de mon dîner.

DARICOUR.

Parlons de mon spectacle.

Mme BELVAL.

Ah! s'il vous plaît, d'abord, songeons au plus pressé.

DARICOUR.

Le plus pressé, c'est moi; je suis embarrassé...

Mme BELVAL.

Avec le cher major savez-vous qui j'invite?
Nos camarades...

DARICOUR.

Bon!

Mme BELVAL.

J'en réunis l'élite,
Vous d'abord, mon ami...

DARICOUR.

Mais qui jouera ce soir?

Mme BELVAL.

Pour convives, voyons qui nous pourrons avoir ?...

DARICOUR.

Personne.

Mme BELVAL.

Il nous faudra Darminville et sa femme,
Limeuil !...

DARICOUR.

Le premier rôle ! Y pensez-vous, Madame ?

Mme BELVAL.

Montigny le comique ; il nous divertira.

DARICOUR.

Sans doute... et mon théâtre aujourd'hui fermera.

Mme BELVAL.

Mais comme vous voudrez. Pour moi, je suis malade.

DARICOUR.

Vous ne vous gênez pas, ma chère camarade.

Mme BELVAL.

Bon ! si vous le voulez, cela peut s'arranger.

DARICOUR.

Oui, quand l'affiche est mise.

Mme BELVAL.

On n'a qu'à la changer.

DARICOUR.

La recette, ce soir, n'en sera pas meilleure.

Mme BELVAL.

Mais non. Ceux qui joueront s'en iront de bonne heure,
En se levant de table ; ainsi point d'embarras.

DARICOUR.

Ma chère amie, et vous, là, ne jouerez-vous pas?
Dans la petite pièce, au moins, je vous conjure...

Mme BELVAL.

Puisque vous le voulez, mettez donc *la Gageure;*
Mais vous me saurez gré de l'effort que je fais...

DARICOUR.

Le grand effort!...

Mme BELVAL.

C'est bien pour vous, je vous promets,
Et je ne jouerai pas la semaine prochaine.

DARICOUR.

Comment?...

Mme BELVAL.

Mon médecin veut que je me promène.

DARICOUR.

A son moindre caprice il faut me résigner!...

Mme BELVAL.

Vous ne m'en voudrez pas!... J'ai du monde à dîner.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

DARICOUR seul.

Qu'un directeur de troupe est un mortel à plaindre!
Mille ennuis à souffrir, et sa ruine à craindre!
Daricour, ce fut bien pour tes péchés, je croi,
Que tu vins à Bordeaux prendre ce chien d'emploi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme BELVAL, DARICOUR.

DARICOUR.

Ma foi ! je vous le dis, sans fade complaisance,
Personne autant que vous n'a de grâce et d'aisance ;
Bien faire les honneurs est un de vos talens ;
Et quel dîner ?... parfait ! tous vos vins excellens !
J'admirais du major l'appétit indomptable ;
A la place d'honneur, auprès de vous, à table,
Mangeant bien, buvant mieux, mais galant, empressé,
Par vous de mots flatteurs bien souvent caressé,
Il vous aime, il est pris ; le moyen qu'il résiste !...
De vos adorateurs il va grossir la liste...

Mme BELVAL.

Allons; vous plaisantez.

DARICOUR.

Je parle tout de bon.

Mme BELVAL.

Il pensait courtiser madame de Courmon;
Pour moi, je m'amusais, plus qu'on ne saurait croire,
De voir ce bon major, si plein de vaine gloire,

Et des comédiens ennemi déclaré,
D'actrices et d'acteurs être à table entouré,
S'y plaire, avec eux tous jouer gaîment son rôle,
Rire et boire d'autant...

DARICOUR.

Le tour est assez drôle;
Mais vous compromettez ainsi la dignité
De monsieur Gouvignac...

Mme BELVAL.

Dites sa vanité.

DARICOUR.

A propos, je vous veux parler de Cléofile;
A cette pauvre enfant vous pourriez être utile;
Elle va nous quitter.

Mme BELVAL.

Ah! vous la renvoyez?...

DARICOUR.

Non; ce n'est pas le mot. Mais, que faire? voyez!
Elle et Lisbeth auraient quelques scènes fatales;
Rivales en amour, au théâtre rivales,
C'est trop de la moitié; ces deux femmes jamais
Ne peuvent vivre ensemble, et demeurer en paix;
Je préviens un duel.

Mme BELVAL.

Ah! vraiment, votre empire
Est agité souvent de troubles qui font rire.

DARICOUR.

Je n'en ris pas toujours.

Mme BELVAL.

Par votre arrangement
Il faut à Cléofile un autre engagement.

DARICOUR.

C'est cela. J'ai recours à vos bontés pour elle.
Le directeur d'Angers... Vous savez... qui s'appelle...
Un nom en gnic, en gnac.... Je suis mal avec lui;
Mais on m'apprend qu'il est à Bordeaux aujourd'hui,
Et très-probablement vous aurez sa visite.
Il a déja promis d'engager la petite.
Recommandez-la-lui.

Mme BELVAL.

Vraiment ! de tout mon cœur.
C'est une bonne enfant, bavarde, par malheur,
Etourdie, et sujette à beaucoup de caprices.
Mais d'Angers son talent doit faire les délices.
Oui; je la placerai.

DARICOUR.

Je vous suis obligé.
Tenez; ce soir, malgré le spectacle changé,
Je crois que nous pourrons avoir encor du monde;
Je m'en vais au théâtre, où je ferai ma ronde...

Mme BELVAL.

Nos camarades sont tous partis à présent;
J'irai bientôt...

DARICOUR.

Voici votre nouvel amant,
Monsieur de Gouvignac, qui vous cherche, sans doute.

SCÈNE II.

M. DE GOUVIGNAC, Mme BELVAL, DARICOUR.

M. DE GOUVIGNAC, à part, en entrant.

Ce maudit financier est toujours sur ma route,
Tête-à-tête avec elle... Ah!...

DARICOUR.

Monsieur le major.
Enchanté dans ces lieux de vous trouver encor!
J'allais sortir.

M. DE GOUVIGNAC, saluant.

Monsieur!...

(A madame Belval.)

Toute votre assemblée
S'est, après le dîner, promptement écoulée;
Pour Sainville, il avait un devoir à remplir. *

Mme BELVAL.

J'espère que bientôt il pourra revenir,
Et je l'en ai prié.

M. DE GOUVIGNAC.

Toujours bonne, obligeante!
Ce dîner m'a ravi; réunion charmante!
Je n'avais qu'un regret; c'était de n'y point voir
Votre nièce avec vous.

* Voyez la variante (k) à la fin de la pièce.

Mme BELVAL.

Elle a voulu ce soir
Aller passer le tems chez une bonne amie;
Elle est timide, et craint nombreuse compagnie.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous aviez là des gens qui parlaient de bon sens,
D'autres remplis d'esprit, et fort divertissans.
Ce sont là vos amis?... Je vous en félicite.

Mme BELVAL.

Je les vois tous les jours.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils ont bien du mérite;
Et leur société me conviendrait très-fort.

Mme BELVAL.

Ils seraient bien flattés...

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai vu cela d'abord:
Des femmes de bon ton, aussi sages que belles!

DARICOUR.

Pour la fidélité ce sont des tourterelles!

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! je n'en doute pas. Ce sont des connaisseurs,
Que ces messieurs!... Vraiment! Ils jugent les auteurs!

DARICOUR.

Ils les savent par cœur.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils ont de la lecture,

Et m'ont paru versés dans la littérature.

DARICOUR.

Dans celle du théâtre.

M. DE GOUVIGNAC.

Ils en parlaient fort bien.

Mme BELVAL.

Je n'aimais pas pour vous ce sujet d'entretien.
Il pouvait vous déplaire, en rappelant vos peines.

M. DE GOUVIGNAC.

Il m'a bien quelquefois fait penser aux fredaines
De monsieur mon neveu; mais, d'un autre côté,
Il me divertissait, et je l'ai fort goûté;
Car, avec de l'esprit, qui n'aime le théâtre?
Savez-vous qu'autrefois j'en étais idolâtre?
Dans ma jeunesse, à Lille, étant en garnison,
Je jouais le tragique en certaine maison;
Je disais, d'une voix noble et passionnée:
« Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée....»
Et la Zaïre était la dame du logis,
Mes premières amours... J'en étais fort épris,
Comme on l'est à vingt ans... Elle était très-jolie!

Mme BELVAL.

Ah! vous deviez aimer alors la comédie!

M. DE GOUVIGNAC.

Je l'aime bien encor; j'en conviens avec vous;
Cela n'empêche pas...

Mme BELVAL.

Cher major, entre nous,

Puisque l'art théâtral a tant de quoi vous plaire,
Aux artistes comment êtes-vous si contraire?
Sur eux, dans vos discours, quand vous vous déchaînez..

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! n'ai-je pas raison?

Mme BELVAL.

Je ne crois pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Tenez,
Je pense mal sur-tout, moi, des comédiennes,
Parce que... vous savez... que ce sont des sirènes...
Il faut s'en défier; aussi n'est-ce pas moi
Qu'elles pourront tromper; et j'en donne ma foi.

DARICOUR.

Ah! ne jurons de rien. Tel qui croit les connaître
Souvent en fut la dupe, ou bien est près de l'être.
Major, je vous salue.

M. DE GOUVIGNAC.

Adieu, Monsieur, adieu.

SCÈNE III.

M. DE GOUVIGNAC, Mme BELVAL.

M. DE GOUVIGNAC.

Il me tardait beaucoup qu'il fût hors de ce lieu;
J'ai bien à vous parler; je souffrais le martyre;
Devant tant de témoins je n'ai pu vous rien dire.

Il faut que je m'explique, et vous ouvre mon cœur.
Oui, de vous retrouver puisque j'ai le bonheur,
Je ne veux plus vous perdre; enfin, aimable amie,
Ce jour va décider du destin de ma vie;
Et c'est vous qui pourrez d'un seul mot le fixer.

Mme BELVAL.

Quelle vivacité!... Je ne sais que penser...
(A part.)
Bon, je le vois venir.

M. DE GOUVIGNAC.

Que de fois, à Grenoble,
J'admirai vos vertus, votre conduite noble!
Quoique feu votre époux, ce brave de Courmon,
Ne vous eût rien laissé qu'un honorable nom,
Vous aviez les respects, l'universel hommage...

Mme BELVAL.

Vous êtes indulgent, et tenez un langage
D'ancien ami...

M. DE GOUVIGNAC.

Pardon, si je vous contredis.
A votre âge, on n'a pas encor d'anciens amis.
Vous êtes jeune et belle.

Mme BELVAL.

Ah! point de flatterie.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne vous flatte point. Laissez-moi, je vous prie,
Poursuivre mon discours. Je vous retrouve ici
Dans un état d'aisance; au moins j'en juge ainsi

Par ce train de maison et par votre dépense...

Mme BELVAL.

En effet, sans avoir ce qu'on nomme opulence,
Je ne suis point à plaindre, et je ne me plains point.

M. DE GOUVIGNAC.

J'en puis, de mon côté, dire autant sur ce point.
Je suis fort à mon aise, et ma fortune est claire;
Quarante mille francs de rente en fonds de terre:
On vient me voir; chez moi je tiens comme une cour.
Savez-vous ce qui manque en ce noble séjour?
Une dame du lieu charmante, respectable,
Qui fasse les honneurs du château, de la table.

Mme BELVAL.

Vous les faites, sans doute.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! c'est bien différent!
Quel attrait autour d'elle une femme répand!
Par sa seule présence elle anime, elle égaie!
Elle enchante un désert!

Mme BELVAL.

La remarque est bien vraie.
Mais comment se fait-il, pensant de la façon,
Qu'un homme tel que vous soit demeuré garçon?

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! de me marier j'ai souvent eu l'envie;
Souvent je m'ennuyais de mon genre de vie:
Mais j'étais retenu par la réflexion.

Les femmes, à présent, ont si peu de raison!
J'ai trompé des maris ; j'ai craint qu'une coquette
Ne me fît du passé trop bien payer la dette :
Vous seule avez fixé mes vœux irrésolus ;
Et, si vous consentez, je ne balance plus.

Mme BELVAL.

Vous m'honorez beaucoup par tant de confiance ;
Mais c'est aller bien vîte, et votre impatience
Me surprend à tel point...

M. DE GOUVIGNAC.

Je sais ce que je fais ;
Depuis assez long-tems, je crois, je vous connais.
Nos jeunes officiers, troupe leste et volage,
Echouaient près de vous, perdaient leur étalage ;
Par votre air réservé vous les déconcertiez :
Toute jeune et charmante enfin que vous étiez,
Jamais un seul soupçon, jamais la médisance
De s'exercer sur vous n'aurait pris la licence.
Si quelqu'un eût osé noircir votre vertu,
Pour punir l'insolent je me serais battu ;
Je me battrais encor.

Mme BELVAL.

Je vous suis obligée ;
Mais de vous exposer je serais affligée.
Pour ma vertu, pour moi, ne vous battez jamais. *

* Voyez la variante (*m*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Dès-lors j'étais à vous, dès-lors je vous aimais.

Mme BELVAL.

Est-ce bien sérieux ? vous plaisantez peut-être ?

M. DE GOUVIGNAC.

Doutez-vous d'un amour dont je ne suis pas maître ?
Oui, d'un amour... Enfin voilà le mot lâché.
Jamais autant que vous femme ne m'a touché;
Mon cœur garda toujours votre adorable image.
Le ciel, de sa faveur pour me donner un gage,
M'a ramené vers vous...

Mme BELVAL.

Oh! çà, voyez un peu
Si vous êtes bien juste envers votre neveu?
Devriez-vous pour lui vous montrer si sévère ?
Par vous-même jugez ce que l'amour fait faire,
Et soyez indulgent.

M. DE GOUVIGNAC.

Allez-vous maintenant
Parler pour mon neveu? pour cet extravagant?
Répondez-moi plutôt, et consentez, de grâce...

Mme BELVAL.

Mais il faudrait d'abord que je me consultasse...

M. DE GOUVIGNAC.

Donnez-moi quelque espoir; il me sera bien doux...

SCÈNE IV.

M. DE GOUVIGNAC, Mme BELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Me voilà libre enfin; je reviens près de vous.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! c'est vous, mon neveu? nous parlions de vous-même.

Mme BELVAL.

Oui; je veux obtenir de votre oncle, s'il m'aime,
De vous laisser encore un peu de tems ici. *

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! mais...

Mme BELVAL.

Je dois donner un concert ces jours-ci;
J'ai besoin pour cela des talens de Sainville.

M. DE GOUVIGNAC.

Allons! vous le voulez? s'il peut vous être utile,
Nous resterons tous deux.

SAINVILLE.

Ah! mon oncle est galant.
Le beau sexe eut toujours sur lui de l'ascendant.
Je n'aurais pas peut-être obtenu cette grâce.

M. DE GOUVIGNAC.

Pour Madame il n'est rien qu'en effet je ne fasse.

* Voyez la variante (*n*) à la fin de la pièce.

SCÈNE V.

M. DE GOUVIGNAC, Mme BELVAL, AGATHE, SAINVILLE.

AGATHE, à madame Belval.

Madame aura changé de dessein, par hasard?
Elle devait aller...

Mme BELVAL.

Comment?... est-il si tard?

AGATHE.

Huit heures vont sonner.

Mme BELVAL.

Allons; je sors bien vîte.
Je reviendrai... Major, pardon si je vous quitte;
Et j'espère, en rentrant, vous retrouver ici.

M. DE GOUVIGNAC.

Dans l'intervalle, moi, je vais sortir aussi.
Je retourne chez moi; j'ai des lettres à faire.

Mme BELVAL.

Ecrivez-les ici; ce n'est pas une affaire.
Voilà ce qu'il vous faut.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais je crains de gêner...

Mme BELVAL.

Non, non : attendez-moi. Faut-il vous l'ordonner?

M. DE GOUVIGNAC.

Si vous me défendiez de sentir votre absence,

Je ne répondrais pas de mon obéissance.
Revenez donc bientôt.

Mme BELVAL.

Dès que je le pourrai.

M. DE GOUVIGNAC.

J'attends votre réponse.

Mme BELVAL.

Eh bien ! j'y penserai.

M. DE GOUVIGNAC, en lui baisant la main.

Aurai-je le bonheur qu'elle soit favorable?

(Madame Belval sort avec Agathe.)

SCÈNE VI.

M. DE GOUVIGNAC, SAINVILLE.

M. DE GOUVIGNAC.

Voilà ce qui s'appelle une femme adorable!

SAINVILLE.

Je le sais bien, mon oncle, et conviens hautement
Qu'elle peut inspirer un tendre attachement.

M. DE GOUVIGNAC.

Oh ! tant qu'il vous plaira, faites semblant d'en rire.
(A part.)
De mes projets d'hymen je ne veux lui rien dire.

SAINVILLE.

Vous l'aimiez autrefois ! N'êtes-vous pas tenté
De rentrer dans ses fers?... J'en serais enchanté.

M. DE GOUVIGNAC.

Dites-moi donc comment cela pourrait vous plaire.

SAINVILLE.

J'espérerais alors, s'il faut ne vous rien taire,
Trouver en vous bien plus d'indulgence pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah ! vous l'espéreriez ? Je ne vois pas pourquoi. *
Sainville, savez-vous ce que vous devez faire ?
A sa charmante nièce efforcez-vous de plaire.

SAINVILLE.

A sa nièce ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, sans doute, à cet aimable enfant
Dont l'air est si modeste et le ton si décent :
Moi, j'aimerais beaucoup une nièce pareille...

SAINVILLE.

Vous me le conseillez ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, je vous le conseille.

SAINVILLE.

Peut-être qu'avant peu vous changerez d'avis.

M. DE GOUVIGNAC.

Je n'en changerai point ; c'est moi qui vous le dis.

SAINVILLE.

Mon oncle, à vos bontés je dois tout dès l'enfance ;
Mon cœur vous a voué respect et déférence...

* Voyez la variante (*o*) à la fin de la pièce.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! n'en parle pas tant; songe à me les prouver;
Songe à former des nœuds que je puisse approuver.*
Comment peux-tu, bravant ma colère et le blâme,
Dans cet état exprès aller choisir ta femme?

SAINVILLE.

Ce n'est point son état, je vous l'ai déjà dit.
Mais cet état, enfin, on l'aime, on l'applaudit;
Y réussir n'est pas une petite chose:
Que d'efforts il exige! et combien il suppose
De dons de la nature et de talens acquis!
Avec force, avec grâce, avec un goût exquis,
De nos auteurs fameux embellir les ouvrages,
D'un public éclairé mériter les suffrages,
Se transformer sans cesse, et montrer tour-à-tour
L'ambition, la haine, et la joie, et l'amour,
Le crime et ses remords, l'innocence et ses charmes,
A son gré faire naître ou le rire ou les larmes,
Et, mêlant la leçon au divertissement,
Procurer un utile et noble amusement,
Malgré des préjugés injustes et bizarres,
Beaucoup d'estime est due à des talens si rares:
Racine, Despréaux, vivaient avec Baron;
Et Roscius était l'ami de Cicéron,
D'un orateur illustre et d'un consul de Rome.

* Voyez la variante (*p*) à la fin de la piece.

M. DE GOUVIGNAC.

Cicéron! Cicéron n'était pas gentilhomme.

SAINVILLE.

Vous m'y faites penser: non, il ne l'était point;
Mais c'était un grand homme; accordez-moi ce point.
Il commença son nom; il fut son propre ouvrage,
Et sans doute on l'en doit admirer davantage.
Il naquit plébéien; mais au rang le plus haut,
Par son talent divin il s'éleva bientôt;
Et ce noble nouveau, sauvant Rome trahie,
Le premier fut nommé père de la patrie. *
Pour moi, que suis-je, enfin? Un guerrier, un soldat,
Dont le bras, dont la vie appartient à l'état;
Mais mon cœur est à moi; souffrez que j'en dispose;
Faut-il qu'à mon bonheur mon cher oncle s'oppose?
De grâce...

M. DE GOUVIGNAC.

Epargne-moi des discours superflus.

SAINVILLE.

Si vous me permettiez...

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne t'écoute plus:
Ton fol aveuglement et m'indigne et m'afflige.
Laisse-moi seul.

SAINVILLE.

Mon oncle!

* Voyez la variante (q) à la fin de la piece.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! laisse-moi, te dis-je.
Madame de Courmon doit bientôt revenir;
Je veux l'attendre ici. J'ai de quoi réfléchir
Sur un grave sujet dont il est inutile
De t'informer encor.

SAINVILLE.

Sans être fort habile,
Je crois le deviner, et j'ose même y voir
De quoi me confirmer dans mon plus cher espoir.

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ne te flatte pas que jamais je consente...

SAINVILLE.

Madame de Courmon sera bien plus puissante.
Je vois qu'auprès de vous mes efforts seraient vains,
Et je laisse ma cause en de meilleures mains.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

M. DE GOUVIGNAC seul.

Que peut-il espérer? et qu'est-ce qu'il veut dire?
Madame de Courmon a sur moi grand empire,
Mais non pas jusqu'au point de m'aveugler si fort!...
Mais que dis-je?... avec moi je la verrai d'accord;
Dans tout ce qui convient elle est trop bien instruite;
C'est la raison, l'honneur, qui règlent sa conduite...

SCÈNE VIII.

M. DE GOUVIGNAC, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Bonjour, Monsieur. Voyez ; c'est un bonheur pour moi
De vous trouver ici.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment cela ? Pourquoi ?

CLÉOFILE.

Pour madame Belval, je sais qu'elle est sortie.
Comme il est à peu près huit heures et demie,
J'aurais dû m'en douter ; mais on m'a dit là-bas
Que vous étiez ici.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne vous connais pas.
Que voulez-vous de moi, ma belle demoiselle ?

CLÉOFILE.

Moi, je vous connais bien. C'est monsieur qui s'appelle
Bourdignac... Baudignac...

M. DE GOUVIGNAC.

Non ; Gouvignac.

CLÉOFILE.

Ah ! oui ;
C'est Monsieur ; et je viens pour causer avec lui.
Vous connaissez mon nom, d'abord : c'est Cléofile.

M. DE GOUVIGNAC.

A la bonne heure. En quoi puis-je vous être utile ?

CLÉOFILE.

Actrice au grand théâtre, à Bordeaux; et je viens
Pour vous faire, Monsieur, juger de mes moyens.
Ici, j'étais en chef pour les jeunes princesses,
Les ingénuités; il n'est guère de pièces
Où je ne sache un rôle; enfin, je tiens l'emploi.
De ne me point vanter je me fais une loi;
Mais j'ai tout ce qu'il faut pour réussir de reste;
Un organe touchant, la diction, le geste,
Une ame!... trop sensible!... Enfin, sans me flatter,
Je sais bien qu'à Bordeaux on va me regretter:
J'avais de l'agrément; j'étais bien accueillie;
Mais mon talent, Monsieur, m'a fait une ennemie.
Vous la connaissez bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi?

CLÉOFILE.

C'est cette Lisbeth,
Cabaleuse, et si sotte!... Une voix de fausset!...
Enfin, je ne peux plus me trouver avec elle:
Vous devez le savoir; car de notre querelle
On a plus de vingt fois parlé très-longuement
Au journal de la ville et du département.*

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! qu'ai-je affaire, moi, de tout ce bavardage?

* Voyez la variante (*r*) à la fin de la piece.

CLÉOFILE.

Mais c'est pour m'engager.

M. DE GOUVIGNAC.

Moi ? que je vous engage ?

CLÉOFILE.

D'abord il faut m'entendre ; et si cela vous plaît,
Je m'en vais devant vous dire quelque couplet.
Par où commencerai-je ? Hein ?... tragique ou comique ?
Choisissez ; vous pourrez me donner la réplique.

M. DE GOUVIGNAC.

La réplique ! oui, je suis à cela bien instruit,
Allons, la comédie à présent me poursuit,
Pour me faire enrager.

CLÉOFILE.

Voudriez-vous Junie,
Atalide, Aricie, ou bien Iphigénie ?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! non, non ; mon Dieu ! non. Je ne veux rien du tout.

CLÉOFILE.

Pardonnez-moi : je dois consulter votre goût.
Prenons, en comédie, Agnès, ou la pupille,
Marianne, Henriette, Isabelle, Lucile.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais à qui croyez-vous parler ? Car je suis las,
A la fin...

CLÉOFILE.

Comment donc ?... à qui ?... N'êtes-vous pas

Le directeur d'Angers?.. un honnête et brave homme!..
N'est ce pas Baudignac.. Gouvignac qu'on vous nomme?
Et ne venez-vous pas, en secret, à Bordeaux,
A dessein d'engager quelques sujets nouveaux?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non, non.

CLÉOFILE.

Vous chantez très-bien la basse-taille?

M. DE GOUVIGNAC.

La basse-taille!... Allons... je crois qu'elle me raille.

CLÉOFILE.

Les pères nobles sont votre emploi, m'a-t-on dit?

M. DE GOUVIGNAC.

Débrouillons une fois ce quiproquo maudit:
Je suis, pour parler net et sans plaisanterie,
Bon gentilhomme, ancien major d'infanterie,
Monsieur de Gouvignac, et non pas directeur,
Ni basse-taille... Eh! mais, ai-je l'air d'un chanteur?

CLÉOFILE.

On peut bien se tromper sans vous faire une offense.
Je croyais... on m'a dit... Du moins, par complaisance,
A madame Belval, dont vous êtes l'ami,
Monsieur, parlez pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Parler pour vous!... A qui?

CLÉOFILE.

A Belval. De Bordeaux c'est la première actrice,

Et qui veut bien, Monsieur, être ma protectrice ;
Car je suis son élève, et j'ai pris ses leçons ;
Et, vous trouvant chez elle...

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! parbleu! finissons.
La dame du logis est une femme aimable.

CLÉOFILE.

Très-aimable!... un talent!...

M. DE GOUVIGNAC.

Et sage, et raisonnable.
Elle n'est point actrice.

CLÉOFILE.

Eh! mais, pardonnez-moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Où prenez-vous cela?

CLÉOFILE.

Je le sais bien, je croi.
Belval...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! ce n'est point Belval qu'elle se nomme;
C'est madame Courmon, veuve d'un gentilhomme,
D'un très-bon officier...

CLÉOFILE.

Eh! oui, nous y voilà;
Courmon! elle portait autrefois ce nom-là.
Je sais bien qu'elle était veuve d'un militaire;
Mais vous savez aussi ce qu'on fait d'ordinaire,
Quand on prend le théâtre : on quitte son vrai nom,

Et l'on s'en donne un autre alors de sa façon.
Je m'appelle Angélique, et non pas Cléofile;
Et ma mère, Gambard; c'est son nom par la ville.

M. DE GOUVIGNAC.

Parbleu! mademoiselle Angélique Gambard,
Je suis fort redevable au bienheureux hasard
Qui me donne l'honneur de votre connaissance...

CLÉOFILE.

Pour madame Belval, elle a de la naissance,
De l'éducation, l'air du monde, en un mot,
Un ton que je copie, et que j'aurai bientôt;
Tout le monde le dit.

M. DE GOUVIGNAC.

Elle!... comédienne!
Madame de Courmon!... En êtes-vous certaine?

CLÉOFILE.

Certaine!... on n'en peut pas douter, assurément.
Tous les jours elle joue, et même en ce moment.

M. DE GOUVIGNAC.

En ce moment!

CLÉOFILE.

Eh! oui, ce soir, dans *la Gageure;*
C'est son triomphe! Elle est si parfaite! si pure!
Un diamant! Eh! mais, je fais réflexion...
Je crains d'avoir commis une indiscrétion.
Quoi!... vous ne saviez pas...? Oui, j'aurais dû me taire;
Peut-être que Monsieur est son oncle, ou son père.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non; ni l'un ni l'autre.

CLÉOFILE.

Ah!... d'un si beau talent
On pourrait, en tout cas, vous faire compliment.
Vous avez l'air fâché?... Mais quelle étourderie
J'ai faite là!... Monsieur, n'allez pas, je vous prie,
Dire que c'est par moi que vous avez appris...

M. DE GOUVIGNAC.

Je n'en puis revenir, et je suis si surpris!...

CLÉOFILE.

Mon Dieu!... je vous ai fait peut-être de la peine!

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! oui, beaucoup.

CLÉOFILE.

Peut-être aussi que je vous gêne?...

M. DE GOUVIGNAC.

Cela se pourrait bien.

CLÉOFILE.

Je vais donc m'en aller.
A madame Belval vous voudrez bien parler?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, je lui parlerai; je vais ici l'attendre.

CLÉOFILE.

Ah! que j'aurai, Monsieur, de grâces à vous rendre!
Lorsque vous passerez par Angers, quelque jour;

J'espère avoir l'honneur de vous y voir. Bonjour.
Je vous salue.

M. DE GOUVIGNAC.

Adieu.

(Cléofile sort.)

SCÈNE IX.

M. DE GOUVIGNAC seul.

La cruelle aventure!
Moi, la revoir après une pareille injure!
Non, ne l'attendons pas... Il faudrait éclater!
Car le fait est certain, et je n'en puis douter...
Mon neveu... le sait-il?... Eh! oui... je me rappelle
Certains mots qu'il a dits, lorsque nous parlions d'elle...
Mais voici la suivante.

SCÈNE X.

M. DE GOUVIGNAC, AGATHE portant un panier à robes, ou un carton, qu'elle pose sur un meuble.

AGATHE.

Ah! Monsur, dans l'instant
Madamé va rentrer; jé marche un peu dévant.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'elle vienne, ou s'en aille, il ne m'importe guère;
Je ne veux plus la voir.

AGATHE.

Etes-vous en colère?

Qu'avez-vous? quant à moi, jé né puis déviner.
Vous étiez satisfait en sortant du dîner!...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! je ne m'en plains pas, non plus que des convives.
Leurs manières étaient des plus récréatives.
A propos, qui sont-ils? ne les connais-tu pas?

AGATHE.

Eh! mais, Monsur, cé sont des gens dé tous états,
Qué vous dirai-jé, moi? cé sont des militaires,
Négocians, marins, financiers, gens d'affaires,
Tous fort honnêtés gens.

M. DE GOUVIGNAC.

Je t'entends. Va, conviens
Tout naturellement qu'ils sont comédiens.

AGATHE.

Comédiens?... Eh! quoi?

M. DE GOUVIGNAC.

Voyez la perfidie!
On s'est, à mes dépens, donné la comédie!
Mais, morbleu!... Qu'en dis-tu? sais-je à quoi m'en tenir?
Adieu. Je sors d'ici, pour n'y plus revenir.

(Il va pour sortir.)

AGATHE.

Quellé vivacité!

M. DE GOUVIGNAC, revenant sur ses pas.

Dis bien à ta maîtresse
Que la pièce est finie, et que l'intrigue cesse.
Elle a fort bien joué; j'en conviens avec toi.

Mais, pour le dénoucment, qu'on se passe de moi.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

AGATHE seule.

Il s'en va!... Jé lé vois... la mine est éventée!...
Il mé laissé, vraiment!... touté déconcertée!...
Madamé va rentrer. Quoiqu'on ait dé l'esprit,
Comment la saluer dé cé fâcheux récit?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mmes BELVAL, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Voila tout le succès de ce bel artifice!
Mon oncle a découvert que vous êtes actrice;
Il veut partir.

Mme BELVAL.

Eh bien! laissez-le s'en aller.

SAINVILLE.

Je suis au désespoir.

Mme BELVAL.

Pourquoi vous désoler?

SAINVILLE.

C'est qu'il ne prétend pas faire seul le voyage;
A minuit j'ai reçu de sa part un message
Qui m'annonce qu'il compte être en route aujourd'hui,
Et m'enjoint d'être prêt à partir avec lui.
Ainsi jugez...

Mme BELVAL.

J'entends. Cet ordre vous afflige.
Ne craignez rien.

SAINVILLE.

Comment?

Mme BELVAL.

Ne craignez rien, vous dis-je.
Il ne partira pas, et je vous en réponds.

SAINVILLE.

Sur quoi le jugez-vous?

Mme BELVAL.

Sur de bonnes raisons.
Pensez-vous, s'il vous plaît, quand on est dans ma chaîne,
Qu'on puisse la briser avec si peu de peine?
Vous vous trompez beaucoup; et, sans trop me flatter,
Il faut quelques efforts, mon cher, pour me quitter.
Mais que veut Daricour?

SCÈNE II.

DARICOUR, Mme BELVAL, SAINVILLE.

DARICOUR.

Eh! que viens-je d'apprendre?
Le piége où le major s'est d'abord laissé prendre,
Il l'a donc reconnu?... Le fâcheux incident!

Mme BELVAL.

Oui; votre Cléofile a jasé sottement.
L'oncle, dans son courroux, veut quitter notre ville,
Et même, en s'en allant, nous enlève Sainville.

DARICOUR, à Sainville.

Dites-lui que tout seul il se mette en chemin;
Et, s'il part aujourd'hui, mariez-vous demain;
A ces oncles fâcheux il faut apprendre à vivre:
C'est mon avis, à moi.

SAINVILLE.

Que ne puis-je le suivre!
J'avais voulu d'abord, et vous le savez bien,
Former, sans son aveu, ce cher et doux lien;
Henriette et sa mère ont résisté sans cesse;
Je leur ai mille fois offert une promesse;
La voici bien signée; et voulez-vous encor
Aller la leur offrir?

DARICOUR.

Oh! non pas; j'aurais tort,
Et j'échouerais. La mère a l'esprit ferme et sage.
Ce papier-là ne peut être d'aucun usage.

SAINVILLE.

C'est mon oncle d'abord qu'il faut persuader.

DARICOUR.

Soit. Mais comme jamais il ne voudra céder...

SAINVILLE.

Vous me désespérez; ce papier inutile
N'est bon qu'à déchirer...
(Il va pour le déchirer.)

Mme BELVAL, le lui prenant des mains.

Que faites-vous, Sainville?
Voyons. Cette promesse, il faut me la donner.

SAINVILLE.

Ah! mon oncle jamais ne voudra la signer.

Mme BELVAL.

C'est ce que nous verrons; et, pourvu qu'il revienne,
Je suis femme d'abord, et puis comédienne; *
Il m'aime; je suis loin d'en vouloir abuser;
Pour de bonnes raisons je ne puis l'épouser;
Il ne les connaît pas.

SAINVILLE.

Il est vrai; pas encore.
Mais il peut découvrir bientôt ce qu'il ignore.

Mme BELVAL.

Je me hâterai donc de travailler pour vous.

SAINVILLE.

Comment le ramener et vaincre son courroux?

Mme BELVAL.

Il aime le théâtre? eh bien! j'ai quelque envie
De lui faire avec moi jouer la comédie,
Sans qu'il s'en doute encor; j'aurai bien le talent
D'arranger une scène...

SCÈNE III.

DARICOUR, Mme BELVAL, AGATHE, SAINVILLE.

AGATHE, accourant.

Ah! Madame, à l'instant
Monsur dé Gouvignac arrivé. Qué lui dire?

* Voyez la variante (*s*) à la fin de la pièce.

SAINVILLE.

Mon oncle ?

AGATHE.

Eh ! oui, Monsur.

DARICOUR, à madame Belval.

Cela vous fait sourire !

Mme BELVAL, à Sainville.

Je vous avais bien dit qu'il ne partirait pas.

AGATHE.

Antoiné lé rétient quelqués instans là-bas;
Mais il né peut tarder.

SAINVILLE.

Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

Mme BELVAL.

Il faut nous concerter d'abord sur cette affaire,
Convenir de nos faits, de crainte d'accidens;
Allons apprendre un peu nos rôles là dedans.
Agathe, restez là.

AGATHE.

Moi ?... mais, qué lui dirai-je ?

Mme BELVAL.

Tout ce que vous voudrez.

AGATHE.

Encor ?...

Mme BELVAL.

Dites... que sais-je ?
Que Madame est dehors, qu'elle vient de sortir,
Mais qu'elle va rentrer... Sachez un peu mentir.

AGATHE.

Ah! madamé sait bien commé jé mens pour elle,
Quand il en fait bésoin.

DARICOUR.

Cette fille a du zèle.

Mme BELVAL, à Daricour.

Mauvais plaisant!... Venez.

(Ils entrent dans l'appartement de madame Belval.)

SCÈNE IV.

AGATHE seule.

Cé monsur lé major,
Chez nous, dités-moi donc, qué vient-il faire encor?
Il était en courroux hier contré Madame!
Sé peut-il qué déjà pour elle il sé renflamme?
C'est l'effet du théâtre; oui, dès qu'elle y paraît,
Uné femme en réçoit un mérite, un attrait!...
Oh! quand débutérai-je?... Enfin j'en vois plus d'une
Qué jé vaux bien, jé pense, et qui fait sa fortune...
Jé veux fairé la mienne... Eh! donc?... mais lé voici.
Sachons cé qu'il nous veut.

SCÈNE V.

M. DE GOUVIGNAC, AGATHE.

M. DE GOUVIGNAC, à part, sans voir Agathe.

Je prends le bon parti,
Se fâcher est folie. Eh bien! elle est actrice;

Loin de m'en plaindre, il faut que je m'en applaudisse ;
Cela va m'être utile ;... on pourra s'arranger...
Il est un *decorum* qu'il faudra ménager...

AGATHE, à part.

Qué dit-il là tout seul ?

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Ah ! voici la suivante.

AGATHE, de même.

Jé pensé qu'il mé voit.

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Gagnons la confidente.
Elle peut me servir.

AGATHE, toujours à part.

Approchons dé plus près.

M. DE GOUVIGNAC, de même.

Il la faut, en payant, mettre en mes intérêts.
(Haut.)
Votre belle maîtresse...

AGATHE.

Ellé n'est pas chez elle.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah ! que m'apprenez-vous ? la fâcheuse nouvelle !...
Mais si je puis causer avec vous un moment,
Je l'attendrai, je crois, fort agréablement.

AGATHE.

Monsur est bien galant.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous êtes fort jolie.

AGATHE.

Monsur, on mé l'a dit quelquéfois dans ma vie.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous connaîtriez-vous, par hasard, en bijoux?

AGATHE.

Moi?

M. DE GOUVIGNAC.

Cette bague-ci, comment la trouvez-vous?

AGATHE.

Oh! commé céla brille!

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien?

AGATHE.

Elle est fort belle.

M. DE GOUVIGNAC.

Gardez-la.

AGATHE.

Vous voulez?

M. DE GOUVIGNAC.

C'est une bagatelle.

Point de remercîment.

AGATHE, à part.

Céla commencé bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Hier, j'étais fâché; ce matin, je revien...

AGATHE, à part.

Peut-être il veut m'aimer, qué sait-on? par vengeance.

M. DE GOUVIGNAC.

J'attends beaucoup de vous, de votre intelligence...

AGATHE.

Ah! Monsur..., vous avez dé si noblés façons!...

M. DE GOUVIGNAC.

Dites, puis-je espérer?...

AGATHE.

Qué vous plaît-il?... voyons.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! ma chère enfant, il faut, avec adresse,
Parler en ma faveur à ta belle maîtresse.

AGATHE, à part.

Hé donc! jé mé trompais.

M. DE GOUVIGNAC.

Je crois que, sur ses pas,
Des courtisans nombreux?...

AGATHE.

Hé! nous n'en manquons pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Parlons à cœur ouvert. Dans le nombre, ma chère,
N'est-il pas un heureux qu'en secret on préfère,
Par exemple... Mircour?

AGATHE.

Qui? lé financier?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui.

Qu'en dis-tu?...

AGATHE.

Né prénez aucun soupçon dé lui ;
Jé réponds...

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai cru voir...

AGATHE.

C'est qu'ils ont voulu rire.
Madamé vient...

(A part.)

Tant mieux ; car j'allais en trop dire.

SCÈNE VI.

M. DE GOUVIGNAC ; Mme BELVAL, comme revenant du dehors, entre sans faire semblant d'abord de voir M. de Gouvignac.

Mme BELVAL.

Agathe, je reviens...

(Jouant la surprise.)

Ah ! major, vous ici ?

M. DE GOUVIGNAC.

Madame, vous voyez...

Mme BELVAL.

Quoi !.. me surprendre ainsi !...
Je rentre, et je vous trouve... Ah ! je suis tout émue !

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'avez-vous ?... est-ce moi ?

Mme BELVAL.

Sans être prévenue...

Quand je n'espérais plus de jamais vous revoir...
C'est un saisissement!... j'ai besoin de m'asseoir.
Vous permettez?... Agathe! un siége.

AGATHE, à part.

L'entend-elle?

M. DE GOUVIGNAC, donnant promptement un siége.

Je vais en donner un. Laissez, Mademoiselle.

Mme BELVAL, assise.

C'est bien aimable à vous d'être ainsi revenu!
Je vous reconnais là.

M. DE GOUVIGNAC.

Comment!... aviez-vous cru?...

Mme BELVAL.

Vous aviez, m'a-t-on dit, montré tant de colère!
Vous m'avez fait bien mal!...

M. DE GOUVIGNAC.

Si j'ai pu vous déplaire,
Pardon. J'aurais besoin de causer avec vous.

Mme BELVAL.

Soit. Donnez à Monsieur un siége, et laissez-nous.

AGATHE donne un siége au major, et dit, à part, en s'en allant.

Voilà cé qui s'appelle un talent véritable!
Jé laissé lé major dans un péril notable.

SCÈNE VII.

M. DE GOUVIGNAC, Mme BELVAL.

M. DE GOUVIGNAC.

Êtes-vous un peu mieux?

Mme BELVAL.

Oui ; ce ne sera rien.
Asseyez-vous.

M. DE GOUVIGNAC, assis et à part.

Par où commencer l'entretien ?

Mme BELVAL.

Vous allez donc partir ?

M. DE GOUVIGNAC.

Voulez-vous que je reste ?
Cela dépend de vous.

Mme BELVAL.

Comment ?

M. DE GOUVIGNAC.

Je vous proteste
Que vous pouvez, ma reine, ici me retenir ;
L'amour chez la beauté se fixe avec plaisir.
Je formais, à l'instant, un plan sage, très-sage,
Qui m'offrait du bonheur la séduisante image.

Mme BELVAL.

Quel est-il ?

M. DE GOUVIGNAC.

Je voudrais vous le faire adopter ;
Ce serait d'être unis, de ne nous plus quitter.

Mme BELVAL.

A de pareils discours comment croirais-je encore ?
Vous ne pouvez m'aimer.

M. DE GOUVIGNAC.

Qui ? moi ? je vous adore.

Mme BELVAL.

Depuis que vous savez quel état est le mien...

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'importe? à mon projet cela ne gâte rien.
Heureux de posséder une charmante amie,
Par mille attentions j'embellirais sa vie;
Je voudrais prévenir le moindre de ses vœux...

Mme BELVAL.

Plaît-il?...

M. DE GOUVIGNAC.

Tout deviendrait commun entre nous deux;
Entre amis, entre amans, sans scrupule on partage,
Quand le cœur s'est donné.

Mme BELVAL.

Quel est donc ce langage?
A qui s'adresse-t-il?... Est-ce à moi, s'il vous plaît?

M. DE GOUVIGNAC, *un peu déconcerté.*

Madame!...

Mme BELVAL.

Vous rêvez, à ce qu'il me paraît?

M. DE GOUVIGNAC.

Quel ton!

(A part.)

Ce n'est pas là comme il fallait s'y prendre.

Mme BELVAL, *se levant.*

Je vous estime assez pour ne vous pas comprendre.

M. DE GOUVIGNAC, *se levant aussi, et à part.*

Elle refuse!... Allons! c'est tout de bon, ma foi!

Mme BELVAL, à part.

Ah! monsieur le major, vous pensez mal de moi?
Je ne l'aurais pas cru.

M. DE GOUVIGNAC.

Que dites-vous, ma chère?
Vous aurais-je fâchée? est-ce de la colère?

Mme BELVAL.

Oh! non; je n'en ai point.

(A part.)

Mais je me vengerai,
Et vous ferez, major, tout ce que je voudrai.

(Haut.)

Vous me méconnaissez; votre erreur est extrême;
On peut changer d'état; le cœur reste le même.
Auriez-vous autrefois si mal jugé le mien?

M. DE GOUVIGNAC.

De madame Belval je pense encor très-bien;
Daignez croire...

Mme BELVAL.

Ecoutez, et rendez-moi justice.
Je suis franche, sincère, exempte d'artifice.
Mon état actuel ne m'avait fait jamais
Jusqu'à ce moment-ci connaître les regrets;
J'ouvre les yeux; j'y vois un malheur véritable;
J'avais cru retrouver un ami.... bien aimable...
Un ami que jamais je n'avais oublié;
J'ai retrouvé l'ami, mais non pas l'amitié.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! mais, pardonnez-moi; ne doutez pas, Madame...

Mme BELVAL.

Je veux que vous lisiez jusqu'au fond de mon ame ;
Vos projets de départ m'ont causé du chagrin ;
J'en ai versé des pleurs cette nuit, ce matin ;
J'avais tort; cette fuite, à mes vœux si contraire,
Devient à mon repos désormais nécessaire ;
Oui, partez, puisque ainsi vous l'avez résolu ;
C'est un malheur pour moi de vous avoir revu,
Lorsqu'à fixer vos vœux je ne dois plus prétendre;
Vous m'oublierez bientôt, et je m'y dois attendre;
Mais rien n'affaiblira pour vous... mon sentiment.

M. DE GOUVIGNAC, à part.

Oh! cette femme-là m'aime réellement.
(Haut.)
Cette aimable franchise ajoute à tous vos charmes...

Mme BELVAL.

Je crois qu'il s'attendrit; c'est le moment des larmes.
(Haut.)
Mon état vous révolte, et vous est odieux,
Et l'avoir pris me rend bien coupable à vos yeux;
J'eus pour m'y décider un motif respectable,
J'ose le dire... hélas! ici-bas rien n'est stable;
Nous sommes, malgré nous, malgré nos sentimens,
Jouets de la fortune et des événemens.
Ah! j'ai beaucoup souffert; ce souvenir pénible
M'arrache encor des pleurs...

M. DE GOUVIGNAC.

O ciel! est-il possible?...

Vous pleurez?... Que n'étais-je alors auprès de vous!...
Que n'ai-je pu du sort vous épargner les coups!...

Mme BELVAL.

Vous, major, qui venez, par une épreuve dure,
De me blesser dans l'ame et de me faire injure?
Vous ne me voyez plus du même œil qu'autrefois;
A votre estime, au moins, j'aurai toujours des droits...
Partez... soyez heureux... vous m'avez mal jugée.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! par mon repentir vous êtes trop vengée;
C'est l'erreur d'un moment; je veux la réparer;
Par de tendres respects je veux vous honorer,
Rendre dignes de vous mes vœux et mon hommage;
Souffrez qu'à vos genoux...

Mme BELVAL.

Voilà votre langage!
Oui, vous voilà, major, et je vous reconnais.
Levez-vous.

M. DE GOUVIGNAC.

Dites-moi d'abord que pour jamais
Vous oubliez mes torts, vous m'accordez ma grâce.

Mme BELVAL.

Des torts?... n'en parlons plus; ce retour les efface.

M. DE GOUVIGNAC.

Je reconnais aussi madame de Courmon...
Mon amie...

Mme BELVAL.

Ah! laissez; ce n'est plus là mon nom.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! quoi?...

Mme BELVAL.

Je suis Belval, je suis comédienne;
Je vous le dis encor; que rien ne vous retienne;
Adieu. Séparons-nous.

M. DE GOUVIGNAC.

Cela ne se peut plus.
Vous quitter? j'y ferais des efforts superflus.
Je reste auprès de vous; j'y veux passer ma vie.

Mme BELVAL.

Non; pour y consentir je suis trop votre amie.
Ce conseil à donner me coûte, croyez-moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Quelle sagesse en vous!... et quelle bonne foi!
J'admire en vos discours le plus beau caractère,
La raison, la vertu; je vous aime et révère;
Je vous ai dit, hier, quel était mon dessein;
J'y tiens plus que jamais.

Mme BELVAL.

Vous! m'offrir votre main,
Major? pour mon état je connais votre haine...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! mais..., en m'épousant vous quitteriez la scène!...
Vous trouveriez, je pense, un dédommagement...

Mme BELVAL.

Moi, quitter mon état... et perdre mon talent?

Quelque sort qu'on m'offrît, j'en serais bien fâchée ;
Par goût et par honneur j'y suis trop attachée ;
A force de travaux, quand on s'est fait un nom...

M. DE GOUVIGNAC.

Nous pourrions nous y prendre alors d'autre façon.
Ce nom que vos talens, votre conduite honore,
Vous le conserveriez pour l'illustrer encore :
Soyons ensemble unis par un hymen secret,
Et gardez votre état.

Mme BELVAL.

Dans ce nouveau projet
J'entrevois des motifs que vous savez me taire.
Croyez-vous que je puisse approuver ce mystère ?
Accepter un époux qui rougirait de moi,
Qui craindrait en public de m'engager sa foi ?...
Tenez, il faut vous dire, en grande confidence,
Un fait des plus secrets... Je sais votre prudence.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'est-ce donc ?

Mme BELVAL.

L'an dernier, quelqu'un s'est proposé
Pour être mon époux ; c'était un homme aisé,
Ayant un nom, un rang : il insistait, de même,
Pour me faire quitter le théâtre, que j'aime...

M. DE GOUVIGNAC.

Mais lui... vous plaisait-il ?

Mme BELVAL.

J'en faisais un grand cas ;

Mais je vous dirai vrai : non, je ne l'aimais pas.

M. DE GOUVIGNAC, *tendrement.*

M'aimez-vous ?

Mme BELVAL, *avec un soupir.*

Ah ! laissez ; j'en ai trop dit peut-être.
Ce que je sens pour vous, je l'ai trop fait connaître;
Mais n'en abusez pas.

M. DE GOUVIGNAC.

Je suis donc décidé.
Par la raison autant que par l'amour guidé...

Mme BELVAL.

Mon cher major, malgré ce feu qui vous égare,
Un obstacle trop fort, vous et moi nous sépare...

M. DE GOUVIGNAC.

Non ; puisque vous m'aimez, plus d'obstacle entre nous :
Faut-il encor, faut-il vous prier à genoux?
Tout ce que vous voudrez je consens à le faire;
Je sens qu'à mon bonheur vous êtes nécessaire :
De mes vains préjugés l'amour m'a bien guéri,
Je les abjure tous.

Mme BELVAL.

Eh bien ! s'il est ainsi,
D'un si grand changement donnez-moi donc la preuve.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh ! comment ?...

Mme BELVAL.

Je vous offre une facile épreuve.
Ne vous opposez plus à l'hymen recherché

Par votre cher neveu : vous l'avez empêché ;
Vous avez repoussé loin de votre famille
Une personne honnête, une charmante fille.

M. DE GOUVIGNAC.

Pardon ; devriez-vous me parler de cela ?
Je viens pour prévenir ce mariage-là :
J'ai, par ce seul motif, entrepris mon voyage ;
J'ai dit partout combien Sainville était peu sage... *

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres exprès.
Mais quoi ! pour le départ je n'ai point vu d'apprêts.
Je viens de votre hôtel, où vos gens m'ont su dire
Que vous étiez sorti, mais sans leur rien prescrire ;
Auriez-vous donc changé vos dispositions ?

M. DE GOUVIGNAC.

Non pas à ton égard ; car mes intentions
Sont toujours qu'au plus tôt tu quittes cette ville.

SAINVILLE.

Eh bien ! mon oncle, soit. Je veux être docile.

M. DE GOUVIGNAC.

Est-il vrai ?

SAINVILLE.

Sûrement ; je dois vous obéir.

* Voyez la variante (*t*) à la fin de la pièce.

D'un séjour dangereux je brûle de partir.
La raison sur mon ame a repris son empire.

(A part.)

Mon rôle est convenu ; je sais ce qu'il faut dire.

M. DE GOUVIGNAC.

Tu prends le bon parti ; c'est très-bien, mon neveu ;
Je t'en fais compliment.

SAINVILLE.

Eh bien ?

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien ! adieu.
Bon voyage. Veux-tu m'embrasser ?

SAINVILLE.

Il me semble
Que votre ordre, mon oncle, est de partir ensemble.
Ne m'avez-vous pas fait, cette nuit, prévenir ?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui ; mais je ne pars plus.

SAINVILLE.

Qui peut vous retenir ?

M. DE GOUVIGNAC.

Madame pourrait bien t'en dire quelque chose.

Mme BELVAL.

Moi ? comment ?

M. DE GOUVIGNAC.

Si je reste, elle seule en est cause.

SAINVILLE.

Quoi ! mon oncle, serait-ce ?... Ah ! je l'avais prévu.

M. DE GOUVIGNAC.

Enfin à l'épouser tu me vois résolu.

SAINVILLE.

A l'épouser? Eh! mais, cela ne peut pas être.

M. DE GOUVIGNAC.

Tu te moques de moi... Ne suis-je pas le maître?

Mme BELVAL.

Pour vous en empêcher, il suffit bien, je croi,
De mon état...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! non...

SAINVILLE, prenant à part M. de Gouvignac, et lui parlant bas.

Mon oncle, écoutez-moi;
Vous faites cent fois pis que je ne voulais faire.

M. DE GOUVIGNAC.

Si je fais pis ou mieux, ce n'est pas ton affaire.

SAINVILLE.

Je veux vous emmener.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne partirai pas.

Mme BELVAL.

Qu'avez-vous donc, Messieurs? vous querellez tout bas?

M. DE GOUVIGNAC.

C'est qu'il perd la raison; croiriez-vous qu'il me donne
Des conseils contre vous?

Mme BELVAL.

Oh! je le lui pardonne.

Vous comptez m'épouser; votre neveu peut bien
Blâmer votre projet, quand il renonce au sien. *

M. DE GOUVIGNAC.

Oh! ma position n'est point du tout la sienne.

SAINVILLE.

Vous m'avez fait sentir les dangers de la mienne.
Henriette est pourtant charmante, sans détour;
Vous-même la jugiez digne de mon amour.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne la connais pas.

SAINVILLE.

Pardon, vous l'avez vue.
Cette jeune beauté, douce, aimable, ingénue,
Que vous vîtes hier, qui vous parut si bien,
Dont vous fîtes l'éloge...

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! oui, je m'en souvien.

Mme BELVAL.

Elle n'est point ma nièce.

M. DE GOUVIGNAC.

En voici bien d'une autre!

Mme BELVAL.

Mais je voudrais beaucoup qu'elle devînt la vôtre.
Hier, en la voyant, vous formiez ce désir.

M. DE GOUVIGNAC.

Pourvu qu'à m'épouser vous vouliez consentir...

* Voyez la variante (*u*) à la fin de la pièce.

Mme BELVAL.

De mes conditions vous savez la première.

M. DE GOUVIGNAC.

Mais Sainville, à présent, pense d'autre manière;
Il veut partir.

SAINVILLE.

Non, non. D'après ce que je voi,
Je change aussi d'avis; votre exemple est ma loi.

Mme BELVAL.

Sainville avait écrit d'avance une promesse.
Approuvez-la. Signez.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous êtes la maîtresse.
Il faut bien se soumettre; et je suis trop heureux
Pour vous rien refuser.

SAINVILLE.

Ah! vous comblez mes vœux.

(M. de Gouvignac signe la promesse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE, DARICOUR.

SAINVILLE, voyant entrer Henriette et Daricour.

Henriette, venez; mon oncle, qui vous aime,
Consent à mon bonheur; il le signe lui-même.

HENRIETTE.

Est-il vrai? Quoi! Monsieur d'avis a donc changé?

M. DE GOUVIGNAC.

Oui, ma très-belle enfant; oui, tout est arrangé.
Appelez-moi votre oncle.

HENRIETTE.

Ah! que je vous rends grâce,
Mon cher oncle!

M. DE GOUVIGNAC.

Et souffrez qu'ici je vous embrasse.

(Il embrasse Henriette.)

Mme BELVAL.

Cher major, à présent n'allez pas m'en vouloir;
De l'amour j'ai voulu vous montrer le pouvoir;
D'une ruse innocente il faut que je m'accuse.

M. DE GOUVIGNAC.

Qu'est-ce donc?

Mme BELVAL.

Mon motif me servira d'excuse.

M. DE GOUVIGNAC.

Parlez.

Mme BELVAL.

De ces enfans je voulais le bonheur,
Et je songeais au vôtre en travaillant au leur.
Je serai, près de vous, par-là justifiée;
Mais vous me croyez libre, et je suis... mariée.

M. DE GOUVIGNAC.

Mariée! est-il vrai?

Mme BELVAL.

Très-mariée, hélas !

(En montrant Daricour.)

Monsieur en fut témoin; je ne vous trompe pas;
Il est mon directeur....

M. DE GOUVIGNAC.

Comment ? que signifie ?...
Monsieur est directeur ?...

DARICOUR.

Eh ! oui, de comédie.
Par mes soins, à Bordeaux, le théâtre va bien.
L'emploi des financiers, dans la troupe, est le mien.
Mon nom est Daricour. Agréez mon hommage.

M. DE GOUVIGNAC.

J'ai fait, sans le savoir, un joli personnage !

Mme BELVAL.

Celui d'un amoureux; et je me suis permis
D'employer mon talent à servir mes amis.
D'intérêt personnel ma conduite est exempte.
Je vous donne, major, une nièce charmante,
Qui de votre château fera bien les honneurs,
Embellira vos jours, les sèmera de fleurs.
Au défaut de l'amour, que l'amitié nous lie;
Elle a des plaisirs vrais, sans trouble et sans folie :
Voilà le sentiment qui convient entre nous;
Plus pur, il en sera plus durable et plus doux.

M. DE GOUVIGNAC.

Le tour est un peu fort!... le meilleur est d'en rire;
Au beau titre d'ami puisqu'il faut me réduire,
J'y souscris; mais croyez qu'avec empressement,
L'ami, quand vous voudrez, redeviendra l'amant.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

VARIANTES

DE LA COMÉDIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*a*) Jé sais cé qui vous est contraire.
Vous dévez épouser un aimable avocat ;
Mais son onclé répugne à signer lé contrat.
Monsur dé Gouvignac, etc.

SCÈNE III.

(*b*) J'ai déjà trop souffert de son refus barbare,
Et sans vouloir manquer à ce que je lui dois...

HENRIETTE.

Ce que vous lui devez, c'est de suivre ses lois.

SAINVILLE.

Laissez-moi me flatter que ma persévérance
Saura le vaincre enfin ; j'en garde l'espérance.

HENRIETTE.

Je ne puis m'aveugler ; vous avez à Bordeaux
Un état honorable, acquis par vos travaux ;
Parmi nos avocats on vous vante, on vous cite.

SAINVILLE.

Oh ! n'exagérez pas mon trop faible mérite.

HENRIETTE.

Votre oncle riche, et fier d'un nom qu'il croit très-beau,

Ancien militaire, et seigneur de château,
Dans ses vieux préjugés d'ailleurs opiniâtre...

SAINVILLE.

Je saurai les détruire; enfin sur le théâtre
Votre mère ni vous ne parûtes jamais;
La vertu la plus pure embellit vos attraits;
De s'allier à vous, etc.

SCÈNE IV.

(c) Le major entreprit ma consolation;
Il y mettait un zèle!... entre nous, je me vante,
Qu'il n'eût tenu qu'à moi d'être un peu votre tante.

SAINVILLE.

Oh! que ne l'êtes-vous!

Madame BELVAL.

(d) L'oncle n'est point changé.

SAINVILLE.

A ses vieux préjugés vous avez fait la guerre?

Madame BELVAL.

Non; j'ai pris le parti d'écouter, de me taire.
Je n'ai point contredit ses déclamations.
Combien il a donné de malédictions
Au théâtre, aux acteurs, et sur-tout aux actrices!
Il faut qu'il ait un peu vécu dans les coulisses;
Il n'est pas mal instruit : je trouvais amusant
Que, ne se doutant pas, etc.

HENRIETTE.

(e) Non, je vous ai fâché; j'aurais dû me contraindre.

SAINVILLE, à madame Belval.

Il nous faut votre appui, daignez nous l'accorder.

Madame BELVAL.

Vous commencerez donc par vous raccommoder.

SAINVILLE, à Henriette.

Faites grâce à l'excès d'une ardeur inquiète;
Rassurez-moi d'un mot: m'aimez-vous, Henriette?

HENRIETTE.

Je crains bien que jamais nous ne soyons époux;
Mais je promets de n'être à personne qu'à vous.

SAINVILLE.

Mon oncle m'entendra; j'en attends toute chose;
Quand serais-je éloquent, si ce n'est dans ma cause?

Madame BELVAL.

Allons, fort bien, etc.

SCÈNE V.

(*f*) Moi-même, que dirai-je? et s'il veut que j'explique...

Madame BELVAL.

Un avocat peut-il manquer à la réplique?
Craint-il d'être muet? Je vous seconderai.
Du courage!

SCÈNE VI.

(*g*) Pourquoi? Vous devez le comprendre.
(A madame Belval.)
Mais, mon neveu, comment a-t-il l'honneur?...

Madame BELVAL.

Comment?
Monsieur est avocat.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! bien?

Madame BELVAL.

Eh bien! vraiment,
C'est lui qui me défend au procès qu'on m'intente
Pour un assez grand bien qui me vient d'une tante.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous avez un procès?

Madame BELVAL.

Même assez délicat.
Mais je le gagnerai; voici mon avocat.

M. DE GOUVIGNAC.

Je lui fais compliment de cette clientèle.

Madame BELVAL.

Recommandez-moi bien à ses soins, à son zèle.

M. DE GOUVIGNAC.

Puisqu'il défend vos droits, ils sont en bonnes mains.
Ce n'est pas son talent qui fait que je m'en plains.

Madame BELVAL.

Vous vous en plaignez!

M. DE GOUVIGNAC.

Oui. Ce neveu peu docile
Dont je vous ai parlé, etc.

SCÈNE VI.

Madame BELVAL.

(*h*) Et vous faites fort bien.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous saurez, mon neveu,
Qu'à Bordeaux mon dessein est de rester fort peu,
Et que je vous emmène...

Madame BELVAL.

Ah! que voulez-vous faire?
Il faut auparavant qu'il gagne mon affaire;
Moi, de mon avocat je ne puis me passer.

M. DE GOUVIGNAC.

Fort bien. Mais à Bordeaux si je vais le laisser,
Vous sentez le péril!... il ferait la folie!
De chimères d'amour, etc...

Madame BELVAL.

(*i*) Vraiment! sans chercher loin, je saurais bien qu'en dire,
Et la matière prête assez à la satire:
Mais laissons ce sujet qui vous met en souci;
Je veux vous présenter ma nièce que voici.
(A Henriette.)
Approchez, Rosalie.

M. DE GOUVIGNAC.

Ah! ah! mademoiselle
Est votre nièce?

Madame BELVAL.

Eh! oui. Je vous ai parlé d'elle
Hier, je pense?

M. DE GOUVIGNAC.

Non : dans tout notre entretien
Vous n'en avez rien dit, et je m'en souviens bien.
Oh! comme dans ses traits on voit l'air de famille!

Madame BELVAL.

D'une sœur que j'aimais elle est la seule fille.

M. DE GOUVIGNAC.

On ne peut pas la voir sans y prendre intérêt.

Madame BELVAL.

Répondez donc, ma nièce.

HENRIETTE, en tremblant.

Ah! si monsieur promet, etc.

Madame BELVAL.

(*k*) Vous nous ferez plaisir.

SAINVILLE.

L'aimable compagnie
Que je me plais à voir en ces lieux réunie...

M. DE GOUVIGNAC.

Est celle qu'il vous faut.

SAINVILLE.

J'en suis persuadé.

M. DE GOUVIGNAC.

Vous savez le proverbe; il est très-bien fondé.
On ne peut apporter trop de délicatesse
Au choix de ses amis.

(Bas, à madame Belval.)

A votre aimable nièce, etc.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

(*l*) Toute votre assemblée
S'est, après le dîner, promptement écoulée;

Mon neveu, pour affaire, avait un rendez-vous.

Madame BELVAL.

Oh! vraiment; les plaideurs à lui s'adressent tous.
Il n'a pas un instant, il ne peut y suffire.

M. DE GOUVIGNAC.

Ce dîner m'a charmé plus que je ne puis dire;
Je n'avais qu'un regret, etc.

SCÈNE III.

(*m*) Mais de vous exposer je serais affligée.
Mon cher major, pour moi ne vous battez jamais.

SCÈNE IV.

Madame BELVAL.

(*n*) Oui; je veux obtenir de votre oncle, s'il m'aime,
De vous laisser ici, jusqu'à ce qu'au procès
Où vous plaidez pour moi, nous ayons plein succès.
Je tiens à conserver un défenseur habile.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh bien! vous le voulez? je reste en cette ville
Pour quelque tems encore.

SAINVILLE.

Ah! mon oncle est galant.

SCÈNE VI.

(*o*) Trouver en vous bien plus d'indulgence pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Vraiment! la différence est bien grande, je croi.
Madame de Courmon porte un nom honorable.
Son état, dans le monde, est un état louable.

SAINVILLE.

Même elle y peut paraître en un rang élevé.

M. DE GOUVIGNAC.

Un pareil choix partout devrait être approuvé.
Mais le vôtre?... Tenez, Sainville, pour bien faire,
A sa charmante nièce efforcez-vous de plaire.

(*p*) Songe à former des nœuds que je puisse approuver;
Ne me fais point rougir d'un amour de coulisse,
D'une personne...

SAINVILLE.

Eh! mais, elle n'est point actrice,
Ne le sera jamais, et ne l'a point été.

M. DE GOUVIGNAC.

Son père était acteur; belle subtilité!
Ecoute-moi. Déjà je ne t'approuvai guères
Lorsqu'au lieu de prétendre aux honneurs militaires,
D'imiter nos aïeux, qui tous furent soldats,
Tu voulus prendre place au banc des avocats;
Mais aujourd'hui, bravant ma colère et le blâme,
Dans quel état, dis-moi, vas-tu choisir ta femme?

SAINVILLE.

Ce n'est pas son état; je vous l'ai déjà dit, etc.

(*q*) Le premier fut nommé père de la patrie.

M. DE GOUVIGNAC.

Tais-toi. Cours à ta perte, et comble ma douleur;
Il ne te manque plus que de te faire auteur.

SAINVILLE.

Ne m'en défiez pas; car j'en serais capable.

M. DE GOUVIGNAC.

Le malheureux!... Déjà tu n'es que trop coupable.

SAINVILLE.

Mon oncle...

M. DE GOUVIGNAC.

Epargne-moi des discours superflus.

SAINVILLE.

Si vous me permettiez...

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne t'écoute plus.
Ton fol aveuglement et m'indigne et m'afflige.
Laisse-moi seul.

SAINVILLE.

De grace...

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! laisse-moi, te dis-je.

SCÈNE VIII.

(*r*) Au journal de la ville et du département.

M. DE GOUVIGNAC.

Je ne le lis jamais.

CLEOFILE.

Par malheur, les artistes
Sont obligés d'avoir pour eux les journalistes.
J'avais au rédacteur fait d'assez beaux présens;
Mais il les a trouvés peut-être insuffisans :
Ma rivale sur moi, sans doute, a mis l'enchère;
Et puis elle a fait plus; ce n'est pas un mystère...
Tout le monde le sait... Vous m'entendez, je croi?
Mais de pareils moyens ne sont pas faits pour moi.

M. DE GOUVIGNAC.

Eh! qu'ai-je affaire, moi, etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

(*s*) Je suis femme d'abord, et puis comédienne :
Donner à ce qu'on dit un air de vérité,
Prendre et quitter un masque avec facilité,
N'est-ce pas là notre art et notre unique étude?
Se contrefaire?... eh! mais, chez nous, c'est habitude.
Il m'aime; je suis loin d'en vouloir abuser, etc.

SCÈNE VII.

(*t*) J'ai dit partout combien Sainville était peu sage...

Madame SAINVAL.

Mais ce langage-là siérait mal aujourd'hui,
Et vous n'avez plus droit de vous plaindre de lui;
Vous lui donnez l'exemple...

M. DE GOUVIGNAC.

Oh ! quelle différence !
Je n'attends rien de lui, ni d'autres ; mon aisance
Me rend indépendant ; je le suis pour toujours,
Et je puis me moquer de tous les sots discours ;
Mais mon neveu, Madame, a son état à faire ;
Il est jeune ; il dépend des propos du vulgaire,
Et de l'opinion ; il doit la ménager,
Et ne la braverait qu'avec un grand danger.
Vous m'avouerez qu'il a besoin de tout le monde.

Madame BELVAL.

Point du tout ; car je vois que son état se fonde
Sur d'éternels travers ; médecins, avocats,
Ne manqueront jamais de pratique ici-bas ;
Et comme on le connaît honnête autant qu'habile,
Tout le monde au contraire a besoin de Sainville.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres exprès.

(*u*) Blâmer votre projet, quand il renonce au sien.

M. DE GOUVIGNAC.

Voilà mes avocats, prêts, en toute rencontre,
A plaider hardiment ou le pour ou le contre ;
Hier, que disais-tu ?

SAINVILLE.

Que disiez-vous hier ?
Je puis vous rétorquer vos argumens ; c'est clair.

M. DE GOUVIGNAC.

Oh ! ma position n'est point du tout la tienne.

SAINVILLE.

Vous m'avez fait sentir les dangers de la mienne.

FIN DES VARIANTES.

QUELQUES
SCÈNES IMPROMPTU,
OU
LA MATINÉE DU JOUR DE L'AN,
PROLOGUE
POUR L'OUVERTURE DU THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON,
SOUS LA DIRECTION DE M. PICARD,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 1er janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Cet opuscule a été entrepris par le seul motif de faire plaisir à mon ami M. Picard, qui m'avait demandé, pour le théâtre de l'Odéon, une petite pièce d'ouverture.

Il y avait à faire les annonces, les promesses et les complimens d'usage ; il fallait amener une scène de valet, une scène de jeune personne, et une scène de soubrette pour trois acteurs nouveaux qu'on voulait faire remarquer. Le cadre était à mon choix.

Cette fois, j'employai les vers *libres* comme une manière d'écrire plus ornée que la prose, mais plus expéditive et moins difficile que les vers d'un rhythme uniforme. J'étais pressé par le tems, car la pièce me fut demandée le 4 décembre ; elle devait être représentée, et elle le fut en effet, le 1er janvier suivant ; encore n'y consacrais-je que des heures de loisir.

Le public daigna faire un aimable accueil à ce compliment de bonne année, qui eut une douzaine de représentations.

PERSONNAGES.

LE DIRECTEUR DU THÉATRE.

DERCOUR, ancien comédien.

UN VALET.

UNE JEUNE PERSONNE.

UNE SOUBRETTE.

M. ARMAND.

M. CLOZEL.

Mademoiselle DÉLIA.

TOUS LES ACTEURS ET ACTRICES DU THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON.

La scène est sur le théâtre.

QUELQUES
SCÈNES IMPROMPTU,

OU

LA MATINÉE DU JOUR DE L'AN,

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DIRECTEUR seul.

Au théâtre je viens passer ma matinée,
Et c'est pour m'y réfugier,
Pour échapper à la foule acharnée
Des souhaiteurs de bonne année.
Que c'est un cruel jour que le premier janvier!
C'est qu'il est ruineux!... en cadeaux, en étrennes,
En bonbons dont il faut avoir les poches pleines,
Cela ne finit pas!... On vous fait essuyer
Un tas de complimens et de paroles vaines.
Tel vous serre la main, et vous jure amitié,
Par qui l'instant d'après vous êtes oublié.
J'ai grand besoin pourtant qu'à moi l'on s'intéresse,
Qu'on prenne un peu de part à mon fâcheux état;
J'ai pris un lourd fardeau; vraiment, je le confesse :

Directeur de théâtre!... oh! quelle hardiesse!
Je connais le métier; il est pénible, ingrat!
Ah! que je voudrais être à la fin de décembre,
Ou même à l'an prochain, en octobre ou novembre,
Pour savoir quel sera le succès qui m'attend!
S'il suffisait du zèle et du travail constant!..
Le public à nos vœux daignera-t-il sourire?
Oui; nous l'aurons pour nous : tout me le garantit.
Je suppose qu'il m'entendît;
Voici ce que j'aurais, ce me semble, à lui dire :
Protégez nos efforts; vos bienveillans regards
Font naître les talens, encouragent les arts;
A nos succès, qui de vous vont dépendre,
Vous-même êtes intéressés :
A vous bien divertir nous serons empressés;
Soyez-le, chaque jour, à venir nous entendre.
Des Grandval, des Molé, des Préville, autrefois
Le faubourg Saint-Germain connaissait bien la voix.
Thalie, aujourd'hui, recommence
En ces lieux un destin nouveau;
Elle revient à son berceau;
Protégez sa seconde enfance.

SCÈNE II.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

DERCOUR, en entrant, à la cantonade.

Laissez-donc. De me voir il sera bien content.

LE DIRECTEUR, le voyant entrer.

Allons, on ne peut pas être libre un instant.
Quand je me fâcherais, c'est une chose faite.

DERCOUR.

Mon ami, je vous la souhaite.
(Il l'embrasse.)
On m'a bien dit chez vous que vous étiez sorti;
Mais je me suis douté que vous seriez ici,
Et je vous trouve... Allons, encore une embrassade.
(Il l'embrasse encore.)

LE DIRECTEUR.

Monsieur, assurément...
(A part.)
Quel contre-tems maussade!

DERCOUR.

Eh bien! mon cher ami, comment nous portons-nous?

LE DIRECTEUR.

Eh bien! mon cher ami, comment vous nommez-vous?

DERCOUR.

Vous ne remettez pas un ancien camarade?...
Dercour?

LE DIRECTEUR.

C'est vous? Eh! oui, je me souviens, je croi...
C'est de long-tems.

DERCOUR.

Depuis vingt ans, ma foi!
Nous ne nous sommes vus; mais, dans notre jeune âge,
Nous étions bons amis...

LE DIRECTEUR.

Il est vrai.

DERCOUR.

Tous les deux,
Nous aimions le théâtre... Oh! j'en avais la rage!...
Devant des spectateurs complaisans, peu nombreux,
En costume modeste, en fort mince équipage,
Nous jouions le tragique en un troisième étage.

LE DIRECTEUR.

Vraiment oui! nous avions des talens merveilleux.

DERCOUR.

Nous n'étions pas mauvais.

LE DIRECTEUR.

Dites-moi, je vous prie,
N'avez-vous pas depuis joué la comédie?

DERCOUR.

Oui, c'est le parti que j'ai pris:
A cet art, que j'aimais, j'ai consacré ma vie.
Je n'ai jamais voulu débuter à Paris.
Ma réputation n'est pas moins établie.
J'ai couru la province, et même l'étranger;
Trois ans en Allemagne, et dix ans en Russie.
Mais je suis de retour pour ne plus voyager;
Car j'aime mon pays, et souvent je m'écrie:
« Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie. »

LE DIRECTEUR.

Vous savez vos auteurs.

DERCOUR.

Ah! parbleu!

LE DIRECTEUR.

J'entrevoi,
Mon cher Dercour, je le parie,
Quel sujet aujourd'hui t'amène près de moi.
Je reprends l'ancien style.

DERCOUR.

Eh bien! oui, disons: *Toi*,
Comme dans les beaux jours que ce ton nous rappelle.
Ta franchise me charme, et j'en suis tout ému.

LE DIRECTEUR.

Eh! mon ami, la chose est toute naturelle.
Jusqu'à moi ton renom était déjà venu;
Tes talens se sont fait connaître.
Aujourd'hui que désires-tu?
Avec nous tu voudrais te rengager peut-être?

DERCOUR.

Avec toi? Non, vraiment, et tu te trompes fort.

LE DIRECTEUR.

Que veux-tu dire?

DERCOUR.

Non; je sais que j'aurais tort.
Je viens te voir, mon cher, par amitié, par zèle,
Et rien de personnel à cela ne se mêle.

LE DIRECTEUR.

Je te suis obligé.

DERCOUR.

Je viens pour t'avertir.
Ta situation, mon ami, me désole;
Car je vois que tu fais une entreprise folle,
Et que tu n'y peux réussir.
S'il en est encor tems, retire ta parole;
Dégage-toi bien vîte, et laisse tout cela.
Je te parle en ami qui s'y connaît...

LE DIRECTEUR.

Holà!
Tu prends bien ton moment... Quelle est donc cette rage
De venir, sans savoir, ainsi mal augurer?....
Au reste, bien des gens m'ont tenu ce langage.
On me tourmente, on cherche à me désespérer,
Quand j'aurais besoin de courage.

DERCOUR.

Du calme, mon ami, du sang-froid; mais convien
Seulement, avec moi, que tu n'as rien, mais rien
Qui ne soit contre toi; la chose est trop certaine,
Et vraiment cela me fait peine.

LE DIRECTEUR.

Je veux te convertir.

DERCOUR.

Toi! mais par quel moyen?

LE DIRECTEUR.

Je n'ai rien? Ce n'est rien d'abord que cette salle
Où, d'une façon libérale,
Un corps illustre dans l'Etat

Permet qu'aujourd'hui je m'installe.
Sa générosité ne fait point un ingrat.
Animés d'une ardeur égale,
Mes camarades vont répondre à ses bienfaits,
Et nous acquitterons le loyer en succès.

DERCOUR.

C'est fort bien fait de reconnaître...
Mais la salle pour vous est trop grande...

LE DIRECTEUR.

Oui, peut-être,
Peut-être aussi trop belle; et nos faibles talens
Avec désavantage y pourront bien paraître;
Comme un tableau, qui n'est pas d'un bon maître,
Redoute avec raison les cadres trop brillans.
Mais le travail amène enfin la réussite.
Cette salle est trop grande à présent; par la suite,
Pour des spectateurs bienveillans,
Si chez nous, chaque soir, le plaisir les invite,
Nous pourrons, que sait-on? la rendre trop petite.
Nous l'espérons du moins.

DERCOUR.

Eh! mais, mon pauvre ami,
Cette salle si belle est dans ce quartier-ci...
Le faubourg Saint-Germain...

LE DIRECTEUR.

Voilà ce qu'on répète!
Et cette objection m'a vingt fois été faite.
Le faubourg Saint-Germain est-il donc un désert?

N'est-ce pas une ville entière ?
Une très-grande ville ? Et ce spectacle offert
Dans ce même quartier où commença Molière,
Par tous ses habitans sera-t-il rebuté ?
Sur cette rive de la Seine
Ce spectacle est le seul : nous avons pour domaine
La plus belle moitié de la grande cité.

DERCOUR.

Oh ! la plus belle !

LE DIRECTEUR.

Et la plus favorable
Pour notre art. Songe un peu comment est habité
Ce faubourg qui pour nous te paraît redoutable.
De l'étude et des arts c'est l'asile honorable ;
J'y trouve l'Institut et l'Université,
Et plus d'une école fameuse
Où court une jeunesse ardente et studieuse.
C'est ici le Pays Latin;
Paris a son Parnasse au faubourg Saint-Germain.

DERCOUR.

Oh ! je suis du quartier ; je demeure à la porte...

LE DIRECTEUR.

A des spectateurs de la sorte
Nous désirons d'offrir nos modestes essais.
Nous trouverons chez eux un goût sévère et sage,
Et l'indulgence aussi, qui double le courage ;
L'amour de la gaîté, ce besoin des Français.
Nous tâcherons de faire rire...

DERCOUR.

Ah ! c'est où je t'attends. Permets-moi de te dire
Que tu n'as pas encor de pièces ni d'auteurs.

LE DIRECTEUR.

Oh ! tiens, pour des auteurs, ne te mets pas en peine :
L'espèce en est commune, et la ville en est pleine ;
Et, sans aller bien loin...

DERCOUR.

De plus, en fait d'acteurs,
Il te manque...

LE DIRECTEUR.

Eh ! mon Dieu ! quelle rage est la tienne !
Dis bien ce qui me manque !... Eh ! parbleu, je le sai :
Mais, toi, tu ne sais pas, mon ami, ce que j'ai.

DERCOUR.

Oh ! si fait. Le théâtre est dans mon voisinage,
Et j'y suis venu quelquefois...
J'estime les talens, et plusieurs que je vois
Dans ta société, méritent mon suffrage :
Mais il faudrait encore...

LE DIRECTEUR.

Il faudrait !... il faudrait !
Nous aurons ce qu'il faut. Tu seras satisfait,
Si tu n'es pas trop difficile.
(A part.)
Mon pauvre ami Dercour veut faire l'homme habile ;
Mais je veux lui prouver... Bon ! excellent moyen !
Armand vient à propos...

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. ARMAND.

M. ARMAND.

En ce beau jour, je vien
Pour vous la souhaiter...

LE DIRECTEUR, l'interrompant.

C'est bon, François.

M. ARMAND.

Qu'entends-je?

LE DIRECTEUR.

Oui, François, écoute-moi bien,
Et ne va pas prendre le change.
(A Dercour.)
Tu permets, mon ami? J'ai quelque ordre à donner
A notre garçon de théâtre.

DERCOUR.

Oh! je ne veux pas te gêner.

LE DIRECTEUR, à voix basse à M. Armand.

Mon cher Armand, cet homme est un opiniâtre
Prévenu contre nous, prophétisant malheur,
Et qu'il faut corriger.

M. ARMAND, de même.

Eh bien! cher Directeur,
Quel ordre pour cela prétends-tu que je suive?

LE DIRECTEUR.

Je veux lui faire voir nos trois acteurs nouveaux,

Sans qu'il s'en doute... Ainsi que chacun d'eux arrive
Sous un nom emprunté; cherchez quelque à propos;
Mettez en mouvement votre imaginative.

M. ARMAND.

Des scènes impromptu! Ce ne sont pas des sots;
Cela va s'arranger.

LE DIRECTEUR.

Ecoute, encor deux mots.

(Il lui parle à l'oreille, et l'on entend seulement :)

Il s'appelle Dercour.

M. ARMAND.

Il sufffit; je m'esquive.

DERCOUR.

Ce garçon de théâtre a la mine naïve.

M. ARMAND, revenant sur ses pas.

Monsieur parle de moi.

DERCOUR.

Je l'ai vu quelque part.

M. ARMAND.

Moi, je connais Monsieur.

DERCOUR.

Comment?.. Par quel hasard?

M. ARMAND.

Au Luxembourg Monsieur va souvent se distraire.

DERCOUR.

Oh! oui.

M. ARMAND.

Ma femme y tient cabinet littéraire
En plein vent.

LE DIRECTEUR.

Allons donc; t'en iras-tu, bavard?

M. ARMAND.

Eh! ne vous fâchez pas, Monsieur. Pardine! on cause.

LE DIRECTEUR.

Oui; mais dans ce moment tu dois faire autre chose.
Va donc, François.

M. ARMAND.

Je vais... Adieu, monsieur Dercour.

SCÈNE IV.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Comment sait-il mon nom?

LE DIRECTEUR.

Il l'aura, je suppose,
Entendu dire au Luxembourg.

DERCOUR.

Pour revenir à notre thèse,
Je te vois, mon ami, coiffé de ton projet.
Je suis enchanté qu'il te plaise;
Mais tu ne m'as rien dit de l'article: intérêt.
Tu parles de beaux arts et de littérature,
De gloire, de succès; tout cela ne promet
Rien de solide, et chacun sait
Qu'il faut pour exister une autre nourriture.
Hélas! c'est un fait affligeant,

Mais aussi c'est un fait notoire,
Que le quartier des arts et de la gloire
N'est jamais, mon ami, le quartier de l'argent.

LE DIRECTEUR.

Tout cela vient ensemble; et, sans m'en faire accroire...

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, s'adressant à Dercour.

Monsieur le directeur de l'Odéon?

LE DIRECTEUR.

C'est moi.

LE VALET.

Je vous fais bien ma révérence;
Fort enchanté de faire avec vous connaissance.

LE DIRECTEUR.

Puis-je vous demander pourquoi
Vous venez me trouver?

LE VALET.

Quand janvier recommence,
De sa loge chacun renouvelle le bail,
Ou tel qui n'en a point s'abonne:
Chez mon maître je suis chargé de ce détail.
Je sers un magistrat, respectable personne;
Son hôtel est dans ce faubourg;
Il m'a dit, ce matin: Dubourg,
Vous passerez, dans la journée,

Au théâtre de l'Odéon
(Car de Monsieur je suis le factoton);
Vous saurez ce qu'on paie une loge à l'année;
Je veux à mes enfans faire ce cadeau-là.
En conséquence me voilà,
Et l'affaire en deux mots peut être terminée.

LE DIRECTEUR, à Dercour.

Tu vois que l'argent vient.

DERCOUR.

Allons, tant mieux.

LE DIRECTEUR, au Valet.

Monsieur,
Ce digne magistrat nous fait bien de l'honneur.
Le prix, que chacun peut connaître,
Est de deux mille francs.

LE VALET.

C'est le prix pour mon maître;
Mais, à présent, pour moi. Là... parlez net...

LE DIRECTEUR.

Comment?

LE VALET.

A la tête d'une entreprise,
Vous devez bien savoir, sans que je vous le dise,
Comme on entre en arrangement.
Ne me ferez-vous pas la petite remise,
Pour mon compte?

LE DIRECTEUR.

Eh! mais, non, vraiment.

LE VALET.

Combien me donnez-vous ? cinq cents francs ? au moins quatre ?
Pour mon droit de commission ?

LE DIRECTEUR.

Sur la somme fixée il n'est rien à rabattre.

LE VALET.

Cela se fait pourtant. Si votre intention
Est de ne rien ôter pour moi de cette somme,
Augmentons pour mon maître. Hein? n'est-ce pas, brave homme ?
Monsieur paiera fort bien sa loge mille écus :
C'est mille francs pour moi. Répondez là-dessus ;
Car il faut bien que j'aie un petit bénéfice.

DERCOUR, à part.

Il ne se gêne pas; c'est un grand impudent.

LE VALET.

Oh! si jamais un jour je deviens intendant,
Je pourrai faire mieux. Je ne suis qu'un novice.
J'espère moissonner ; je glane en attendant.

LE DIRECTEUR.

Je ne saurais, Monsieur, vous rendre ce service.

LE VALET.

Vous êtes bien de l'ancien tems.
J'ajoute encor deux mots ; mais ils sont importans.
Oui, je veux vous donner un conseil salutaire.
Des pièces de théâtre ôtez-moi, pour bien faire,
Ces valets scandaleux, ces Crispins, ces Frontins,
Tous fort mauvais sujets, ivrognes, libertins,
Très-malhonnêtes gens... Ces coquins-là font rire !...

La morale, Monsieur, doit les faire proscrire;
La morale!... Ah!.. le cœur!.. ah!.. c'est là ce qu'il faut;
Le rire en comédie est un très-grand défaut.
Prenez-moi le bon ton, soit en vers, soit en prose;
Donnez-nous des valets musqués, couleur de rose,
Froids et spirituels, pleins de petits bons mots
Qui ne fassent point rire... Ah! voilà mes héros!
Jamais, en les voyant paraître sur la scène,
Monsieur ne peut songer un instant à Dubourg;
Mais, s'il voit des fripons, je craindrais quelque jour,
Malgré ma probité constante et bien certaine,
Qu'en rentrant du spectacle il ne vînt à penser
Que Dubourg est Frontin, et qu'il faut le chasser.
Ma place est lucrative, et me plaît; je la garde.

LE DIRECTEUR.

Vous la remplissez bien : ainsi nous prendrons garde...

LE VALET.

De plus, vous n'allez pas, Monsieur, me refuser
Des billets de spectacle?...

LE DIRECTEUR.

Oh! cela!...

LE VALET.

Pour ma fille,
Pour ma femme et sa sœur. Nous viendrons en famille.
J'ose librement en user.

LE DIRECTEUR.

Vous faites bien: voici pour ce soir une loge
Du cintre...

LE VALET.

Je vais faire en tous lieux votre éloge.
Et puis j'ai des amis... je vous les enverrai...
Ou plutôt avec moi je les amènerai...
Vous me donnerez bien des billets de parterre,
N'est-ce pas ?...

LE DIRECTEUR.

Quelquefois.

LE VALET.

Tenez, il faut cela.
Aux auteurs, aux acteurs on fait souvent la guerre :
Il faut les soutenir. Ces petits moyens-là
Ne laissent pas d'aider... ne font mal à personne.
Mais je vais au bureau... car c'est là qu'on s'abonne.
J'ai dû vous voir d'abord.

LE DIRECTEUR.

Vous m'avez fait plaisir.

LE VALET.

Puisse votre entreprise aussi bien réussir
Que mon cœur le souhaite! Oui, j'aurais grande envie
D'entendre incessamment le public applaudir!
Souvenez-vous de moi... Dubourg, pour vous servir,
Qui s'intéresse à vous, et qui vous remercie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

Il est, plus qu'il ne croit, valet de comédie...

LE DIRECTEUR.

Je crois qu'il en jouerait les rôles au besoin.

DERCOUR.

Oui ; ma foi, s'il voulait...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UNE JEUNE PERSONNE.

LA JEUNE PERSONNE entre en regardant de tous côtés, et dit à part :

Il est peut-être loin!...

DERCOUR, au Directeur.

Regarde donc ; quelle est cette jeune personne ?

LE DIRECTEUR, à part.

Bon ! c'est ce que j'attends.

(A Dercour.)

Je ne sais... je soupçonne...

LA JEUNE PERSONNE.

Je cherche ici quelqu'un.

DERCOUR.

Qui donc ?

LA JEUNE PERSONNE.

Ce n'est pas vous,
Soyez-en sûr.

LE DIRECTEUR.

C'est moi peut-être ?

LA JEUNE PERSONNE.

Ni vous non plus. Sans doute il n'a pas été maître
De venir me trouver...

LE DIRECTEUR.

Ah! c'est un rendez-vous!...

LA JEUNE PERSONNE.

Eh! mais, vous pouvez le connaître;
C'est mon petit cousin.

LE DIRECTEUR.

J'entends.

(A Dercour.)

Dans nos foyers je crois que je l'ai déjà vue :
Sa visite regarde un de nos jeunes gens.

DERCOUR.

Elle paraît bien ingénue;
Elle est bien, mon ami, mais très-bien.

LE DIRECTEUR.

Trouves-tu?

(A la Jeune Personne.)

Votre petit cousin n'est pas encor venu;
Il ne saurait tarder, à ce que j'imagine.
Si vous voulez l'attendre...

LA JEUNE PERSONNE.

Il le faut bien, hélas!
Mais je vous avouerai que cela me chagrine.

DERCOUR.

Le cousin a grand tort, je ne le cache pas,
De faire attendre ainsi son aimable cousine.

LA JEUNE PERSONNE.

Monsieur n'est-il pas un auteur?

LE DIRECTEUR.

C'est un homme d'esprit.

LA JEUNE PERSONNE.

On le voit à sa mine.

DERCOUR.

Oui, si cela vous plaît, mon enfant, de bon cœur,
Je suis auteur... Voyons ce qu'elle veut nous dire.

LA JEUNE PERSONNE.

Ah! je crains de vous faire rire;
Mais j'aurais une idée à vous communiquer.

DERCOUR.

Eh bien ! voyons donc cette idée.
Elle sera fort bonne ; il faut nous l'expliquer.

LA JEUNE PERSONNE.

Par la nature seule, hélas ! je suis guidée.
Moi, je n'ai point d'esprit ; j'en conviens franchement.

DERCOUR.

C'est avoir trop de modestie ;
Et votre physionomie
Dit le contraire, et vous dément.

LA JEUNE PERSONNE.

Pour la première comédie
Que vous ferez, je veux, si vous le permettez,
Vous donner une scène attachante... Ecoutez.

DERCOUR.

Je vous promets d'en faire usage,
Si je donne jamais au théâtre un ouvrage.
(Au Directeur.)
Elle me divertit.

LE DIRECTEUR.

Je le vois, cher Dercour.

DERCOUR.

Oui, vous m'intéressez on ne peut davantage.

LA JEUNE PERSONNE.

Ce serait une scène... une scène... d'amour.
J'aimerais au théâtre à la voir reproduire.
En la jouant moi-même, l'autre jour,
Elle me plut beaucoup...

DERCOUR.

Eh bien! daignez m'instruire;
Nous pourrons l'ajuster au théâtre.

LA JEUNE PERSONNE.

Oh! vraiment,
Ce n'est rien dans le fond... Mais je la crois touchante,
Et naturelle assurément;
Car, entre mon cousin et moi, dernièrement,
Cette scène, le soir, se passa chez ma tante.
Nous étions tous deux seuls : assis à mon côté,
Il me lisait des vers charmans, en vérité!
Je l'écoutais de toutes mes oreilles.
Ils étaient de Parny, ces vers délicieux,
Si pleins de sentiment! si doux! si gracieux!
J'avais tant de plaisir! c'est qu'il lit à merveilles!
Chaque mot de sa bouche allait jusqu'à mon cœur.
Tout-à-coup, au milieu d'un passage bien tendre,
Je ne sais pas pourquoi, la voix manque au lecteur;

De verser quelques pleurs il ne peut se défendre :
Il me parlait des yeux ; les miens lui répondaient ;
Doucement dans ses mains mes mains furent pressées ,
Et nous sentions tous deux que nos cœurs s'entendaient.
Nous restâmes long-tems livrés à nos pensées ,
Et nous taisant toujours... Quel silence rendrait
Tout ce qu'un tel silence exprime !

DERCOUR.

En amour , à ce qu'il paraît ,
Vous préférez la pantomime.

LA JEUNE PERSONNE.

J'aime la vérité : faut-il qu'aux amoureux
Qu'on produit sur la scène , on ait pris pour système
De prêter un jargon ou fade ou précieux ?
Ah ! si jamais , au lieu de son désordre extrême ,
Au lieu de ses regards que j'ai bien entendus ,
Mon cousin dit , comme eux , galamment : Je vous aime ,
Je penserai qu'il ne m'aimera plus.

DERCOUR.

Ah ! sa naïveté m'enchante.
Il est heureux , votre petit cousin !
Mais nous conterez-vous la fin
De cette scène si touchante ?

LA JEUNE PERSONNE.

Oh ! la voici : c'est que ma tante
Rentra , ne s'aperçut de rien ,
Et nous reprîmes l'entretien
Sur une chose indifférente.

LE DIRECTEUR.

Ma belle enfant, c'est fort bien ;
Mais, pour moi, je vous conseille
De ne pas jouer souvent
Avec votre cousin une scène pareille ;
Car j'en craindrais un peu pour vous le dénouement.
Au reste, vous l'avez racontée à merveille...

LA JEUNE PERSONNE, *tournant la tête vers la coulisse.*

Ah ! c'est lui que je vois. Recevez mes adieux,
Et tous deux n'allez pas trahir ma confiance ;
Pour obtenir de vous un peu de bienveillance,
Messieurs, croyez sur-tout que j'ai fait de mon mieux.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

DERCOUR, LE DIRECTEUR.

DERCOUR.

L'aimable enfant ! quel ton, et quel air d'innocence !
Tu devrais l'enrôler dans ta societé :
Elle jouerait fort bien une ingénuité.
En parlant du cousin, comme elle était émue !

LE DIRECTEUR.

Oui ; mais, si cela continue,
La pauvre enfant, en vérité,
N'a pas long-tems encore à rester ingénue.

SCÈNE IX.

DERCOUR, LE DIRECTEUR, UNE SOUBRETTE.

LA SOUBRETTE.

C'est à monsieur Dercour que je voudrais parler.

DERCOUR.

Ah ! quelle est celle-ci ?

LE DIRECTEUR.

Je ne sais.

(A part.)

Bien : c'est elle.

DERCOUR.

C'est moi qui suis Dercour : que veut Mademoiselle ?

LA SOUBRETTE.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... Je dois un peu trembler :
La chose est assez naturelle ;
Car, lorsqu'on vient se présenter,
On craint... Chez vous d'abord j'ai pris soin de monter.
J'ai voulu commencer par parler à madame.

DERCOUR.

Eh bien ! que vous a dit ma femme ?

LA SOUBRETTE.

Elle était hors de la maison,
Et je ne l'ai pas vue. Il lui manque, dit-on,
Une femme de chambre ; et si, pour cette place
Je pouvais convenir...

DERCOUR.

Ah! ah! j'entends... Mais, non;
Ma femme n'a besoin de personne... Qui donc
Vous a fait cette histoire?

LE DIRECTEUR.

On bavarde, on tracasse;
Quelques gazettes du quartier...

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Si cela ne doit pas encor se publier,
Je suis on ne peut plus discrète;
Monsieur peut à moi se fier.

DERCOUR.

Eh! non; il n'en est rien, et je vous le répète.

LA SOUBRETTE.

Regardez-moi, Monsieur; et si je vous convien
Pour la figure et le maintien....

DERCOUR.

Vous êtes jolie et bien faite;
Mais vous ne seriez pas ce qu'il faudrait chez moi.

LA SOUBRETTE.

Pourquoi cela, Monsieur?

DERCOUR.

Pourquoi?
Je connais un peu mon épouse;
Elle ne prend jamais, pour elle et ses enfans,
Une femme qui n'ait par-delà quarante ans.

LE DIRECTEUR.

Oui !... madame Dercour est donc un peu jalouse,
Et toi, galant parfois ?...

DERCOUR.

Eh ! mais, par-ci par-là :
On n'a pas renoncé tout-à-fait à cela.
Or, pour plaire à ma femme, il faudrait me déplaire.
Eh ! mais ... attendez donc : oui, depuis quelque tems,
De la bonne de ses enfans
Je crois qu'elle veut se défaire,
Et qu'elle en cherche une autre... Elle m'en a parlé.

LA SOUBRETTE.

Eh bien ! Monsieur, voilà justement mon affaire.

DERCOUR.

Qui ? vous ? avec cet air élégant, éveillé,
Gouvernante d'enfans ?... Rien que votre parure...

LA SOUBRETTE.

Je suis ce qu'il vous faut, Monsieur, je vous assure.
Vos demoiselles sont grandes ?

DERCOUR.

Douze à quinze ans.

LA SOUBRETTE.

Ce ne sont plus là des enfans.
On m'a dit qu'elles sont belles comme des anges,
Et qu'elles vous ressemblent fort.

DERCOUR.

On le dit pour me plaire, et j'en tombe d'accord,

LA SOUBRETTE.

Je suis loin de vouloir me donner des louanges :
Mais, quand on a reçu de l'éducation,
Et qu'on possède un fonds d'instruction,
On peut se présenter avec quelque avantage.

DERCOUR.

Vous sauriez les former aux détails du ménage ?

LA SOUBRETTE.

Assurément, Monsieur, à chanter, à danser,
A broder quelquefois, à parler sans penser,
A se donner des airs de langueur, de folie,
Pour faire voir qu'on est jolie.
Je puis aussi leur enseigner
A débiter des vers et de la comédie,
Ce qui n'est point à dédaigner ;
Quelque peu de dessin, et même de musique;
A causer joliment modes et politique,
A se montrer partout, à paraître, à briller,
A dépenser beaucoup, à médire, à railler :
N'est-ce pas là, Monsieur, à peu près la méthode
Que suivent aujourd'hui nos dames à la mode ?

DERCOUR.

Vos talens sont pour nous beaucoup trop élevés.
Si ce sont là tous ceux que vous avez...

LA SOUBRETTE.

Ah ! j'en oubliais un d'une grande importance :
Je sais fort bien tirer les cartes.

DERCOUR.

En ce cas,
Vous n'avez pas besoin, je pense,
De chercher une place. Eh! ne trouvez-vous pas
Dans votre art merveilleux une ressource utile?

LA SOUBRETTE.

Sans vanité, Monsieur, j'y suis assez habile;
Je sais de l'avenir percer l'obscurité;
Mais j'ai, pour mon malheur, trop de sincérité.
On vient nous consulter pour avoir l'assurance
Des projets qu'en soi-même on a formés d'avance.
L'avare, le joueur, demandent des trésors;
L'ambitieux veut voir couronner ses efforts;
L'auteur croit de son nom remplir la France entière;
Le jeune homme poursuit une riche héritière;
La vieille s'est promis d'avoir un jeune époux;
Tel mari de son sort cherche la triste preuve;
Sa femme veut savoir quand elle sera veuve...
Il faut les flatter tous; mais moi, Monsieur, mais moi,
Qui de ne point mentir me suis fait une loi,
Je n'ai dans le métier gagné que de la gloire.

DERCOUR.

Eh bien! nous voici deux disposés à vous croire.
Nous parler franchement, c'est nous faire plaisir.
Consultez pour nous le grimoire.
Sur un fait qui nous touche il faut nous éclairer.
Aujourd'hui mon ami commence une carrière...

LA SOUBRETTE.

Oui, je sais ce que c'est.

DERCOUR.

Or, de quelle manière
Doit tourner son projet ? qu'en peut-on augurer ?
Doit-il s'en repentir ? doit-il y prospérer ?
Répondez là-dessus, madame la sorcière.

LA SOUBRETTE.

Savez-vous bien, Monsieur, ce que vous demandez ?
Les diables, qui me sont la plupart affidés,
Me font voir, chaque jour, l'avenir sans nuage.
Je puis, sans me flatter, en termes clairs et nets,
Annoncer une mort, promettre un héritage,
D'un divorce fâcheux dévoiler le présage,
Deviner les revers, et prévoir les succès
En fait de jeu, d'amour, et même de procès ;
Mais, des fortunes du théâtre
Jamais, jamais d'avance on ne peut rien savoir.
Le diable qui s'en mêle est un diable fort noir,
Taciturne, jaloux, quinteux, opiniâtre :
En vain on l'interroge, et toujours sur ce point
Il fait la sourde oreille, et ne vous répond point.

DERCOUR, au Directeur.

Elle a bien le babil d'une devineresse.

LA SOUBRETTE.

Mais, Monsieur, en définitif,
M'arrêtez-vous, ou non ?

DERCOUR.

Nous verrons; rien ne presse.

LA SOUBRETTE.

Le refus n'a rien qui me blesse,
Et j'en devine le motif.
Je comprends aisément que Monsieur craint Madame;
Je ne l'en blâme pas : il faut avoir la paix.
Je prends donc mon parti sans rien dire; et je vais,
Souhaitant à Monsieur plus de force dans l'ame,
Tâcher, pour me placer, de trouver aujourd'hui
La maison d'un mari qui soit maître chez lui.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LE DIRECTEUR, DERCOUR.

LE DIRECTEUR.

Elle te lâche une épigramme
En s'en allant.

DERCOUR.

Je le vois bien.
Elle est leste et fort décidée.

LE DIRECTEUR.

Elle m'a fait venir une plaisante idée;
Il ne s'en est fallu de rien
Que je ne proposasse à la belle indiscrète
D'essayer de jouer des rôles de soubrette.

DERCOUR.

Il faudrait qu'elle apprît l'emploi.
Elle en a bien l'allure et le ton, sur ma foi.

LE DIRECTEUR.

Tu vois que des acteurs ne sont pas introuvables.

DERCOUR.

Oh! le talent n'est pas commun.

LE DIRECTEUR.

Mais on peut réunir quelques sujets capables.
Tu m'as parlé d'auteurs... Eh bien! j'en attends un
A dîner aujourd'hui... Si tu veux, sois des nôtres,
Et tu m'en diras ton avis.

DERCOUR.

Bon! tu vas me lancer parmi les beaux esprits?
J'irai.

LE DIRECTEUR.

Je t'en ferai connaître plusieurs autres,
Qui sont aussi de mes amis.

DERCOUR.

A leur égard je vois le plan que tu veux suivre:
A ton théâtre ainsi tu dois les attirer.

LE DIRECTEUR.

Mon cher, les Muses nous font vivre;
C'est à nous de les honorer.

DERCOUR.

Mais quel genre allez-vous adopter, je te prie?
Car on a fait courir des bruits...

Vous jouerez, a-t-on dit, opéra, tragédie,
Et mélodrame, et parodie,
Vaudeville...

LE DIRECTEUR.

Quelle folie!
Ces gens-là sont bien mal instruits.
Nous comptons nous borner, et c'est assez, sans doute,
Au bon genre, au comique vrai,
Qui satisfait l'esprit, et que la raison goûte:
Nous allons commencer par en faire un essai.
Quand nous entrons dans la carrière,
Nous arborons pour étendard
Le nom du grand maître de l'art,
Et notre mot d'ordre est : *Molière.*
Il pare notre affiche; et nous jouons, ce soir,
Le Dépit amoureux. Il faut venir le voir.

DERCOUR.

Je n'y manquerai pas. Tu t'y prends de manière!...
On te connaît du zèle et de l'activité...

LE DIRECTEUR.

Ici chacun est plein de bonne volonté.

DERCOUR.

Tu pourras réussir; je commence à le croire.

LE DIRECTEUR.

Vraiment! c'est remporter une grande victoire,
Que de te faire ainsi changer d'avis!

DERCOUR.

Mais qu'est-ce que j'entends?

LE DIRECTEUR.

Ce sont tous nos amis.
Oh ! quel air de cérémonie !
Que diantre veulent-ils ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, tous les Acteurs et Actrices, ayant M. CLOZEL et MLLE DÉLIA à leur tête.

M. CLOZEL.

Nous sommes réunis
Pour venir tous, de compagnie,
Offrir à notre directeur
Nos complimens, nos vœux, notre reconnaissance;
Et nous avons fait choix d'un aimable orateur
Dont la grâce et l'air enchanteur
Vont nous tenir lieu d'éloquence.
(A mademoiselle Délia.)
Mademoiselle, allons, parlez.

Mlle DÉLIA.

Je l'essaierai, puisque vous le voulez;
Mais c'est une grande entreprise;
J'aurais bon besoin de secours,
Et ne me pique pas de bien faire un discours.
Notre cher directeur permettra qu'on lui dise
Tout simplement et de bon cœur,
Avec l'accent de la franchise,
De l'amitié, qu'on fait des vœux pour son bonheur :

C'est en faire aussi pour le nôtre;
Car l'un ne peut aller sans l'autre.
Réunis sous ses lois, sujets anciens, nouveaux,
Nous mettrons en commun nos efforts, nos travaux,
Pour attirer sur nous les yeux, la bienveillance
D'un public dont le goût éclaire nos progrès,
Dont les bontés sont notre récompense.
L'union fait la force, et produit les succès...
Tenez, dans son discours l'orateur s'embarrasse :
Je cherchais, pour finir, un trait de sentiment;
Mon directeur, tout uniment,
Trouvez bon que je vous embrasse.

M. CLOZEL.

Bien : embrassez-la pour nous tous.

LE DIRECTEUR, l'embrassant.

Je l'embrasse pour moi.

(L'embrassant une seconde fois.)

Je l'embrasse pour vous.

DERCOUR.

C'est une scène de famille.

LE DIRECTEUR.

Tu vois, Dercour, comme entre nous
La bonne intelligence brille.

DERCOUR.

Mais, qu'aperçois-je ici?... Voilà notre valet,
Et l'ingénue, et la soubrette :
Est-ce une pièce qu'on m'a faite?

LE DIRECTEUR.

Qu'en penses-tu, mon cher ?

LE VALET, au Directeur.

Je vous rends le billet
Pour la loge du cintre, et n'en ai plus que faire.

LA JEUNE PERSONNE, à Dercour.

Je n'ai pas de cousin.

DERCOUR.

Je comprends ce que c'est.

LA SOUBRETTE, à Dercour.

Une place chez vous ne m'est plus nécessaire;
Je crois que j'ai trouvé mon fait.

DERCOUR.

Vous jouiez tous la comédie;
Vous m'avez su tromper, j'en conviens franchement.

M. ARMAND.

A son tour, François vous supplie
De reconnaître en lui...

LE DIRECTEUR, à Dercour.

C'est un de nous... Armand.

DERCOUR, le reconnaissant.

Eh! c'est vrai.

(Au Directeur.)

Mon ami, je change entièrement
D'opinion; et de ta réussite
J'augure si bien maintenant
Que je vais avec toi m'engager tout de suite,
Si j'obtiens ton consentement.

N'est-il pas encore une place
Pour moi dans la société!

LE DIRECTEUR.

Il faudra bien qu'on te la fasse.
Il n'est, pour un ami, point de difficulté
Dont on ne vienne à bout. J'accepte tes services.
(A la société.)
C'est un homme à talent; je vous réponds de lui.
Allons, mes chers amis, nous allons aujourd'hui
Commencer sous d'heureux auspices.

Mlle DÉLIA, au public.

Messieurs, que cette année où nous allons entrer
Voie en tout vos projets et vos vœux prospérer !
Puissiez-vous tous, Messieurs, l'avoir heureuse et bonne!
Nous l'attendons de vous. Puissions-nous mériter
Qu'ici votre faveur toujours nous environne!
Et souvent, grâce à vous, puissions-nous répéter :
Nous n'avons au public fait que la souhaiter;
Mais généreusement sa bonté nous la donne!

FIN.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES

DE COLLIN-D'HARLEVILLE,

Le 25 février 1806.

DISCOURS

PRONONCÉ

AUX FUNÉRAILLES

DE COLLIN-D'HARLEVILLE,

LE 25 FÉVRIER 1806.

Une mort prématurée vient de ravir un frère à des frères et sœurs désolés, à l'Institut un de ses membres les plus illustres, à moi, l'ami de mon enfance, de ma jeunesse, de toute ma vie.

Collin-d'Harleville meurt, à cinquante ans, d'une maladie lente qui l'a longuement consumé!.... Quelle perte nous faisons tous! quelle perte fait notre littérature! et qu'il est à craindre qu'elle ne soit réparée de long-tems!... Il était du petit nombre d'hommes privilégiés que la nature a exclusivement doués du talent poétique. On applaudissait dans ses pièces de théâtre une morale saine, une diction facile et naturelle, une gaîté franche et douce, et je ne sais quel charme qui lui appartenait, et qui se faisait sentir dans toutes ses productions : il s'est créé un genre; il a agrandi la

carrière dramatique ; et, puisque l'esprit de dénigrement ne poursuit plus les morts, puisqu'on pardonne aux louanges données aux grands hommes sur leur cercueil, j'oserai dire que mon ami tiendra, parmi les poètes comiques de la France, un des premiers rangs.

Il ne l'aura dû qu'à son talent naïf et original. Simple, modeste, mélancolique, d'une timidité même un peu sauvage, il ne s'occupait qu'à l'étude, ne songeait qu'à travailler ses ouvrages, et se répandait peu dans le monde : délicat sur les bienséances, sensible en amitié, il avait besoin d'être ménagé ; mais son cœur seul était tendre et facile à blesser ; son amour-propre n'était point irritable ; il cherchait les conseils plus que les éloges : tout-à-fait étranger à la jalousie, aux rivalités, à l'intrigue, il aimait les succès d'autrui, et ceux de ses amis le transportaient de joie. Il avait obtenu du public, non-seulement une juste admiration pour ses talens, mais une estime, une bienveillance personnelle. On le connaissait par ses écrits, dans lesquels, en effet, il a peint son ame ; et tous ses lecteurs auraient voulu être ses amis.

Noble jusqu'à la fierté, désintéressé jusqu'à l'insouciance, bienfaisant jusqu'à la prodigalité, il donnait sans calculer, et s'appauvrissait sans s'en apercevoir. Aussi ne laisse-t-il aucun héritage : mais eût-il eu des trésors à distribuer, il n'eût pas reçu plus de soins pieux de sa famille, dont une partie l'a fidèlement entouré et servi jusqu'à la fin. Les longs jours pendant

lesquels il s'est vu mourir par degrés n'ont pas été pour lui sans quelque sorte de douceur et de volupté douloureuse ; il serrait les mains de ses plus chers parens, de ses plus anciens amis. S. Exc. le Ministre de l'intérieur lui a adressé, peu de tems avant sa mort, une lettre consolante et honorable ; le président de l'Institut lui a donné, au nom du corps entier, des marques de souvenir et d'attachement ; notre savant confrère, le docteur Hallé, lui a prodigué avec un zèle affectueux tous les secours de l'art et les consolations de l'amitié; la Comédie française, et plusieurs des premiers acteurs de ce théâtre lui ont offert des services dont heureusement il n'avait pas besoin, et pour lesquels ses plus intimes amis auraient réclamé la préférence ; il a eu le tems de recevoir de tous ses amis les derniers témoignages de leur tendresse ; il a pu jouir des regrets qu'il allait nous laisser ; il a souri à sa dernière heure, que lui-même voyait s'avancer de moment en moment ; il s'est éteint avec tranquillité et avec une entière confiance dans la justice de l'Être suprême!... O mon ami ! fidèle compagnon de ma vie! où sont désormais nos travaux communs, nos amusemens paisibles, nos lectures chéries, et nos entretiens solitaires ? J'ai tout perdu. Entends les derniers adieux que te font tes parens, tes confrères, tes amis, par une voix qui te fut chère!... Repose en paix dans ce dernier asile où vont s'engloutir les fortunes, les ambitions, les brillans projets et les longues espérances ; tu auras du moins

marqué ton passage sur cette terre; et il restera de toi ce que la mort même est réduite à respecter : le nom et les ouvrages d'un poète, et le souvenir de tes vertus, que ta gloire littéraire protégera et fera vivre dans la mémoire des hommes!...

PROLOGUE

JOUÉ AVANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DES

QUERELLES DES DEUX FRÈRES,

OU

LA FAMILLE BRETONNE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

OUVRAGE POSTHUME

DE COLLIN-D'HARLEVILLE,

Le 17 novembre 1808.

AVERTISSEMENT.

C'EST l'usage, en Angleterre, que chaque première représentation d'une tragédie ou d'une comédie soit précédée d'un Prologue, et même suivie d'un Epilogue; ce sont des pièces de vers plus ou moins longues, c'est quelquefois un dialogue ou une suite de quelques scènes; leur objet est de faire l'apologie de l'ouvrage nouveau, d'aller au-devant des critiques, de gagner les suffrages des spectateurs. On cite le beau Prologue de Pope pour *le Caton*, tragédie d'Addisson.

Ce qu'il y a, dans cet usage, de fort honorable aux poètes anglais, c'est que très-souvent l'auteur de la tragédie ou de la comédie ne compose pas lui-même son Prologue et son Epilogue; il trouve un ou deux de ses confrères pour lui rendre ce service; et, à son tour, il en fait autant pour eux dans l'occasion. Ces preuves d'estime et d'attachement réciproques valent mieux que la mésintelli-

gence et les petites jalousies. Les gens de lettres seraient plus honorés, s'ils vivaient plus unis. Eh! qu'ont de mieux à faire des hommes qui courent la même carrière, et une carrière si difficile, que de s'y soutenir l'un l'autre, de se faire valoir réciproquement, de montrer que l'émulation n'exclut pas l'amitié?

L'administration du théâtre auquel la comédie des *Querelles des Deux Frères* avait été présentée m'ayant fait proposer de mettre un Prologue au-devant de cet ouvrage posthume de Collin-d'Harleville, j'aurais cru manquer à un devoir sacré, si je n'avais pas tenté, en cette circonstance, d'intéresser et d'émouvoir les spectateurs en faveur d'un ami, qui fut non-seulement un excellent poète comique, mais, ce qui vaut mieux, un excellent homme, à qui j'ai eu tant d'obligations, qui me manque tous les jours, et dont tant de motifs me font si souvent ressentir et déplorer la perte. *Cùm præsertim non modò nunquàm sit aut illius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus et communicando et monendo et favendo....* * *Cùm ego mihi illum, sibi me ille*

* CICERO. *Bruto seu de clar. orator.* N° 3.

anteferret, conjunctissimè versati sumus. *
Cicéron, dont j'emprunte ces mots touchans, était un des auteurs favoris de Collin, et l'on en trouvera une citation employée avec beaucoup d'art et d'originalité dans la comédie même pour laquelle a été fait ce Prologue.

Le fond en est réel; il est très-vrai que la pièce intitulée *Les Querelles des Deux Frères, ou la Famille bretonne,* a été retrouvée, chez un épicier, parmi des paperasses achetées à la livre par ce marchand; il est très-vrai que quelques mois avant sa mort, et par une triste prévoyance, Collin voulut supprimer beaucoup de papiers inutiles, et qu'il chargea Véronique, sa servante, de les brûler; mais que celle-ci, déterminée par l'appât d'un petit profit, alla les vendre au poids. Soit intention, soit imprudence de Collin ou de la domestique, la pièce dont il s'agit se trouva enveloppée dans la proscription; et voici par quel heureux hasard elle en fut sauvée quelque tems après la mort de l'auteur.

M. Godde, architecte, se trouvant chez le marchand qui avait fait l'acquisition de ces

* *Ibid.* N° 323.

papiers, y jeta les yeux sans dessein ; il vit que c'étaient des vers, et des vers bien faits ; il reconnut des scènes et des morceaux qu'il savait être de Collin-d'Harleville. Bientôt il aperçut le titre d'une comédie nouvelle pour lui : c'étaient les *Querelles des Deux Frères.* Cette découverte piqua sa curiosité ; il témoigna au marchand, son ami, le désir de parcourir ces papiers ; celui-ci, pour lui en rendre la lecture plus facile, lui permit de les emporter tous, et lui en fit présent. De retour chez lui, M. Godde se fit aider par son fils, et ils trouvèrent, en morceaux qu'ils réunirent avec un peu de peine, la comédie tout entière. Possesseur de ce trésor qu'il sut apprécier, cet artiste, ami des lettres, voulut en faire jouir le public, rendre à Collin un titre de plus à la gloire, et à sa famille une propriété. C'est lui seul qui a fait, avec autant de zèle que de désintéressement, toutes les démarches nécessaires à la représentation.

On pourra, d'après ce récit exact, juger en quoi j'ai conservé les faits, en quoi je les ai altérés, quand j'ai mis en scène cette aventure.

Je serai trop heureux, si, en réveillant chez les spectateurs et chez les lecteurs les senti-

mens de cette bienveillante estime que Collin inspirait si généralement et à si juste titre, je puis les disposer favorablement pour son dernier ouvrage. Quel que soit le sort de mon travail, on en approuvera du moins l'intention; elle est si pure, que je sacrifierais de bien bon cœur le succès du Prologue à celui de la Comédie. *

* Ceci était écrit avant la représentation. Le Prologue fit plaisir; la Comédie eut un très-grand succès.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

COLLIN-D'HARLEVILLE.
UN DE SES AMIS.

La scène est chez Collin-d'Harleville.

PROLOGUE

POUR LA COMÉDIE

DES QUERELLES DES DEUX FRÈRES,

OU

LA FAMILLE BRETONNE,

OUVRAGE POSTHUME DE COLLIN-D'HARLEVILLE.

Le théâtre représente le cabinet d'un homme de lettres.
Il y a une table, un secrétaire, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLLIN-D'HARLEVILLE seul.

Véronique!.. allons donc!.. ma canne, mon chapeau!..
Je vais prendre un peu l'air; le tems est assez beau;
Mon ami doit venir... nous sortirons ensemble...
Il doit être à peu près deux heures, ce me semble...

(Il tire sa montre.)

Oh! non... pas tout-à-fait... Il faut, en attendant
(Car moi je n'aime pas à perdre un seul instant),
Que je relise un peu ma pièce des *Deux Frères*.
C'est mon dernier ouvrage... il ne m'arrive guères
De me complimenter... mais il est bien, je crois.

Je ne l'ai pas revu depuis près de trois mois;
J'en pourrai mieux juger. Pour faire un bon ouvrage,
Il faut d'abord l'écrire avec verve et de rage,
Et quelque tems après corriger de sang-froid.
Voyons... mon manuscrit doit être en cet endroit...

(Il cherche sur le secrétaire.)

Je ne le trouve pas... par quel hasard?... j'ignore...
Comment?... il était là ces jours derniers encore;
J'ai cru l'y voir, du moins...Véronique! Ah! bon Dieu!
Qu'en aura-t-elle fait? l'a-t-elle mis au feu?...
Quel accident fatal!... n'est-il point de remède?...
Vous voilà, mon ami!... venez donc à mon aide.

SCÈNE II.

COLLIN-D'HARLEVILLE, SON AMI.

L'AMI.

Que voulez-vous de moi?.. Qu'avez-vous, cher Collin?

COLLIN.

Je suis au désespoir...

L'AMI.

Pourquoi?

COLLIN.

Je cherche en vain...
Cette dernière pièce, oui, que je vous ai lue;
Vous en étiez content... eh bien! elle est perdue.

L'AMI.

Ah! ah!... vous savez donc l'accident?...

COLLIN.

Et lequel ?
Je ne sais rien.

L'AMI.

Non ?

COLLIN.

Non. Vous m'effrayez! ô ciel!

L'AMI.

Calmez-vous, mon ami; moi j'en ai des nouvelles.

COLLIN.

De ma pièce ?

L'AMI.

Oui, sans doute.

COLLIN.

Eh bien! quelles sont-elles?
Parlez.

L'AMI.

Permettez-moi d'abord, mon bon ami,
De vous interroger. Connaissez-vous ceci ?

COLLIN.

Ceci!.. Mais à quoi bon?.. c'est un pain de bougie,
Pour descendre à la cave...

L'AMI.

Oui, c'est cela; Marie,
Ma gouvernante, hier, en fit l'achat pour moi,
Chez l'épicier.

COLLIN.

Après!... Me direz-vous en quoi?..

L'AMI.

Regardez l'enveloppe.

COLLIN.

Ah! Dieu! mon écriture!
Je la reconnais bien... Mais par quelle aventure?

L'AMI.

Elle n'est que trop vraie, et pourra s'éclaircir.
Mais lisez.

COLLIN.

Mon ami!... vous me faites frémir!...
La Famille Bretonne, oh ciel!.. ou *les Querelles*...
C'est de chez l'épicier que viennent vos nouvelles?

L'AMI.

Je ne vous offre encor, pour comble de malheurs,
Que la première feuille, et le reste est ailleurs.
J'ai là le titre seul, les noms des personnages.

COLLIN.

Et voilà ce qu'on fait, mon cher, de mes ouvrages!

L'AMI.

N'allez pas y trouver un sujet de chagrin;
D'un tas de vers nouveaux on sait la triste fin;
Mais tandis qu'au rebut on en met beaucoup d'autres,
Jusque chez l'épicier on court après les vôtres.

COLLIN.

Comment? c'est moi d'abord qui vais courir après;
Mon ouvrage perdu, j'aurais trop de regrets;
Ce cruel épicier! savez-vous sa demeure?...

L'AMI.

A merveilles; j'en viens.

COLLIN.

Retournons-y sur l'heure.
Venez.

L'AMI.

Peine inutile!... et vous iriez trop tard.

COLLIN.

Quoi?...

L'AMI.

De ce que je sais il faut vous faire part.
Votre écriture nette, et qui m'est si connue,
Quand j'ouvris ce papier, frappa soudain ma vue.
C'était hier au soir... Je fis d'abord un cri,
Comme vous avez fait; je n'en ai pas dormi...
Ce matin, occupé de votre comédie,
Je fis pour cet objet ma première sortie;
J'allai chez ce marchand; après cent questions,
Je voulus essayer des perquisitions;
Si dans de lourds amas de tristes paperasses,
Je pourrais de vos vers retrouver quelques traces.
Monsieur, dit le marchand, cette écriture-là
Est d'un homme d'esprit; je gagerais cela.
Je n'en ai bientôt plus, car chacun m'en demande;
Chacun veut en avoir, et mon fonds s'achalande.
Le faubourg Saint-Germain est plein de gens de goût.

COLLIN.

Abrégez ce récit; quand serons-nous au bout?

L'AMI.

A l'honnête marchand je racontai sans feinte
Le but de ma recherche et l'objet de ma crainte.
Je sais ce qu'il en est, dit-il ; on a trouvé,
De la même écriture, un ouvrage achevé ;
C'est une comédie en trois actes, je pense ;
Un mien parent disait que c'était du Térence,
Et je l'en croirais bien : car c'est un connaisseur ;
Il est dans un lycée habile professeur.
Je riais de le voir ramasser pièce à pièce,
Chaque acte, chaque scène, enfin toute la pièce ;
Il en a rassemblé jusqu'au moindre morceau.
Mes garçons en ont eu, pour la peine, un cadeau ;
Enfin, il est, Monsieur, parti pour sa province,
Charmé de sa trouvaille et content comme un prince.

COLLIN.

Eh bien ! ce professeur a donc ma pièce ?

L'AMI.

Eh ! oui.
Il faut, pour la ravoir, nous adresser à lui.

COLLIN.

Je comprends à présent... l'aventure est unique !
Mais je veux m'assurer... attendez. Véronique !...
Je gage...

L'AMI.

Elle est dehors ; au moment où j'entrais,
Elle sortait d'ici.

COLLIN.

Ce sont là de ses traits ;
Mais celui-ci, vraiment, passe toute croyance.
Je vous ai dit, je crois, qu'usant de prévoyance
Je voulus, vers la fin de l'automne dernier,
Supprimer des monceaux d'inutile papier,
De la prose et des vers, quelques extraits d'histoires,
Des travaux, des projets, des lettres, des mémoires...
Des mémoires payés ; car, moi, je ne dois rien.

L'AMI.

Oui, quoique auteur, on sait que vous payez fort bien.

COLLIN.

Un jour donc, en sortant, je chargeai Véronique
De brûler tout cela... mais de ma domestique
L'imprudence...

L'AMI.

Ou plutôt le désir de gagner.
La chose est à présent facile à deviner.
Véronique est, vraiment, une fille économe,
Qui ne néglige pas la plus petite somme ;
Vendre, au lieu de brûler, fut pour elle un profit.

COLLIN.

Mais pour mauvais papier me vendre un manuscrit !...

L'AMI.

Elle en a pris un peu plus qu'il n'en fallait prendre ;
Quand on vend de bons vers, on n'en saurait trop vendre.
Vous devez la punir ; moi, je serais outré,
Et je la chasserais...

COLLIN.

Moi, je la garderai.

L'AMI.

Comment ! vous...

COLLIN.

Je suis sûr qu'elle en sera fâchée ;
Elle me soigne bien ; elle m'est attachée ;
Vous en avez vous-même été souvent témoin ;
Pour peu de tems peut-être encor j'en ai besoin.

L'AMI.

Allons !...

COLLIN.

Vous voyez bien qu'il faut qu'on lui pardonne.
Je regrette pourtant ma *Famille Bretonne* ;
Car cette comédie aurait pu réussir.

L'AMI.

Elle réussira.

COLLIN.

J'ai peint avec plaisir,
Parmi leur amitié sincère et fraternelle,
Les débats passagers, les plaintes, la querelle
Dont la vivacité ne dure qu'un moment,
Et que suit la douceur du raccommodement.
J'aimais ces bons Bretons et leurs mauvaises têtes,
Braves gens, et pleins d'ame... emportés, mais honnêtes.

L'AMI.

Oui, c'est là le sujet ; vous l'avez bien traité ;
J'aurais voulu peut-être un peu plus de gaîté.

COLLIN.

J'en conviens ; nos amis comme vous me le dirent ;
Mais comme vous aussi souvent ils applaudirent.
Il est vrai que j'avais eu soin de vous donner,
Avant notre lecture, un ample déjeûner ;
Bon moyen d'obtenir un arrêt moins sévère !
Que ne peut-on ainsi régaler le parterre !... *
Mais ce provincial, s'il était un fripon,
Pourrait donner un jour ma pièce sous son nom?

L'AMI.

Un mensonge pareil serait bien inutile ;
Le public, mon ami, connaît trop votre style.
Ecrivons à notre homme... il est à Perpignan.

COLLIN.

Ah ! quand répondra-t-il ? s'il le veut, dans un an.
Je ne verrai jamais paraître cet ouvrage.

L'AMI.

Voilà de vos discours ; allons, prenez courage.

* Ce vers est de Collin ; je l'ai retrouvé non pas chez l'épicier, mais dans ma mémoire ; il l'avait mis dans une lettre en vers et en prose qu'il m'écrivit de la campagne, il y a bien des années. Il a, depuis, employé la même idée, et presque les mêmes expressions, dans un de ses ouvrages :

« On serait un Voltaire,
» Si l'on pouvait régaler le parterre. »

Journée des Champs, tome IV des *Œuvres*, p. 127.

COLLIN.

Je le voudrais; mais quoi !... mon cher, je m'affaiblis;
Chaque jour...

L'AMI.

Cruel homme, affligez vos amis;
Vous êtes doux et bon ! mais bien opiniâtre
Sur un point...

COLLIN.

Si l'on met cette pièce au théâtre,
Vous direz, mon ami, j'ose vous en charger,
Que j'aurais bien voulu pouvoir la corriger,
Qu'on y reconnaîtra plus d'une négligence,
Que votre ami toujours eut besoin d'indulgence,
Mais, sur-tout...

L'AMI.

Du succès vous serez enchanté,
Et ce sera de quoi vous rendre la santé.
Allons, un professeur doit être un honnête homme;
Je sais son domicile et comment il se nomme,
Et nous aurons la pièce avant un mois.

COLLIN.

Un mois !
C'est bien tard, mon ami.

L'AMI.

Paix ! encore une fois,
Ou nous querellerons comme font vos deux frères.

COLLIN.

Chez nous, comme chez eux, cela ne dure guères;
Mais je vais, pour sortir, prendre ce qu'il me faut.

L'AMI.

Oui, cela vaudra mieux.

COLLIN.

Je vous rejoins bientôt.

SCÈNE III.

L'AMI *seul, le regardant aller.*

Pauvre ami!... cher Collin!... que ma peine est extrême!
Je lui donne un espoir que je n'ai pas moi-même;
Je l'aime dès l'enfance... Hélas! je le perdrai;
Je resterai tout seul, et je le pleurerai.
Oh! combien je voudrais que son dernier ouvrage
Du public satisfait emportât le suffrage!
Car je prévois qu'un jour on le retrouvera;
Quand il n'y sera plus, sans doute on le jouera;
Oh! que ne puis-je alors, d'une voix attendrie,
Dire au public : Messieurs, écoutez, je vous prie;
Car c'est le chant du cygne à ses derniers momens;
Lui refuseriez-vous vos applaudissemens?
Chéri pour ses talens et pour son caractère,
Le bon, l'illustre auteur du *Vieux Célibataire*...
Il vient... cachons mes pleurs... Qu'il ne soupçonne pas...

SCÈNE IV.

COLLIN-D'HARLEVILLE, L'AMI.

COLLIN.

Me voici, mon ami... Donnez-moi votre bras.

L'AMI, *affectant de la gaîté.*

De tout mon cœur. Venez.

COLLIN.

Allons aux Tuileries.

L'AMI.

Fort bien.

COLLIN.

Nous parlerons de vers, de comédies.

L'AMI.

Très-volontiers, mon cher, sur-tout de vos Bretons.
Vous m'en rappellerez quelques traits... nous rirons.

COLLIN.

Dieu veuille les sauver d'un accident funeste,
Si jamais on les joue !

L'AMI.

Allons ! toujours modeste !
C'est un succès de plus, et je vous en réponds...

COLLIN.

Moi, je n'en réponds pas; mais je dis : espérons.

FIN DU PROLOGUE.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

